# LA RÉPUBLIQUE UNIVERSELLE,

## *OU*

# ADRESSE AUX TYRANNICIDES,

PAR ANACHARSIS CLOOTS,

ORATEUR DU GENRE HUMAIN. (1)

J'APPLAUDIS, Citoyens, à votre plan généralement bon, et à vos vues incontestablement

(1) Qu'est-ce qu'un *Orateur du Genre Humain* ? C'est un homme pénétré de la dignité de l'homme ; c'est un tribun qui brûle d'amour pour la liberté, et qui s'enflamme d'horreur contre les tyrans ; c'est un homme qui, après avoir reçu la sanction de son apostolat universel dans le sein du Corps constituant de l'univers, se dévoue uniquement à la défense gratuite de tous les millions d'esclaves qui gémissent d'un pole à l'autre sous la verge des aristocrates ; c'est un homme dont la voix foudroyante se fait entendre sur tous les trônes, et dont la voix consolante se fait entendre dans les ateliers, pour saper sourdement les trônes par

civiques; mais je ne saurois accepter la place que vous m'offrez sous le titre de *Vieux de la*

---

une circulation de quarante mille artisans de toute nation, qui portent ses discours, ses épîtres, ses harangues, ses homélies dans les caves et les chaumières des peuples environnans; c'est un homme qui s'exile volontairement des foyers qui l'ont vu naître, des contrées qu'il a parcourues, des climats divers où un doux souvenir le caresse, pour rester inébranlablement assis dans le chef-lieu de l'indépendance, en renonçant à toutes les places honorables et lucratives où son zèle et ses talens l'appelleroient indubitablement. La mission de l'*Orateur du Genre Humain* ne finira qu'après la déroute des oppresseurs du Genre Humain.

*Je persiste à croire*, disoit Voltaire, *que les philosophes m'ont daigné prendre pour leur représentant, comme une compagnie fait souvent signer pour elle le moindre de ses associés.* Anacharsis Cloots persiste, avec la même modestie, à croire que les peuples opprimés ont daigné le prendre pour leur représentant. Je poursuivrai donc ma carrière d'un pas grave et sûr; mes raisonnemens seront peu volumineux et très-substantieux. Ce n'est pas avec de gros livres qu'on opère des révolutions; les grands ouvrages de Payne et de Sieyes n'ont que cent pages d'impression : ces deux brochures ont remué

*Montagne*, titre qui ne convient ni à mon âge, ni à mon caractère. C'est avec les rayons de la lumière, et non pas avec le poignard des assassins, que nous délivrerons les peuples : nous voulons tuer la tyrannie, et le fer ne tue que le tyran. Mon avis est donc de n'imiter l'action sainte de Mutius Scœvola, qu'alors qu'un despote aura profané le sol sacré de la liberté. Que la tête d'un roi ou d'un général contre-révolutionnaire tombe au moment où son pied souillera la terre des hommes libres. Ne mettons pas leur tête à prix, car c'est une main pure qui doit plonger le fer dans le sein des oppresseurs. L'amour de l'or nous prêteroit des mains tremblantes ; mais l'amour de la patrie nous offrira des bras fermes, dont l'adresse égalera le courage.

Les heureuses conjonctures qui accompagnent le parachevement de la Constitution française,

---

les deux mondes. Le vrai moyen d'éviter le poids du papier, c'est de viser au poids des idées. On ne risque rien à révéler ce secret aux profanes : le vulgaire des auteurs accablera toujours le vulgaire des lecteurs. M. d'Escherny dit avec raison, dans un ouvrage qui mérite d'être réfuté, que *telle image, telle comparaison valent un gros livre, et peuvent en fournir la matière.*

nous dispenseront, j'espère, de recourir à des atrocités patriotiques. Les peuples s'ébranlent de toute part : une voix secrete leur dit de faire cause commune avec la France ; et je redoute moins la vigilance des tyrans que la nonchalance de nos représentans. Le comité diplomatique a beaucoup temporisé (1). Je suis un des plus ardens défenseurs de cette mesure politique ; mais le moment approche où de plus longs délais cesseront d'être utiles, et commenceront à être nuisibles. Ne laissons pas germer la funeste idée d'une fédération des pays adjacens. Et en refusant l'incorporation du Comtat Venaissin, nous aurions forcé un peuple loyal à s'isoler tristement, ou à se fédérer par des liens éphémères. Ce refus eût été funeste à d'autres voisins gallophiles. La beauté et la solidité de notre Constitution proviennent de son homogénéité ; ce seroit contrarier sa nature que de lui agréger des corporations nationales. Insistons éternellement sur la fusion parfaite, sur la confédération des individus, sans quoi les corps reparoîtront avec l'esprit de corps. Et pourquoi les corporations sont-elles dangereuses ? C'est parce qu'il

---

(1) Il s'agit ici de l'ancien Comité diplomatique.

est plus difficile de les contenir sous la puissance légale, que les simples individus. L'ambition individuelle est aussi ardente que l'ambition collective ; mais la foiblesse de l'une change les disputes particulières en simples procès, pendant que la force de l'autre lui permet d'entreprendre des guerres sanglantes et rarement interrompues. Les corps provinciaux et les corps nationaux sont les plus grands fléaux du genre humain. Quelle ignorance, quelle barbarie de nous parquer en différentes corporations rivales, pendant que nous avons l'avantage d'habiter une des moindres planètes de la sphère céleste ! Nous multiplions nos jalousies, nos querelles, en divisant l'intérêt commun, la force commune. Un corps ne se fait pas la guerre à lui-même, et le genre humain vivra en paix, lorsqu'il ne formera qu'un seul corps, la NATION UNIQUE (1).

---

(1) En publiant, l'année passée, mon systême de la *nation unique*, je m'attendois à nombre d'objections auxquelles je répondrai de manière à contenter tous les bons esprits. L'adoption qu'en vient de faire M. Volney dans son livre des *Ruines*, m'est trop honorable pour ne l'en pas remercier publiquement. Mes principes politiques et religieux, développés dans mon volume contre

Une dispute qui coute la vie à des millions d'hommes, qui ravage les villes et les bourgs, qui renverse les monumens, qui désole les champs et les ateliers, qui exige la construction de ces prisons appelées forteresses, et l'entretien de ces meurtriers appelés soldats : une pareille dispute ne coutera pas deux feuilles de papier ou deux audiences de juge de paix, lorsque tous les hommes seront citoyens du même pays. Les Italiens de Gênes font la guerre aux Italiens de Venise ; mais les Français de Nantes n'ont que des procès avec les Français de Bordeaux. Nous n'aurions jamais aucun démêlé sanglant avec Londres et La Haye, si la France s'étendoit aussi loin au Nord de Paris qu'au Midi de Paris. Réfléchissez, lecteurs et auditeurs. La différence même des modifications constitutionnelles, des régimes intérieurs, est une source sanglante de haînes et de rivalités. Spartes et Athènes se détestoient autant pour les formes opposées de leurs gouver-

---

*Hertzberg*, et dans mon livre de *la certitude des preuves du Mahométisme*, se retrouvent si formellement avec ma méthode et ma tactique, dans la dernière production de M. Volney, que plusieurs hommes de lettres, après la lecture des *Ruines*, me dirent : *Nous venons de vous lire sans vous lire.*

mens respectifs, que pour les prétentions à la suprématie de la Grèce.

Notre Constitution a un côté foible, il ne faut pas se le dissimuler ; c'est de confier à un seul homme la direction de nos forces de terre et de mer, la surveillance de nos places frontières et de nos ports maritimes ; c'est de confier à un seul homme une correspondance intime avec des tyrans étrangers qui disposent d'une soldatesque nombreuse et aguerrie ; nous avons à redouter une combinaison de circonstances, qui mettroit la république dans un péril imminent. Ceux qui proposent de revoir l'article du *Prince*, ou premier fonctionnaire, méritent d'être entendus, sauf à l'ajournement de leur projet de décret ; car les principes éternels doivent fléchir sous la politique journalière.

Profitons de notre ascendant sur l'esprit des peuples morcelés. Profitons de notre masse imposante et de notre situation géographique au centre de l'Europe sur l'Océan et la Méditerranée. Profitons de l'universalité de notre langue, et de la diversité des langues étrangères, usitées parmi les Français du Rhin et de l'Escaut, des Alpes et des Pyrénées. Un idiome se propage rapidement ; à peine César eut-il fait la conquête des Gaules, que le latin devint la

langue des Gaulois : le grec ne fit pas des progrès moins rapides en Asie, après les victoires d'Alexandre. Les Portugais ne firent qu'une apparition triomphale aux Indes, et leur idiome est encore usité aujourd'hui sur les côtes du Malabar, du Coromandel, de Malaca et de Ceylan. Saint-Louis ou Louis IX, voulant planter la croix sur le sépulcre d'un Essénien, ne laissa, pour tout monument de ses folles croisades, que la langue de son pays et de son temps, dont l'usage, depuis cette époque, n'a pas discontinué dans toutes les échelles du Levant. La langue du corps diplomatique, du monde politique, va devenir incessamment la langue du monde commerçant. Les écoles françaises se multiplient dans toutes les villes de commerce, à l'instar de toutes les cours de l'Europe. Un négociant d'Amsterdam ou de Londres écrit en français à ses correspondans de Lisbonne ou d'Archangel; il reçoit la réponse en français : de sorte qu'avec un seul commis, on fait des affaires qui auroient exigé dix hommes versés dans l'étude des mots. L'intérêt général exige de prendre une seule langue pour dragoman universel; or l'intérêt du genre humain est plus puissant qu'Alexandre et César.

Il n'y a pas jusqu'aux puristes qui ne doi-

vent aimer le nouvel ordre de choses ; car une des grandes causes de la mobilité qu'éprouvoit notre langue, c'est que les courtisans, les nobles et les gens vivant noblement, affectoient un jargon de coterie ; il étoit du bon ton d'abandonner des termes adoptés ou créés par le peuple. Or comme tout émane ordinairement du souverain, il sera du bon ton désormais de respecter la majesté du peuple : et la langue française, la langue universelle ne s'appauvrira plus par les caprices de la fatuité.

Comme l'usage de la langue française, dans les pays étrangers, est la marque d'une bonne éducation, on apprenoit le français par esprit d'aristocratie; mais on l'apprendra désormais par esprit de démocratie. Beaucoup d'Allemands et d'autres septentrionaux affectent chez eux d'ignorer leur langue, pour se donner du relief dans le beau monde. Frédéric le Grand poussa la chose si loin, qu'on nous mettoit en pénitence à l'école militaire de Berlin, lorsque nous parlions l'idiome du pays. Je ne risquai pas beaucoup, car je venois de faire mes humanités à l'université de Paris : aussi n'ai-je jamais bien su ma langue natale. Ce fut dans des livres français que j'appris à lire, dans le *Catéchisme historique* de Fleury et dans l'*Histoire de la*

*barbe bleue*. Et au sortir de la maison paternelle, à l'âge de neuf ans, je fus envoyé à Bruxelles, puis à Mons, puis à Paris. Cette digression biographique ne sera pas tout à fait inutile aux observateurs. Ils y trouveront plus d'une cause de la propagation rapide de la doctrine que je prêche pour le salut du genre humain.

Je recueille avec soin toutes les objections contre mon systême philantropique, et aucune, jusqu'à présent, ne sauroit en ébranler la moindre colonne. On a voulu m'objecter la différence des climats, comme un obstacle à la liberté du globe ; mais l'expérience de Boston et de Charlestown, mais le patriotisme des Indiens de Pondichéri, des Africains de Bourbon, des Américains de Saint-Domingue ; mais l'indépendance des noirs dans les montagnes bleues de la Jamaïque et dans les forêts épaisses de la Guyane ; mais la voix de la nature qui prêche la liberté à l'Iroquois et au Samoyède, tous les faits historiques, tous les voyages philosophiques déposent en faveur de notre instinct pour la liberté. Je sais que plusieurs peuples sont très-abrutis ; mais reposez-vous sur notre sollicitude, et l'abrutissement disparoîtra de la face humaine. L'homme est naturellement laborieux

parce qu'il est naturellement avare, cupide, amateur de soi-même. C'est toujours la faute du gouvernement, lorsqu'une nation est paresseuse et insouciante. Coupez les liens qui me retiennent, et je marcherai : ouvrez cette cage, et l'oiseau s'élancera dans les airs.

Pour répondre à ceux qui me soutiennent hardiment que les divers peuples se refuseroient à ne former qu'une seule nation, je propose à ces Messieurs de faire avec moi le tour du monde, et de consulter l'intérêt de chaque peuplade ; car toute base politique doit être fondée sur l'intérêt général. Consultons d'abord les Hollandais, si toutefois l'ignominieux joug anglo-prussien leur laisse la faculté de parler ; ce peuple commerçant vous dira que sa prospérité seroit au comble, si ses navires pouvoient entrer librement dans tous les ports du monde, s'il étoit délivré de l'influence d'un voisinage étranger et jaloux, s'il étoit préservé de la calamité périodique des guerres navales et continentales, et de la calamité perpétuelle des forces de terre et de mer. En effet, chaque peuple est sur le qui vive ; on entretient des troupes de ligne, parce qu'on se méfie de ses voisins. Il en seroit de même de chaque famille ; nos maisons seroient des forteresses, si toute une ville, ou tout un

canton n'étoit pas soumis à une loi commune. Il en est du genre humain, divisé en peuplades, comme de l'anarchie féodale, qui métamorphose de paisibles donjons en châteaux forts, en repaires de voleurs et d'assassins. Il importe donc au propriétaire, au négociant, à l'habitant de la ville et de la campagne, d'abolir la féodalité universelle, après avoir aboli la féodalité intérieure ou nationale. Consultez l'Anglais, l'Ecossais, l'Irlandais, ils vous tiendront le même langage que le Hollandais, l'Allemand et le Russe. L'insulaire Breton, qui se croit supérieur en industrie à tous les peuples du continent, s'empressera d'envoyer ses députés dans l'assemblée séante à Paris, et d'anciennes réminiscences lui feront éprouver un secret plaisir à biffer le nom de l'Angleterre, en voyant la France généreuse sacrifier son beau nom à la fraternité générale. Brest et Portsmouth seront étonnés de se trouver dans le même pays, et de voir leurs arsenaux menaçans changés en magasins de commerce.

Qu'on cesse de nous proposer la fédération des masses; l'exemple des treize Cantons, des sept Provinces, des quatorze Etats, militent contre ce monstrueux systême, et leurs divisions intestines seroient beaucoup plus multipliées, plus graves, plus funestes, si la crainte

des grandes puissances ne contenoit pas leurs jalousies respectives. C'est bien assez de l'égoïsme des individus, sans qu'on affoiblisse le lien social par l'égoïsme des corporations. L'acier et le marbre ne sont durs et polis que par la ténuité des parties intégrantes : la véritable législation et la félicité permanente seront le fruit de l'unité humaine, de la ténuité des parties intégrantes. Deux soleils sur l'horizon nous donneroient un faux jour ; deux souverains sur la terre sont aussi absurdes que deux dieux dans le ciel. Franklin eût vécu dix ans de plus, s'il avoit pu diviser l'Amérique comme nous divisons la France : Hertzberg n'auroit jamais mis le pied en Hollande, si la fédération de sept souverains ne lui avoit pas donné un vaste champ aux intrigues diplomatiques : les rochers de la Suisse n'eussent pas été arrosés dans le dix-huitième siècle du sang de leurs habitans, si la diversité des souverains n'y entretenoit pas des principes morbifères : Avignon et Carpentras n'auroient pas renouvelé sous nos yeux toutes les horreurs de la guerre, si ces fertiles contrées avoient été incorporées dans la république environnante. Il est d'autant plus urgent d'insister sur la cause politique du malheur et du bonheur des hommes, que nous sommes à la veille de grands chan-

gemens, et qu'une fausse démarche de l'assemblée nationale produiroit des conséquences déplorables. Nous avons renoncé aux conquêtes hostiles, mais il seroit utile, louable, instructif, de porter un décret par lequel on renonçât à toute agrégation collective de peuple à peuple. Cela préviendroit les achoppemens de l'ignorance qui ne se doute pas de la nécessité d'une agrégation individuelle. Deux peuples, deux corporations populaires, dans la chaleur d'un premier pacte, s'imaginent que leur amitié est inaltérable; mais le philosophe est là derrière, qui s'aperçoit de la fragilité de ces nœuds mal ourdis. La crainte d'un tiers prolonge le pacte; mais un jour ce tiers ombrageux éprouvera des modifications qui rompront les rapports actuels. Et les peuples, divisés par l'esprit de corps et livrés à la tyrannie des passions, regretteroient la tyrannie des despotes. Je ne veux ni despotes, ni peuples, et tous ceux qui peseront mes raisons, auront la même volonté que moi: ils se rangeront sous l'oriflamme du genre humain, en s'écriant avec transport: *Une nation, une assemblée, un prince* (1).

---

(1) Le mot *prince* est pris ici dans l'acception philosophique.

Mais comment effectuer ce plan utopique, que des penseurs épais comparent au rêve de l'abbé de Saint-Pierre ? J'aimerois autant comparer la diète de Ratisbonne à notre assemblée nationale, la constitution Germanique à la constitution Française. Saint-Pierre invitoit les puissances incohérentes de l'Europe à former un congrès bizarre et ridicule, qui auroit dicté plus souvent la guerre que la paix : et je propose un nivellement absolu, un renversement total de toutes les barrières qui croisent les intérêts de la famille humaine. C'est bien assez du choc nécessaire des individus, sans provoquer le choc des masses inutiles, des corporations nuisibles. Et ce n'est pas avec une satisfaction médiocre que je découvre dans le systême de la balance européenne, une cause prochaine de la réalisation de mes vœux. Cette balance ne sauroit pencher un seul instant en faveur de la liberté, sans que tous les tyrans ne soient anéantis comme d'un coup de foudre. Aussi voyons-nous avec un vif intérêt les progrès du républicanisme en Angleterre. L'Anglais délivré de sa chambre haute, jettera un regard sur le continent; il verra que la France, par sa position géographique, attire à elle le Brabant, la Hollande, Liège, la Savoie, et tous les électorats qui avoisinent le

Rhin et le Mein. Ce coup-d'œil effrayant pour un despote, devient un spectacle ravissant pour des hommes libres. L'Anglais, circonscrit dans d'étroites limites par l'Océan, calculera ses intérêts, qui, d'accord avec la morale, lui feront adopter la division départementale, et la députation dans l'assemblée séante à Paris. Les anciennes rivalités disparoîtront avec les anciens noms et les anciennes démarcations. Et, de proche en proche, les Espagnols, les Italiens, les Danois, tous les peuples débarrassés de leurs fers par notre impulsion, auront les mêmes raisons d'imiter les riverains de l'Amstel, de la Meuse, de la Tamise et du Shannon. Tout le monde s'empressera de se confondre dans la grande société, pour en partager les bénéfices, pour en goûter les délices, et pour ne pas en éprouver une influence déplaisante. L'économie sera immense, les impôts seront légers, et le bonheur sera sans bornes. Une peuplade qui s'obstineroit à faire bande à part, seroit un sujet de raillerie; son ineptie la couvriroit d'opprobre.

Il en est de la liberté comme des quatre élémens, elle cherche le niveau, elle tend à la réunion: la liberté, quoi qu'en dise Montesquieu, est une plante qui s'acclimate par-tout. Elle est bannie aujourd'hui de la Grèce, mais elle n'attend qu'une

occasion favorable pour rendre les droits de l'homme et du citoyen aux Grecs vaincus et aux Turcs vainqueurs. La plus légère secousse introduira l'égalité et le bonheur sur le sol fameux de ces deux peuples esclaves. Le philosophe, en scrutant le cœur humain, ôtera au peuple tous les brandons de la discorde; et puisque nous avons vu la différence de l'uniforme causer l'effusion de sang parmi les citoyens, à plus forte raison, la différence politique des nations doit-elle servir de véhicule aux contestations les plus sanglantes. Le jour approche où un décret sur la Famille universelle ne paroîtra pas plus surprenant que le décret sur la couleur indigo et le bouton jaune de la garde nationale de France. Qu'on se rappelle les débats du sénat romain, lorsqu'après la prise de Veies, on fit la motion de diviser la république en deux sénats, en deux gouvernemens égaux. Tout ce qu'on allégua contre cette motion insidieuse, qui fut rejetée après un mûr examen, viendroit puissamment à l'appui de la mienne. Et tous les maux qui assaillirent l'empire romain, après la fondation de Constantinople et l'apparition de l'aigle à deux têtes, formeroient encore des argumens dont je pourrois faire usage. Mais il est inutile de citer à des hommes éclairés par leurs propres désastres, à des hommes rendus enfin

à eux-mêmes, à des hommes qui consultent librement leur propre intérêt, il est inutile de leur montrer la sagesse ou la folie des sénats aris'ocraiques et des cours despotiques. L'unité, l'unité ! la nature entière nous prêche l'unité.

Nos décrets constitutionnels sont applicables aux deux tropiques comme dans les deux zones glaciales. Nous n'établirons pas l'inquisition à Goa et à Lima avec les Portugais et les Espagnols ; nous n'introduirons pas un monopole odieux dans le Bengale et les Moluques avec les Anglais et les Hollandais. Nous mettrons les deux Indes sous le joug des *Droits de l'Homme :* ce joug sera plus durable que celui des moines de Madrid et des traficans de Liverpool : j'en atteste le civisme des gardes nationaux payens et mahométans de Pondichéri et de Chandernagor. Que chacun cultive son champ à sa manière ; que chacun pratique le culte qui lui plaît ; la loi générale protégera tous les cultes et toutes les cultures. Tout ce qui ne nuit pas à la société aura son plein exercice. La majorité des égoïstes philantropes l'emportera sur la minorité des égoïstes misanthropes. Le genre humain sera toujours le plus fort contre les ennemis de l'humanité, contre les partisans de l'esclavage, contre les sophistes qui ne conçoivent pas comment la

Constitution française pourroit faire le bonheur de ceux qui se couchent aux Antipodes pendant qu'on se lève sur notre hémisphère. Ces sophistes se retranchent derrière l'aristocratie cutanée des Isles à sucre, et derrière l'aristocratie des Polygames orientaux : comme si la servitude pouvoit subsister en Amérique, après la chute des tyrans africains ! comme si la polygamie pouvoit subsister avec la liberté nationale ! Neuf hommes libres se voueront-ils au célibat, à la castration, pour laisser languir un seul homme avec dix femmes malheureuses ? Mépris aux raisonneurs pervers ou stupides qui oseroient encore nier la possibilité de l'établissement universel des *Droits de l'Homme :* droits sacrés qui remplaceront l'universelle tyrannie, et qui répareront les maux de toutes les institutions barbaresques. Et tel peuple sauvage ou abruti, qui, méconnoissant son propre intérêt, ne voudroit pas s'incorporer dans la famille souveraine, il n'en ressentiroit pas moins la bénigne influence, par les lumières que nous répandrions sur lui, pour sa prochaine civilisation et sa félicité permanente. La différence des monnoies n'empêche pas l'Européen de commercer avec l'Indien ; la différence des habitudes n'empêche pas que l'homme

n'éprouve, ou ne soit susceptible d'éprouver les mêmes sensations par-tout.

La raison est si puissante, que nous avons vu une nation entière renoncer aux prétentions de la religion dominante, c'est-à-dire, à la domination des prêtres, pour laisser aux différens sectaires la plénitude des droits du citoyen. La liberté religieuse applanit de grands obstacles; elle rallie tous les hommes autour du tribunal de la conscience. On s'occupera davantage des affaires d'ici-bas que de celles de là-haut, si toutefois il y a un haut et un bas. L'incrédule qui niera l'existence de Dieu, sera écouté aussi paisiblement que le bonhomme qui jurera par le Coran ou le Zend-Avesta. On parlera de Dieu pour varier la conversation, plutôt que pour varier les dogmes. Je soutiendrai, par exemple, que le monde est incréé, et qu'il n'y a pas d'autre Eternel que le monde. Un ami s'amusera à me demander comment je me tirerai de la progression à l'infini, et des causes finales. L'œuf est-il avant la poule, ou la poule avant l'œuf? Avons-nous des dents pour mâcher, ou mâchons-nous parce nous avons des dents? Je m'arrêterois volontiers devant ces instances, si, en admettant l'éternité de Dieu, les mêmes difficultés ne se présentoient point. Je demanderai, à mon tour, si ce

que nous appelons le temps, n'est pas une illusion, une vaine apparence; si Dieu a eu une première pensée, une seconde pensée, s'il a songé à l'œuf avant de songer à la poule, ou *vice versâ* ? Voilà pour la progression à l'infini. Quant aux causes finales, il n'est pas plus étonnant de les trouver dans la nature éternelle que dans la divinité éternelle. C'est un grand phénomène que la nature, je l'avoue; mais votre dieu invisible, indéfinissable, seroit un phénomène bien moins compréhensible. Vous voulez expliquer une merveille par une autre merveille. Il est clair qu'en ajoutant un incompréhensible *Théos* à un incompréhensible *Cosmos*, vous doublez la difficulté, sans la résoudre. Je m'en tiens à ce que nous entendons, à ce que nous palpons, sans chercher midi à quatorze heures. Je vais remonter à la source de toutes les questions insolubles. Pourquoi existe-t-il quelque chose? pourquoi votre soi-disant Dieu existe-t-il? pourquoi le très-réel Univers existe-t-il? Nous n'en savons rien; mais on ne conçoit pas non plus le néant absolu. Il me semble que l'espace existe nécessairement. Or si quelque chose existe nécessairement, il n'en coûte pas plus d'admettre le contenu que le contenant. Laissons donc les

soleils et les planètes innombrables rouler éternellement dans le vide.

Les Théistes prétendent avec Platon, que le monde, le meilleur des mondes possibles préexistoit de toute éternité dans l'entendement de Dieu. Nous sommes tous d'accord sur cette existence éternelle qui comprend l'enchaînement de tous les phénomènes physiques, la progression à l'infini et les causes finales : nous ne différons que sur l'admission d'un *moule divin* aussi inutile que chimérique. C'est choquer les premières notions de la philosophie que de multiplier les êtres sans nécessité : donc les Athées ont raison contre les Théistes. La vaine curiosité des métaphysiciens et le furieux despotisme des théologiens ont rendu obscures les plus lucides notions de notre entendement. On a substitué aux lois générales et immuables de la nature, les lois particulières et vacillantes de l'homme. Les modifications végétales ou animales, que nous appelons la *naissance* et la *mort*, nous ont fait supposer un *commencement* et une *fin* au grand tout, quoique nous avouions que rien ne s'anéantit dans l'univers. Les formes changent, les élémens se combinent et se décomposent ; mais les lois sont éternelles. Le point central peut se déplacer,

mais le centre de gravitation est invariable. Toutes les planètes et satellites de notre petite sphère pourroient s'écrouler dans le disque du soleil, sans qu'aucune loi naturelle fût enfreinte, sans que rien ne sortît du cercle incommensurable des combinaisons et des modifications. Dix ou douze globes astronomiques sont imperceptibles dans la multitude infinie de systêmes solaires qui circulent dans l'immensité. Dix ou douze grains de sable de plus ou de moins sur les rivages de l'Océan, ne troubleront pas la marche régulière des marées et des vents alisés. S'il est possible qu'une comète, d'un coup de queue, noie toute l'espèce humaine, il sera possible aussi qu'un autre corps céleste apporte sur la terre une nouvelle colonie d'hommes; à moins que, par un phénomène inconcevable, la semence animale ne produisît spontanément des animaux, comme la semence végétale produit des végétaux. Vraisemblablement les comètes et les planètes sont soumises à des lois communes qui les préservent de tout contact ou voisinage dangereux. Au reste, tout cela ne doit pas inquiéter des individus qui paroissent et disparoissent du jour au lendemain, et dont la reparition, la recomposition vitale est sinon impossible, au moins très-peu probable.

Nous ne pouvons plus douter que le système des Théistes ne repose sur une pétition de principe. « Tout ouvrage, *disent-ils* (remarquez » bien, *tout ouvrage*), qui nous montre des » moyens et une fin, annonce un ouvrier; donc » cet univers composé de ressorts, de moyens » dont chacun a sa fin, découvre un ouvrier très- » puissant, très-intelligent ». On supprime toujours ici la mineure à dessein, car ce syllogisme ne séduiroit personne. Sans doute que *tout ouvrage* annonce un ouvrier; mais je nie que l'univers soit un ouvrage. Je dis que le monde est une chose éternelle, un être éternel. On prouveroit avec le misérable argument des Théistes, que leur propre Dieu a été fabriqué par un ouvrier. Les pétitions de principe sont le passe-par-tout des plus grossières erreurs : ce sont là les véritables clefs de St. Pierre avec lesquelles on dérobe des millions d'arpens et des millions de victimes à l'humanité crédule. *Tout ouvrage qui... Donc l'univers est un ouvrage. Tout ouvrage qui... Donc Dieu est un ouvrage.* Sophismes risibles qu'il faut admettre tous deux, ou rejeter tous deux. Mais l'univers est si merveilleux ! Oui, mais votre Dieu créateur est bien plus merveilleux. On n'explique pas une moindre merveille par une plus grande merveille. Le sens commun

ordonne de nous en tenir simplement à ce qui paroît le moins compliqué et le moins étonnant. La croyance d'un Dieu produit tant de calamités, qu'après avoir pesé le pour et le contre dans la balance des biens et des maux, on s'écrie avec le sage et profond *Hobbes* : Qu'un magistrat qui proposeroit un Dieu dans une république d'Athées, seroit un mauvais citoyen ! En effet, toutes les religions battent en brèche la raison ; car la Divinité disparoît en y réfléchissant une heure tout au plus. Or plus les hommes seront raisonnables, et plus ils seront vertueux, c'est-à-dire, utiles à la société : donc la religion est une maladie sociale qu'on ne sauroit guérir trop tôt. Un homme religieux est un animal dépravé; il ressemble à ces bestiaux qu'on n'apprivoise que pour les tondre et les rôtir au profit des marchands et des bouchers. La raison est une maîtresse qui doit occuper toutes les facultés de notre entendement : elle exige tout ou rien. Un préjugé ne peut se loger quelque part sans qu'il n'en coute cher à son hôte imprudent et débonnaire. Les familles et les nations seroient trop riches, trop heureuses, sans la colonne des préjugés, dont les chiffres surchargent leurs livres de compte. L'homme en place le plus vicieux, le plus nuisible, c'est celui dont le jugement

est le moins robuste. La tyrannie des sophismes est pire que la tyrannie des rois. Et tel homme qui passe, aux yeux du vulgaire, pour *vertueux*, pour *incorruptible*, est à mes yeux le plus vicieux, le plus corrompu des bipèdes; car ses paralogismes nous meneroient à la ruine, à l'anarchie, à l'esclavage, si la gendarmerie des bons raisonneurs n'arrêtoit pas les ravages des concussionnaires, des brigands de la logique. Le fer des barbares a détruit moins d'hommes, moins de villes, moins d'états, que la langue des sophistes sacrés et profanes. Un mauvais argument engendre la guerre, la peste, la famine, la banqueroute, la servitude et l'opprobre; un mauvais argument forge des chaînes aux bons citoyens; il nourrit l'aristocrate trompeur aux dépens du peuple trompé. Donnez-moi le choix et la sanction des sophismes, et je me rendrai maître absolu de la république.

Ne regrettons pas les prétendues consolations que la chimère d'un Dieu vengeur et rémunérateur procure aux sots mortels; c'est un palliatif chez des peuples vexés au nom de Dieu, par des rois et des prêtres. Quelques individus se consoleront puérilement en invoquant un fantôme; mais la nation esclave sera toujours malheureuse. Horace disoit aux dieux de l'Olympe : Laissez-

moi la santé et la fortune, et ne vous embarrassez pas du reste. Nous dirons aux religionnaires : Laissez-nous la liberté, le reste viendra de soi-même. En effet, sous le régime de la loi, le laboureur, l'artisan s'occupe de sa besogne et de ses récréations, le riche s'occupe de ses affaires et de ses plaisirs, et tout le monde est suffisamment distrait. On jouit de la vie sans songer à la mort, et l'on répète en mourant, le mot sublime de Mirabeau : *dormir*. Le sommeil plaît à l'homme ; chacun, riche ou pauvre, heureux ou malheureux, s'y livre avec volupté. La nature est plus indulgente, plus prévoyante que nous, avec nos sermons évangéliques, absurdes et lugubres. Un prédicateur qui épouvante ses ouailles par des figures de rhétorique sur l'enfer et le purgatoire, est cent fois plus méprisable qu'un empirique de la place Louis XV qui vend de mauvaises drogues sur les tréteaux. L'un empoisonne certainement l'ame, l'autre empoisonne vraisemblablement le corps. Les drogues du premier coutent cent millions à l'état, c'est-à-dire, autant que la guerre et la marine. Un cinquième des impositions est absorbé par une jonglerie burlesque et sombre. Les prêtres *farinocoles* sont nécessairement des imbécilles ou des fourbes ; et toute la nation se cotise pour nourrir la four-

berie et l'imbécillité ! Cela est monstrueux en morale et en politique. Où sont-ils nos Méliers ? Le consciencieux Mélier demanda pardon à Dieu et aux hommes d'avoir enseigné la religion, la dérision chrétienne à ses paroissiens. Nos 83 évêques auront-ils la candeur du bon curé Mélier ? Au reste, le peuple fera justice lui même de l'absurde catholicisme. L'église romaine est un édifice bâti sur l'infaillibilité ; on ne sauroit en ôter une seule pierre sans que toute la fabrique ne s'écroule. Déjà la plupart des hommes libres se refusent à courber la tête en vils esclaves dans un confessionnal ; or, sans la confession, point de communion ; et il est oiseux d'entendre la messe, lorsqu'on renonce à l'absolution du sacerdoce. L'inutilité des frais exorbitans d'un culte méprisable et méprisé se fera sentir aux citoyens les plus bornés. Il n'y aura incessamment qu'un vœu pour transformer les basiliques, les oratoires, en écoles de la jeunesse, en clubs fraternels. On s'assemblera pour s'instruire, pour apprendre à vivre, et non pas pour s'abrutir, pour apprendre à végéter. La Loi bienfaisante remplacera un Dieu insignifiant. Jamais on ne prendra le nom de la Loi en vain. MM. les ecclésiastiques devroient coopérer à cette régénération sainte ; ils se couvriroient de gloire et

de bénédictions. Qu'ils ne craignent point la suppression de leurs appointemens ; car nous ne serions pas moins généreux envers les nouveaux prêtres, qu'envers ceux de l'ancien régime. Choisissez, lévites, entre la vérité et le mensonge, entre l'honneur et l'ignominie.

Mais si nous admettons le fatalisme, la destinée, si l'homme n'est pas moralement libre, il n'y a donc plus ni vertu, ni vice ; Fénélon et Ravaillac marcheront de pair ensemble ? Conséquences fausses d'un principe incontestable. Le vice et la vertu sont aussi réels que la laideur et la beauté. La vertu est la beauté de l'ame, le vice est la laideur de l'ame. Mon amitié et mon amour n'en sont pas moins ardens, quoique personne ne se donne à soi-même les qualités de l'ame et du corps. Tous les humains seroient beaux, si cela dépendoit de leur volonté ; tous les humains seroient vertueux, s'ils pouvoient en avoir la volonté. Rien au monde n'est plus volontaire que la volonté qui nous conduit irrésistiblement. On ne sauroit donc trop rectifier notre jugement par des notions saines et lucides. Les lois doivent être assises sur ces données fondamentales. La société présentera des appas à la vertu et des obstacles au crime. La douleur et l'opprobre, l'honneur et le plaisir, la paix avec

soi-même et avec les autres, sont des motifs attrayans et réprimans qui dirigent notre volonté vers le bien ou le mal. Le bien l'emporte généralement; car l'instinct de l'ordre appartient à la presque totalité des hommes; et cet instinct contrarié, dénaturé par le despotisme ou l'aristocratie, appelle tous les vices, au lieu d'engendrer toutes les vertus. Il résulte de là une apologie complète du gouvernement républicain; j'en atteste les penseurs qui me liront. Ma philosophie est trop vraie pour être chagrinante; et les esprits foibles qui ne sauroient soutenir cette clarté, devroient consulter la nature, qui couvre tous les systêmes spéculatifs d'un voile consolant. En effet, soyez athée ou déiste, matérialiste ou spiritualiste, vous irez toujours votre train ordinaire dans le cours de la vie. Les idées métaphysiques disparoissent comme un rêve dans les transactions du monde civil et politique. Helvetius et la Rochefoucault ne m'ôteront pas les charmes de l'amitié; Fontana et Spalenzani, après m'avoir montré ma maîtresse au microscope, ne tempéreront pas les feux qui me raniment dans son sein. L'amitié ne perdra rien à l'analyse morale; l'amour ne perdra rien à l'analyse physique. Je sais que Vénus est un monstre au microscope; je sais que Pylade ne

sauroit

sauroit faire un pas vers Oreste sans l'intérêt personnel; mais la nature, plus puissante que la dialectique, me fait adorer Vénus et Pylade; elle me fait agir et jouir, comme si j'étois libre de vouloir ou de ne vouloir pas. Ces réflexions concises serviront de réponse aux longues déclamations des religionnaires contre les philosophes. Si vous vivez à la campagne, vos choux vous occuperont plus que votre croyance ou non-croyance; si vous vivez à la ville, vos dissipations absorberont vos spéculations mentales. Le fort l'emporte toujours sur le foible; or l'empire de nos sens est infiniment plus impérieux que les argumens des métaphysiciens. L'essentiel est de se soustraire à l'empire des charlatans, et de couler ses jours dans les occupations de notre industrie, de notre état, de notre profession, et dans les amusemens qui conviennent à nos goûts et aux circonstances qui nous environnent. Rien n'est plus hideux que la mort aux yeux d'un chrétien, et cependant les chrétiens, tout en payant un tribut onéreux à leurs jongleurs, se divertissent, mangent, boivent, chantent, jouent et rient, comme si l'enfer et le purgatoire étoient des chimères du paganisme, ou des parades du boulevart. C'est que la nature est plus sage que les hommes. Et si tous les philosophes avoient

tenu un langage pareil au mien, on ne diroit pas dans les orgies bachiques, dans les fêtes et les festins : *O triste raison!* Car ma philosophie, c'est-à-dire, l'emploi que je fais de ma raison, mène à des consolations réelles, à des jouissances délicieuses. La vertu aimable et la quiétude parfaite sont les fruits de mon argumentation évidente, invincible.

On gagne beaucoup avec la vertu sous le régime de la liberté; on gagne beaucoup avec le vice sous le joug du despotisme. Les méchans se glissent à la cour pour opprimer les honnêtes gens de la ville. Les scélérats s'emparent de l'imprimerie captive, pour déchirer impunément les hommes probes et indépendans. Le titre de *roué* mène à la faveur; le titre de *philosophe* mène aux carrières. La fâme d'un sycophante est un moyen de parvenir; la réputarion d'un sage est un brevet de misère. La superstition et la prostitution jouent le premier rôle, la vérité et l'honneur sont bannis ignominieusement. Le despotisme concentre l'espérance dans un petit nombre de mains impures; la liberté rend l'espérance à toute la nation. Or sans espérance, point d'émulation, point de vertu. Et comme l'homme est naturellement aussi fier qu'industrieux, on n'opérera jamais une contre-révolution dans une vaste

contrée où le simple paysan siège au sénat, où le simple ouvrier ne paye pas de maitrise. La France ressembloit à l'enfer du Dante; mais nous en avons fait un paradis, en chassant les diables, et en arrachant le fatal écriteau : *Lasciate ogni speranza voi ch' entrate.* Nous goûtons les fruits délicieux de la sagesse, en maudissant les fruits amers de la folie, de l'abrutissement. L'amitié sainte est une dérision dans l'esclavage; l'inconstance et la perfidie sont des exploits honorables; la trahison privée devient un triomphe public sous le sceptre de l'oppression, sous le règne des courtisans et des courtisanes. Les remords, ces puissantes barrières que la nature oppose aux crimes, les remords sont étouffés par les récompenses que les fripons obtiennent toujours aux pieds d'un trône fondé sur l'usurpation et la friponnerie. Les remords existent-ils chez les athées? me demandera-t-on. Oui, certes. Je n'ai jamais commis de crime; mais les moindres fautes me déchirent tellement le cœur, elles me pèsent si lourdement sur la conscience, qu'il est à présumer que si j'avois le malheur d'être criminel, les fureurs d'Oreste seroient moins douloureuses que les miennes. L'homme qui, ayant tendrement aimé son ami, s'en trouve séparé par les emportemens d'une passion trop

vive, par les imprudences d'une ame trop exaltée, par *les exagérations dont le sentiment est le principe* et peut-être *l'excuse* ; cet homme n'aimoit pas véritablement, si le souvenir de cette rupture ne lui cause pas des étouffemens, des regrets, des remords. Pour moi, je n'en saurois supporter l'idée qu'en regardant une pareille rupture comme une suspension de l'amitié, un ajournement de nos étreintes mutuelles. J'oublie tous les torts d'autrui, pour ne songer qu'à mes propres fautes; je suis moi seul coupable, je le dis, le répète, et je conjure les échos de redire à mon ami que je l'aime toujours, et que mes expiations surpassent mes délits, mes offenses. Hélas ! le repentir ne découle pas d'un Dieu vengeur ; il suffit d'avoir un cœur, et j'en ai un heureusement ou malheureusement.

L'indulgence et la fraternité vont étendre leurs mains bienfaisantes sur toute la nation. Le progrès des lumières nous montrera l'homme moins méchant que foible, plus entraîné vers le mal qu'ennemi déclaré du bien ; plus criminel machinalement que volontairement ; plus digne de compassion que de punition. Je doute qu'il y eût un seul homme exempt de vol et d'assassinat, si la pratique du crime étoit aussi facile que la théorie du crime. Où est le mortel qui,

dans un accès de colère et dans les ennuis de la misère, n'a pas tout massacré, tout dérobé mentalement? Or le crime gît dans l'intention, et non pas dans l'exécution. Vous pouvez plonger un poignard dans le sein de votre frère, très-innocemment, très-involontairement; mais vous ne pouvez pas lui souhaiter la mort sans être criminel très-réellement. Avouons-le naïvement, nous sommes tous des voleurs et des assassins. Combien de fois un Anglais n'a-t-il pas exterminé tous les Français; un Portugais tous les Espagnols; un Danois tous les Suédois; un Russe tous les Turcs; un Prussien tous les Autrichiens? Voyez-vous cet homme dont la probité est en recommandation? Il lit une gazette; la joie pétille dans ses yeux. De quoi s'agit-il, Monsieur? — Ah! mes amis, bonne nouvelle; la Jamaïque est ruinée par un tremblement de terre, et les Anglais s'égorgent à la Barbade; nos sucres et nos cafés se vendront à merveille. — C'est donc pour être plus riche que vous vous réjouissez du malheur de nos frères communs; et vous ne souhaiteriez pas la mort de vos proches parens, pour être plus riche? Je ne ravale pas la probité de mes héritiers; mais je regarderois ma vie comme très-précaire, très-aventurée, si l'action criminelle étoit aussi prompte et invisible que la

conception du crime. L'étude de l'homme nous rend prudens et indulgens. Voyons la nature telle qu'elle est, et non pas telle qu'on se l'imagine : suppléons, par la sagesse de nos lois, à ce qui manqueroit de sagesse à la nature. L'esprit public nous fera découvrir dans la mesure des élections, dans l'établissement des jurés, dans la censure typographique, des motifs de vertu, de candeur, de concorde et de bienveillance universelles. Nous serons élus par nos pairs, nous serons jugés par nos pairs, nous serons appréciés par nos pairs ; rendons-nous dignes de leur estime, de leur amour, c'est-à-dire, méritons bien de la cité tout entière. Nous serons aussi intéressés, aussi habitués à faire le bien à la face d'un peuple libre, que nous étions induits à faire le mal dans l'obscurité des geoles royales. La liberté est aussi féconde en vertus, que l'esclavage est fécond en vices. La stérilité des biens moraux et physiques est l'attribut inséparable d'un gouvernement arbitraire. La nature toute nue n'est ni belle ni laide ; mais elle devient un Léviathan sous l'armure de l'ignorance et de l'oppression ; elle devient une divinité adorable sous l'armure de la constitution française. La nature se justifie depuis le 14 juillet 1789 ; car si l'élévation de la Bastille fut l'ouvrage de son

aveuglement, la chute de la Bastille est l'ouvrage de sa clairvoyance. Rien n'est artificiel, tout est naturel dans l'univers. L'art ingénieux qui desseche les marais et les lacs, se trouve dans la même classe que les inondations, les déluges, les cataclismes, les conflagrations auxquels notre planète est soumise à différentes époques.

Il est utile d'accoutumer les esprits à ces conceptions philosophiques : on ne sauroit donner trop de latitude aux opinions qui facilitent la marche du civisme universel. Nous appartenons à la terre, et non pas au ciel. Un rêveur ascétique est un mauvais citoyen. Plus nous serons attachés à la terre, et plus nous aimerons notre patrie, notre mère commune. Pensons hardiment, et tous les nuages se dissiperont. Le chancelier Bacon a dit, qu'un peu de philosophie rend athée, et que beaucoup de philosophie rend théïste. On répète cet adage sur parole, on le commente avec complaisance. Quant à moi, j'ai été le champion du théïsme au commencement de ma carrière philosophique ; et je ne pense pas avoir rétrogradé, en laissant cette hypothèse loin derrière moi.

Je défie de me montrer un seul article de notre *déclaration des droits*, qui ne soit pas applicable à tous les hommes, à tous les climats.

Et s'il pouvoit encore rester le moindre doute sur l'exécution de mon vaste plan, après ce que j'en ai développé dans ma DÉPÊCHE *à Hertzberg*, dans mes ADRESSES *aux Polonois*, *aux gens de couleur*, *aux Genevois ;* si tout ce que je viens d'exposer ne portoit pas une conviction lumineuse dans l'ame de tous nos frères, je ne mépriserai personne, en remerciant la nature de m'avoir donné une vue plus longue, une logique plus solide. J'en appellerai au témoignage des hommes dont le *criterium* est le plus sûr et le plus exercé : ils prononceront en ma faveur indubitablement. Quant aux déclamateurs, je les renverrai dans les huttes des sauvages, qui s'obstinent à dire que des palais comme le Louvre et des villes comme Paris sont des contes à dormir de bout. Ces sauvages qui ne croient possible que ce qu'ils voient, sont plus excusables que nos messieurs, qui croient impossible tout ce qu'ils ne voient point. Il y a plus loin d'une hutte à un Louvre, d'un hameau d'Iroquois à une capitale de l'Europe, que de la république des Français à la république du genre humain.

Les prodiges qui s'opèrent sous nos yeux dans le cours de la plus salutaire des révolutions, devroient nous aguerrir avec les combinaisons futures de la plus saine politique. Rien

ne doit nous étonner, après ce que nous avons vu depuis le mois de juillet 1789 jusqu'à présent. Quiconque a eu le bonheur de vivre en France durant cette superbe époque, conviendra avec moi, pour peu qu'il veuille m'entendre, que le procès des peuples contre les tyrans est sur le point d'être jugé définitivement. C'est sur les débris de tous les trônes que nous bâtirons l'édifice de la république universelle. Nous savons maintenant de quoi les hommes libres sont capables, et la contenance fière et mesurée du peuple Français lors de la fuite du roi, nous annonce l'harmonie qui régnera sur la terre après la chûte des oppresseurs. La volonté sera une, l'action sera une, parce que l'intérêt sera un.

J'ai réfuté tous les sophismes, j'ai indiqué tous les moyens ; il me resteroit à ramener les esprits opiniâtres, à refondre les mauvaises têtes dont les préjugés résistent à toute argumentation. On ne me forcera pas, j'espère, de prêter les aîles de l'aigle aux oisons qui volent terre à terre. Il me suffit de pulvériser les objections, sans que j'aille volatiliser les esprits engourdis. Mon systême, vigoureusement prononcé, produira toujours un avantage quelconque. On m'accordera, sinon la république du monde, au moins celle de l'Europe, au moins celle de la

Gaule, jusqu'aux embouchures du Rhin et au sommet des Alpes : ce systême écartera toute idée de dislocation de la France, de fédération départementale. Ceux qui me donneront toute la Gaule, sentiront, dans la suite, qu'il faudra m'accorder toute l'Europe, tout notre hémisphère, toute la mappemonde. Et si l'on me demande pourquoi cela ? Je répondrai qu'on ne m'a pas lu attentivement.

Nombre d'écrivains politiques ont présenté des projets de paix perpétuelle, de confédération d'états, de nations ; mais aucun homme ne s'est élevé au véritable principe de l'*unite souveraine*, de la confédération individuelle. Combien de faux raisonnemens ne s'épargneroit-on pas dans l'assemblée nationale, si l'on posoit pour base de toutes les délibérations diplomatiques, que le *souverain* est unique comme le genre humain ? Nos conquêtes rapides seroient chaque jour une nouvelle application à la *déclaration des droits de l'homme* : conquêtes où il n'y auroit de vaincus que les tyrans, et de victorieux que la liberté. Des auteurs Anglais ont proposé à l'Europe une organisation américaine ; mais cette mesure est un monstre à côté de mon systême, fondé sur la nature humaine, sur le jeu et le choc de nos

passions. L'union des masses, des êtres moraux, est aussi fragile en politique que l'union des individus, des êtres physiques, est solide en politique. La loi est toute puissante avec mon régime, elle est très-précaire sous tout autre régime. Voulez-vous un indice de la bonté de mes principes? Voyez tous les citoyens du monde les adopter avec respect, et tous les aristocrates du monde les rejeter avec dédain. C'est du lait pour les amans de la liberté, c'est du poison pour les fauteurs de la tyrannie. Ou la liberté constitutionnelle est une chimère, ou chaque individu est aussi libre à l'extrême frontière que dans le centre de l'empire.

Les rois européens s'adressent à tous les empiriques de la diplomatie, pour savoir quel parti prendre dans les conjonctures actuelles. On assemble des conseils, on opine gravement, et le gouffre s'élargit journellement. C'est sur-tout Léopold qui paroît le plus inquiet, parce que les Pays-Bas et le Brisgau, le Milanois et la Toscane lui échapperont incessamment. Mais il pourroit s'en dédommager par une démarche grande et magnanime, en organisant ses possessions sur le Danube, à l'instar de la France. Cette régénération feroit tomber le sceptre à tous les despotes de l'Allemagne. Les Germains

libres se joindroient aux Français libres, pour décréter des remerciemens et des récompenses à Léopold, libérateur. L'entrée triomphale dans Paris de ce héros du civisme, feroit un contraste sublime avec l'entrée ignominieuse des héros de la scélératesse. Si Léopold connoît la force du torrent qui entraînera toutes les couronnes dans la profondeur des abîmes, si l'empereur veut achever sa carrière paisiblement et glorieusement, il suivra mon conseil, il goûtera mes principes, et son cœur embrasé du bonheur de l'humanité, votera pour la manifestation du souverain unique. Léopold, richement doté par l'assemblée nationale, vivroit tranquille et heureux dans le chef-lieu du globe, il s'asseoiroit parmi les législateurs du monde, et il diroit aux amis de la constitution, que la félicité réelle des rois consiste à descendre volontairement d'un trône chancelant. Ah ! que ne suis-je à la place de Léopold ! L'univers seroit libre demain, sans verser une goutte de sang. Comme je bénirois la ville de Paris, d'avoir donné la première impulsion à l'ébranlement universel des cours ! Ce foyer de lumières, ce centre de l'unité républicaine deviendra de jour en jour plus resplendissant. Il est dans la nature de l'homme d'aimer la société, et plus la réunion d'hommes

est nombreuse, plus les agrémens sont nombreux et variés. La foule attire la foule, et les déserts repoussent les humains. Il est essentiel pour l'harmonie universelle d'avoir une capitale commune, où toutes les lumières divergentes viennent se rectifier, où tous les caractères viennent se co-ordonner, où tous les goûts viennent s'épurer, où toutes les opinions viennent se combiner, où tous les préjugés viennent échouer, où tous les égoïsmes viennent se broyer, se confondre dans l'intérêt du genre humain. C'est ici que l'homme du département devient l'homme de la France, que l'homme de la France devient l'homme de l'univers. J'avois prédit aux partisans d'une chambre haute, que Paris en tiendroit lieu, et chaque jour ma prédiction se confirme. Les pouvoirs de cette grande chambre émanent de l'ascendant des lumières combinées avec la force et la justice; combinaison dont l'autorité est toute puissante sur les amis de l'ordre et de la liberté. La force toute seule est nulle dans un pays libre, la justice toute seule est insuffisante dans un pays libre. Leur réunion, fruit de la saine philosophie, doit nécessairement rallier tous les peuples, toutes les familles sous le même étendard. L'opinion de Paris sera constamment l'interprète

de l'intérêt national; car le chef-lieu de l'empire ne sauroit faire acception d'aucune partie de l'empire. Un membre ne sauroit souffrir sans que la tête ne s'en ressente; mais les différens membres ignorent les rapports qui les lient entre eux. Et si la Rochelle se plaint aveuglément de Nantes, Lyon d'Avignon, Toulon de Marseille, c'est dans Paris que ces contestations locales sont examinées froidement sur le *criterium* de la prospérité générale. Paris est une assemblée nationale, par la nature des choses; et l'assemblée constitutionnelle est une production légitime que nous devons à la vigueur physique et morale de Paris dans les bras de la France. Notre vaste capitale et notre corps législatif sont tellement inséparables, que si ce dernier alloit siéger ailleurs, il faudroit que la France pérît, ou que la capitale voyageât à la suite de l'assemblée. Chaque député arrive à Paris avec les intérêts et les préjugés de son district; mais il ne tarde pas à être environné de cinq ou six hommes clairvoyans, qui lui montrent des intérêts majeurs, dont son district profitera moins directement, mais plus sûrement, sans nuire au bien-être de la république entière. Et voilà comment une assemblée de 750 membres dans Paris, équivaut à une assemblée

de plusieurs milliers de représentans utiles. Paris en masse a un tact dont la finesse démêle les convenances et les avantages respectifs de tous les points de l'empire ; car la capitale est l'extrait, le résumé de l'empire. Je parierois que chaque département fournit à la population de Paris, en raison de ses moyens en hommes et en richesses : la représentation naturelle est vraisemblablement aussi exacte que la représentation élective. Un tableau nominal, d'après mon idée, seroit aussi curieux que neuf; il ajouteroit aux sentimens d'amour et de fraternité que tout Français, tout homme éprouve pour la VILLE par excellence, pour un ARGUS incorruptible, sans peur et sans reproche, dont la vue perçante franchit les limites qui séparent la France du reste de l'Europe. Un chef-lieu immensément peuplé, immensément éclairé, est tellement nécessaire au maintien de notre constitution, que les Américains, avec leurs treize chétives capitales, n'ont pas osé chez eux établir la chambre unique. En effet, les objections du célèbre Adams restent sans réponse dans un pays où la liberté typographique devient nulle ou dangereuse, faute d'une immense cité qui serve de sauve-garde aux écrivains combattant les hommes en place et les erreurs populaires.

Choquer l'opinion de M. le maire, ou de M. le curé, ou de M. l'important, c'est risquer de se faire lapider dans une petite ville, c'est risquer d'être influencé soi-même par des notables qu'on rencontre journellement dans la rue ou dans la société. On hurle avec les loups par crainte ou par condescendance. La nation sacrifiée dans une petite ville, seroit la première victime de son propre aveuglement, de son misérable isolement. Tel philosophe qui se débaptise à Paris, auroit la foiblesse d'aller à la messe en province; tel républicain qui gourmande la royauté dans Paris, auroit la politesse d'aller à la cour en province : les folies religieuses et politiques se perpétueroient, s'aggraveroient, au détriment de l'espèce humaine. On n'est vraiment libre qu'à Paris, dont l'exemple encourage les provinces, et dont les écrits véhémens en imposent aux fonctionnaires de tout l'empire. Paris est le Vatican de la raison; ses foudres atteignent les pervers dans toute la circonférence du royaume. Les imprimeries suburbicaires ne rendroient que des oracles imposteurs, si le grand oracle de Paris ne faisoit pas rouler ses presses indépendantes (1). M. Adams a

---

(1) Un seul entrepreneur typographique, un

senti

senti que la perfection représentative seroit une chimère funeste dans les Etats de l'Amérique

---

homme avide et sans pudeur, comme Panckoucke, s'empareroit de tous les journaux d'une petite ville. Ce Janus, démasqué par un écrivain patriote, exerceroit une tyrannie muette, un *veto* despotique, en menaçant ses très-humbles commis de les mettre à la porte, s'ils s'avisoient d'insérer dans un *Moniteur*, dans un *Mercure*, dans une *Gazette de France*, aucun article de l'écrivain qui auroit dénoncé les deux visages du libraire-accapareur. Je raconte ici ma propre histoire ; car le pauvre M. Marsilli a été menacé par l'insolent Panckoucke, d'être chassé du bureau de la *Gazette*, dite *Nationale*, s'il s'avisoit d'accueillir quelque article d'Anacharsis Cloots dans le *Moniteur* ou *Monitoire*. Mon nom donne des crispations et de cuisans remords au manipulateur encyclopédique, au Briarée journaliste. Et voilà comme on étoufferoit le civisme, voilà comme on obstrueroit les canaux de l'opinion publique, sans recourir à l'or du pouvoir exécutif, si l'immensité de Paris ne s'opposoit pas au privilège exclusif qu'un Panckoucke exerceroit immanquablement dans une capitale médiocre. Il n'y auroit pas même moyen de repousser les inculpations dont les patriotes seroient accablés par les mauvais citoyens. Aussi le *Moniteur* ne se fit-il pas scrupule de publier une mé-

fédérative. Et j'avoue que notre chambre unique, transportée à Bourges, se transformeroit en une toile de Pénélope, en une boîte de Pandore; la France deviendroit aussi anarchique et méprisable que jadis sous le règne du roi de Bourges. Les publicistes qui tombent de bonne foi dans l'erreur étudiée des Maury et des Malouet, sont dignes de porter les armoiries de Bourges. J'opposerai donc Paris aux anarchistes, aux biscaméristes, aux anglomanes, et je les réfuterai complètement. La beauté de notre chambre législative seroit encore plus éclatante, si une cour royale, héréditairement inutile et nuisible,

---

chanceté contre moi, à laquelle je fus obligé de répondre dans d'autres journaux; car le papier-Panckoucke mit ma réponse au rebut, contre le droit des gens. Je n'en fais pas un crime à M. Marsilli, que je plains, ni même à son maître, que je méprise. Il faut que tout le monde vive : et le ridicule *veto* du sot Panckoucke jette une nouvelle couche de noir sur son double masque. Le grand Paris est le grand remède de ce grand mal. Notre Athènes a ses cloaques et ses Mallet-du-Pan. Ce dernier prend à bail les boues et les immondices de la librairie aristocratique : aussi le nom du folliculaire mercuriel est-il inséparable de l'épithète d'*infâme*.

ne la forçoit pas de s'immiscer prudemment, mais impolitiquement, dans les opérations du pouvoir exécutif.

Paris n'étant riche que de la richesse nationale, Paris n'étant grand que de la grandeur nationale, il est imminemment intéressé aux progrès de l'agriculture et du commerce, des arts et des sciences, de la population et des lumières, et par conséquent à la perpétuité d'une constitution qui renverse toutes les barrières féodales, qui brise toutes les entraves de la main-d'œuvre, qui encourage tous les ouvriers intelligens. Paris, sous l'ancien régime, étoit le réceptacle d'une valetaille insolente et stérile, d'une noblesse dévorante et banqueroutière: Paris, sous le nouveau régime, sera l'atelier de tous les talens supérieurs, l'entrepôt des marchandises les plus précieuses. Nos villageois, plus nombreux et plus riches, seront mieux logés, mieux meublés, mieux vêtus; ils fourniront plus d'alimens à nos fabriques. L'or et les bras de la campagne abonderont avec les denrées et les matières premières, par une pente douce et vivifiante, dans toutes nos villes; et cette amélioration universelle sera sur-tout au profit du vaste rendez-vous des hommes industrieux, ingénieux, opulens et libres. J'ai prouvé,

avant la révolution, dans mes *Vœux d'un Gallophile*, qu'une nation dont la capitale est petite, est nécessairement une petite nation. Ce thermomètre est bien plus sûr depuis que la capitale du roi de France est devenue le chef-lieu des Français. Si Paris fut brillant nonobstant la misère du royaume, que ne sera-t-il donc pas avec l'embonpoint de la république? L'agrandissement de Paris creusa le tombeau du despotisme, et créa le berceau de la liberté. Le vœu de tous les citoyens, de tous les sages sera unanime pour la prospérité d'une capitale qui sert de rempart contre la tyrannie et l'anarchie, et qui augmente la somme des richesses et des lumières, par une activité prodigieuse, dont tous les cantons de l'empire éprouvent les influences bénignes. La politique, la sagesse d'un état, étant le résultat des intérêts épars et discordans, locaux et individuels, dans les nombreuses sections de l'empire, tous ces intérêts aboutissent directement à la capitale, comme les rayons d'un cercle aboutissent au centre par toutes les données de la circonférence. Si vous placez votre compas dans un des rayons, vous décrirez une ligne qui croisera, contrariera toutes les autres. Mais pour concilier tous les intérêts, fixez votre compas dans le point de

contact universel. C'est à Paris qu'on découvre le vaste horizon de la France : un orateur de province éprouve une révolution salutaire dans ses aperçus politiques, en montant à la tribune lutécienne. Paris, situé au centre des climats, sera le laboratoire, le creuset de l'esprit humain. La gloire et les travaux de la ville du génie, et des arts, et des graces, feront la gloire et le profit du citoyen qui cultive son patrimoine aux antipodes. La paix, la lumière et des chefs-d'œuvre seront le bénéfice habituel que les hommes tireront de la ville centrale des hommes : le superflu des richesses du monde y vivifiera toutes les industries. Ce superflu est l'apanage du grand dépôt national, du siège des plaisirs et des sciences, enfin d'une superbe métropole qui deviendra plus superbe encore par la liberté conquise. La pente naturelle qui mène les eaux du Pactole à Paris, devroit imposer silence aux amis de la liste civile, qui veulent persuader aux Parisiens que tout seroit perdu sans le faste de la cour royale. Voici mon dilemme : ou ces vingt-cinq millions tournois épuisent les contribuables, ou cet impôt ne leur est pas onéreux. Dans le premier cas, la détresse de l'empire nuira nécessairement à l'opulence du chef-lieu ; et dans le cas opposé, le superflu de

l'empire arrivera dans le chef-lieu par un canal plus direct, plus sûr que celui d'une cour divagante, capricieuse et corruptrice. Le superflu des Français appartiendra toujours à la VILLE des Français. Tous les hommes veulent jouir, et plus la France sera riche et polie, plus ses habitans seront attirés dans le centre universel des jouissances physiques et morales. La liste civile répand son or abominable, plutôt à l'extrême frontière qu'au milieu de l'empire, plutôt hors du royaume que dans le royaume. Les Bouillé, les Rohan, les Lambesc, en profitent plus que les Houdon et les David.

Paris est si heureusement situé, les circonstances topographiques et politiques l'environnent si favorablement, que ses portiques, ses colonnades, ses galeries, ses jardins, ses spectacles, ses embellissemens seront des sources de richesses pour la nation libre et éclairée qui se glorifie de la magnificence de sa Jérusalem, de son Athènes, de sa Rome. Un million d'écus entre les mains des artistes Parisiens, rapporte à la nation un million de louis d'or. Un Louvre achevé, un lycée encouragé, un musée appuyé, un opéra bâti, des rues lavées par des ruisseaux d'une eau limpide, des passages ouverts aux gens de pied, des bornes ou des trottoirs opposés

aux voitures ; ces dépenses productives, attractives, fixeroient parmi nous une foule d'étrangers, qui, par goût ou par économie, par modestie ou par habitude, ne se soucient pas d'aller pompeusement en carrosse. Veut-on un exemple de l'utilité et du revenant-bon des travaux publics dans Paris? Voyez comme le beau pont Louis XVI augmente la valeur des terreins environnans. Ecoutez les estimateurs des biens nationaux, ils vous diront que l'abbaye Saint-Germain, qui termine la rue des Petits-Augustins, se vendroit un prix fou, ainsi que les couvens du voisinage, si un pont sur la Seine rapprochoit cette rue d'un quart de lieue du Palais Royal, en droite ligne par la rue Fromanteau. Ceux qui concourront pour la médaille proposée par la municipalité, feront, j'espère, une longue énumération de ce genre. Heureuse la cité dont les plus somptueuses dépenses sont des placemens lucratifs !

J'ai dit souvent, et je me plais à le répéter, que les hommes isolés sont des bêtes, et les hommes réunis sont des dieux. Dix mille petites villes dispersées, sont presque nulles pour la philosophie et les sciences ; faites-en une seule cité, et vous serez stupéfait du résultat. Si la capitale des Français nous étonne par son génie,

que ne sera-ce donc pas, lorsqu'elle deviendra le chef-lieu des humains ? Que chaque individu fixe ses regards sur les objets que je présente à l'examen des penseurs, et l'ardeur de mon impatience se communiquera rapidement. Le public des quatre parties du monde aura la même volonté qui me pousse vers le dernier période de notre révolution bienfaisante. La vérité déchirera tous les voiles et culbutera tous les bastions. L'époque approche où la France, jouissant de toute sa prépondérance, forcera les despotes voisins à respecter le zèle de nos voyageurs, qui chanteront notre sublime constitution. Un citoyen Français sera considéré aux extrémités de la terre, comme jadis un citoyen Romain. Malheur au tyran qui insultera un homme libre. Ce sera le signal de la vengeance des peuples. C'est alors que les citoyens Français deviendront citoyens du globe entier : c'est alors que l'Orateur du genre humain aura reconquis ses foyers et ses pénates.

Mon système est si clair, si simple, si beau, si analogue à la nature humaine, dont les passions ne ravageront plus le monde, lorsqu'elles seront contenues par une force majeure ; ce système nous est trop favorable pour ne pas rencontrer de vils contradicteurs dans les ennemis

du repos et du bonheur de l'homme. *Je vois*, disoit Voltaire, *qu'on a très-bien fait de supposer que la Trinité ne compose qu'un seul* DIEU; *car si elle en avoit trois, ils se seroient coupé la gorge pour quelques querelles de bibus*. Voltaire n'eût pas manqué d'approuver mon apostolat. Etudiez l'histoire du cœur humain, et vous verrez que toutes les guerres, tous les désastres moraux proviennent de ce qu'on a méconnu le principe salutaire de l'unité souveraine du genre humain. Je suis assailli par les mêmes hommes et les mêmes sophismes que l'assemblée constituante rencontra sur ses pas dans la division du royaume, dans la régénération de la France : si cet assaut ne m'est pas agréable, il est au moins d'un bon augure. Examinez toutes les agitations, toutes les difficultés que nous éprouvons maintenant, et vous serez convaincus que la constitution française est incompatible avec le morcelement du genre humain. La philantropie réfutera l'aristocratie, en reculant toutes les frontières nationales jusqu'aux limites invariables du monde.

J'aurai contre moi les gens en place et les aspirans aux places; mais le peuple est plus puissant que les individus et les corps. Un souffle a fait disparoître les corporations particulières;

un souffle fera disparoître les corporations nationales. Et que deviendront les bureaux de la marine, de la guerre, des colonies, des affaires étrangères? Il n'y a pas jusqu'au ministre des finances qu'il ne fallût congédier, avec la maudite NATION unique. Je l'avoue; c'est là, sans doute, un malheur dont les contribuables se consoleront facilement. La trésorerie nationale ne donnera plus d'inquiétude au public; personne n'y puisera impunément; car les impôts seront à peu près nuls, et chaque département entretiendra ses chemins, ses hôpitaux, ses tribunaux, ses ateliers, de manière que la dépense commune se réduira au salaire du corps législatif, et du gouvernement suprême, et de l'administration générale. Ce gouvernement fraternel ne sera qu'un vaste bureau central de correspondance, pour avertir officiellement les cosmopolites, de tous les événemens qu'il importe de savoir. Aucun ambitieux n'osera lever la tête devant cet Argus vigilant: plus une nation est grande, plus les individus sont petits. L'unité nationale bannira toutes les calamités morales. Aucune section de ma république ne souffrira de l'inclémence des saisons; car la communauté entière comblera le *déficit* local de la moisson ou de la vendange. Tous les

citoyens seront armés, et leurs évolutions militaires ne seront jamais que des fêtes champêtres. L'âge d'or reviendra quand le souverain régnera, quand l'erreur et la tyrannie ne morceleront plus les domaines du souverain universel.

Hommes de tous les climats, une vérité-mère doit vous être continuellement présente à l'esprit, c'est que la révolution de France est le commencement de la révolution du monde. Tant que nous aurons des voisins, et des armées, et des forteresses, notre existence sera précaire et incertaine, nous éprouverons de violens orages. Enfans généreux et braves de la nature libérale, songez que le but de notre association se réduit simplement à la conservation individuelle et commune de la liberté, de la propriété, de la sûreté. Brisez donc les moules de la tyrannie, rendez au Souverain unique sa dignité première, et vous assurerez à jamais le bonheur de la France et de l'Univers.

---

# DISCOURS

*Qui alloit être prononcé par* ANACHARSIS CLOOTS *au club des Jacobins, lorsque la nouvelle de l'arrestation du roi changea l'ordre du jour.*

NOUS ne sommes véritablement libres que depuis hier 21 juin. Le château du Louvre étoit un volcan dont la lave s'est écoulée hors du royaume, sans laisser d'autre trace que l'horreur & l'exécration publiques. Cette journée met en évidence toute la perfidie des Bourbons, et toute la magnanimité des François. On vous menace, messieurs, de la guerre civile; mais ils sont passés ces temps ténébreux où la folie des rois faisoit délirer les peuples. J'ai douté du sort de la France depuis neuf heures du matin, que j'appris la désertion royale, jusqu'à dix heures inclusivement; mais en parcourant la capitale, mais en admirant la sagesse de ses habitans, je n'ai plus hésité à me réjouir des hautes destinées de la république entière. J'ai vu, dans la même matinée, les ambassadeurs des puissances rivales se féliciter mutuellement au milieu du jardin des

Tuileries: un cri d'indignation m'échappa ; ce cri fut prophétique, car, en effet, la soirée les trouva silencieux, moroses et tristes. Tout un peuple se conduire comme un seul sage, tout un peuple se montrer philosophe, depuis l'homme des faubourgs portant sa pique, jusqu'au président de l'assemblée nationale, promulguant des lois ! Ce phénomène est unique dans les annales du genre humain, ce phénomène va porter le désespoir dans le cœur des tyrans, il va ranimer les espérances des nations asservies.

Les rêves d'un homme de bien se réalisent, le principe de l'abbé de St. Pierre qui disoit *que les hommes se conduisent par leurs lumières, plutôt que par leurs passions*, ce principe, rejeté par Rousseau comme une vaine théorie, est devenu une vérité pratique qui couvre de gloire la ville des François, dont l'exemple sera suivi par le reste de la France. Peuple incomparable, n'écoutez pas les comparaisons sinistres et décourageantes dont des hommes mal-habiles ou mal-intentionnés voudroient vous étonner. Nous ne sommes pas des Hollandois travaillés par une constitution de sept souverains fédérés; nous ne sommes pas des Belges également mal organisés et végétant sous le joug monacal ; nous ne sommes pas des Liégeois, dont la bra-

voure ne pouvoit suppléer à la foiblesse nationale; mais nous présentons sur un sol fertile de 27 mille lieues, une masse homogène de 25 millions d'hommes qui veulent vivre libres ou mourir. Le maréchal de Saxe demandoit trois choses au roi pour faire la guerre : *de l'argent, de l'argent, de l'argent.* Je ne demande que trois choses à la nation pour faire la guerre : *l'union, l'union, l'union!* Notre Jacques est parti un an trop tard, car la satisfaisante émission de nos assignats réunit tous les citoyens autour de cette opération grande et salutaire.

Les conjonctures de l'Europe nous sont très-favorables : l'empereur porte ses deux mains sur sa tête pour soutenir différentes couronnes chancelantes; l'Espagne craint de perdre ses possessions lointaines par l'affoiblissement de sa bonne voisine et alliée ; la Prusse attise le feu de la discorde à Ratisbonne, pour profiter de l'imprudence des princes d'Allemagne et de leur chef impérial. Eh ! que toutes les armées de la tyrannie européenne circonviennent nos frontières, nous les déjouerons par la seule force d'inertie. Gardons-nous bien de livrer bataille, imitons Fabius et Washington ; une guerre de poste nous fera gagner du temps, et lorsqu'il s'agit de la liberté, il ne faut que du temps pour

faire débander les satellites, que nos instructions, nos intelligences auront réveillés d'un long assoupissement. Le temps consolide les armées patriotiques, le temps anéantit les armées tyranniques. Des montagnes et des forteresses nous couvrent de toute part, et nous avons la meilleure artillerie de l'Europe. Défions-nous de notre courage et de notre ardeur, présentons un front serein et fier aux jactances de l'ennemi, et je réponds d'un plein succès.

Il s'agit actuellement de guérir radicalement la nation de l'idolâtrie royale; et sans rien changer à notre sublime constitution, je propose simplement de nommer chaque chose par son nom, et d'abolir le titre odieux de *roi*, en laissant au premier magistrat les fonctions et le nom de chef du pouvoir exécutif. Le mot de *monarchie* françoise est une dérision : on dit la république de Pologne, et pourquoi ne dirions-nous pas la république de France? Il est important, Messieurs, de fixer les idées du peuple par la justesse des mots, car c'est souvent avec les mots qu'on obtient les choses; et certainement le roi fugitif échouera plutôt contre une république, que contre un royaume. Les équivoques sont indignes de nous, elles sont nuisibles à la bonne cause. Abolissez aussi le nom

de *régent*, dites le *chef provisoire* du pouvoir exécutif, jusqu'à ce que le fils de Louis-Jacques, parvenu à l'âge de raison, nous dise s'il veut non pas occuper un trône, s'il veut non pas se couvrir d'une couronne, s'il veut non pas tenir un sceptre; mais s'il desire s'asseoir dans le fauteuil du premier magistrat des Français, avec trois ou quatre millions d'appointemens. Un jour viendra où ces conditions seront acceptées avec reconnoissance de la part d'une famille qui dédaigne maintenant les hommages et les largesses d'une nation libre, d'un peuple de frères: les tyrans se repentiront lamentablement, j'en atteste notre civisme éclairé, notre union éternelle (1).

---

(1) Ce discours doit être considéré comme un échelon pour arriver à un ordre de choses plus parfait.

Certainement qu'avec de l'UNION, nous aurions triomphé de la rebellion royale; mais il ne faut pas se dissimuler que nos ennemis auroient eu des chances favorables contre un peuple dont les deux tiers ne savent ni lire ni écrire, et dont les trois quarts vont à la messe. Un peuple qui se divise, se querelle, s'égorge pour des prêtres, comment resteroit-il uni dans la haîne des rois? J'ai béni les sept comités, tout en blâmant leurs procédés

mystérieux

mystérieux envers les Jacobins et le public. Le mystère ne vaut plus rien en France. Le triste événement du 17 juillet seroit non avenu, si les sept comités avoient été plus populaires pendant leurs délibérations, d'ailleurs très-sages et très-philosophiques. Il s'agissoit de trouver le plus grand bien praticable, et non pas le plus grand bien imaginable. C'est un mauvais canevas qu'un peuple couvert des plaies du despotisme expirant. La dette numérique pèse moins sur la bourse, que la dette monarchique et pontificale ne pèse sur l'entendement. Nous avons trois dettes énormes à liquider avant de songer à la pleine jouissance d'un patrimoine non aliéné, mais hypothéqué : quatorze siècles d'une double tyrannie nous ont rendus pauvres d'esprit et d'argent. Nous ne sommes pas assez brutes pour recevoir aveuglément des lois bonnes ou mauvaises, et nous ne sommes pas assez civilisés pour nous élever à la hauteur d'une constitution parfaite. Nos législateurs, forcés par nos préjugés, nos misères, nos circonstances intérieures et extérieures, ont mis à couvert le dépôt de la liberté nationale dans un édifice gothique dont la quantité d'issues nous donne des inquiétudes fatigantes. C'est à nous maintenant d'acquérir assez d'habileté et de richesses pour élever un palais plus solide, mieux clos, et d'un meilleur goût. C'est alors que notre dépôt sera vraiment en sûreté. François, achevez votre éducation, si vous voulez qu'on achève votre constitution. En atten-

dant, ne souffrons pas que des téméraires, des factieux, des insolens mutins, des ignorans démagogues viennent arracher une seule pierre à un bâtiment qui s'écrouleroit sur le peuple, si nous le démolissions tumultuairement ou prématurément. Notre code constitutionnel n'est pas une religion qu'il faille croire, mais un culte qu'il faut pratiquer. Les citoyens philosophes donneront l'exemple de la pratique, en préparant les esprits à une théorie meilleure. Leurs argumens seront également salutaires aux peuples ignares dont la raison se défrichera, et aux rois arrogans dont l'existence ne se prolongera que par pure courtoisie. Les trônes et les autels sont fondés sur l'ignorance et la superstition. Tant que ces fondemens subsisteront, la boue qu'on jettera sur les couronnes et les mitres, se changera en or fin. Honni soit le publiciste de quatre jours dont la plate démagogie nous rameneroit dans les carrières de Syracuse! Ces gens-là confondent sans cesse l'effet avec la cause; les plus ridicules transpositions ne leur coutent rien; ils raisonnent comme s'ils étoient payés : mais moi, qui sais les apprécier, je gage qu'ils ne sont pas payés. C'est à eux que j'adresse le chapitre suivant: j'y montre, comme par-tout ailleurs, que je ne tiens à aucune secte. Un membre du grand club de la nation, du genre humain, n'a d'autre guide, d'autre *criterium*, que l'éternelle raison.

# CHAPITRE

## *DES CHAPEAUX.*

Nous n'aurons plus de chapeaux, les chapeliers de France seront ruinés, au profit des chapeliers d'Espagne; car on détruit tous nos lièvres et nos lapins, me disoient, en 1789, des raisonneurs dont la logique est d'autant plus caduque, qu'ils prétendoient raisonner comme *tout le monde*. Moi, qui me défie beaucoup des raisonnemens de *tout le monde*, je soutins, en 1789, que nous aurions dorénavant plus de gibier que jamais, et que nos chapeaux seroient aussi communs qu'auparavant (1). Cette thèse sonna mal aux oreilles un peu sourdes. Il fallut

[1] On sait les causes du renchérissement de nos marchandises et de l'activité prodigieuse de toutes nos manufactures. Ceux qui prétendent que les assignats perdent, devroient nous expliquer pourquoi cette perte ne fait pas renchérir la farine, base permanente des fluctuations monétaires. L'or, l'argent et l'assignat de cent sous gagnent, mais les gros assignats ne perdent pas

donc recourir à l'expérience, langage dont l'homme clairvoyant n'a pas toujours besoin, mais dont le vulgaire des hommes ne sauroit jamais se passer. La liste des paradoxes paroît plus longue aux mauvaises têtes qu'aux bonnes têtes, aux aristocrates qu'aux démocrates. Comme

---

plus que le florin d'argent ne perdoit en Hollande, lorsque dans les derniers troubles, le ducat d'or valoit six francs en sus de son prix ordinaire.

Les accaparemens sont inséparables des révolutions. L'incertitude, la crainte, la défiance font resserrer et renchérir les métaux précieux, les pierres précieuses, ensuite les denrées et les étoffes les moins volumineuses et les plus durables, comme la cochenille, l'indigo, le sucre, le café, le drap, la toile, le cuir, la soie, la laine, le coton, etc. La dragonnade prussienne fit doubler à peu près le prix de l'or en Hollande, et le prix de la cochenille en Espagne. Les négocians Hollandois donnèrent des ordres à Cadix, à Marseille, à Livourne, à Bordeaux, à Londres; et une hausse subite se manifesta dans le nord et le midi. La dernière guerre perdit la Hollande; la guerre prochaine sauvera la France. Notre situation exige le scalpel de Mars; l'abcès qui nous incommode doit être percé à coups de baïonnettes : Bellone fera l'office d'Esculape.

les déclamations ne m'en imposent point et que la foiblesse d'un antagoniste ne diminue pas la force d'un argument, je pose des principes qu'on ne me contestera pas, sans manquer soi-même de principes. Quant aux chapeaux et aux lièvres, je prévis que la halle seroit mieux pourvue en gibier sous le nouveau régime que sou- l'ancien : car la liberté favorise naturellement la multiplication des denrées dont la consommation est agréable aux uns et profitable aux autres. Leçon, en passant, aux barbares qui contrarient le commerce des grains. Les lois rigoureuses de la chasse faisoient pulluler les bêtes fauves chez un petit nombre de riches particuliers; mais la foule des petits propriétaires craignoit trop l'œil d'un garde et le nez d'un chien, pour élever du gibier dans ses enclos. Il étoit sévèrement défendu de nourrir des lièvres et des perdrix dans une basse-cour; et les œufs de faisan ou de perdrix étant payés quinze à vingt sous par le seigneur-roi et par les seigneurs de son sang, on dépeuploit le reste du royaume, pour repeupler les garennes de Versailles et de Chantilli: et les deux tiers de ces œufs se gâtoient en route. Il y avoit donc à parier que la révolution de 1789 seroit aussi favorable à l'abondance des matières de la chapellerie, qu'à l'a-

bondance des comestibles. Les événemens confirment mes pronostics. Consultez les marchands de peaux de lapins, ils mouroient de peur au commencement de la révolution, ils se croyoient perdus; ils crient aujourd'hui avec nous : *Vive la nation!* Et, par contre-coup, les Espagnols, pour éviter le *mal français*, n'attirent plus nos ouvriers dans les manufactures naissantes de la Catalogne et des deux Castilles: perte incalculable pour l'Espagne, au profit de la France.

Que de choses à dire désormais à MM. Dupont, Bergasse et compagnie, relativement à nos assignats! Je ne me rappelle pas sans hilarité les sornettes dont nombre de personnes, dites raisonnables, m'accueillirent dans le monde après la publication de mon discours prophétique, prononcé au club des Jacobins. Je promis au peuple français, comme Moïse au peuple d'Israël, la manne du désert, avant d'entrer dans la terre promise, la terre ecclésiastique. Vous aurez, me répondoit-on sérieusement, des feuilles de chêne *gratis*, et du pain à un écu la livre; nos artisans s'ameuteront en ne gagnant qu'un louis par jour; la chaussure de l'humble fantassin coutera plus cher que le brillant cothurne des rois. Ferme dans mes principes, j'attendis le futur contingent avec une quiétude inébran-

table. Il en sera de même, à peu près, des ravages que nous venons d'éprouver dans nos colonies, ravages qui auroient été infiniment plus étendus, si la rareté des femmes n'eût pas été une des premières pommes de discorde parmi les nègres, qui se haïssent d'ailleurs par la différence des pays, des langues, des mœurs et des cultes. La perte est réelle pour quelques individus, mais la compensation est immense pour la masse des colons, qui vendra deux ou trois récoltes plus avantageusement. Notre agriculture, perfectionnée par la constitution nouvelle, donnera de nouvelles branches à la prospérité de nos ports de mer ; et pour ne citer que le miel et la cire de nos ruches, le tabac de nos départemens méridionaux, ces trois articles sont susceptibles d'un accroissement prodigieux, ainsi que nos laines et nos salaisons, par la suppression des gabelles : et je prouverai que l'indépendance de nos isles lointaines ne feroit aucune sensation en France, si l'insatiable St.-James n'étoit pas aux aguêts, pour s'en emparer de gré ou de force, en rompant la balance des mers, sans laquelle nous ne pourrions maintenir notre existence politique. Ceux qui proposent l'indépendance subite de nos colonies, sont aussi extravagans que ceux qui conseilleroient

la banqueroute à une nation libre, qui ne se soutient que par sa bonne foi et par le crédit de son papier-monnoie. Les couronnes ne rougissent pas, mais les peuples rougissent. On a proposé, avec plus de raison, l'émancipation générale de toutes les colonies européennes; mais cette mesure prématurée ruineroit les nations fainéantes, dont l'alliance nous est encore nécessaire. L'Anglais actif, riche et puissant, le Hollandais avide, économe et spéculateur, s'empareroient du commerce universel, au préjudice du Français engourdi par le défaut de capitaux disponibles, et arriéré par un gouvernement arbitraire dont il vient de renverser le monstrueux édifice. Attendez que les plaies du despotisme et les plaies de la révolution soient entièrement guéries : exhortons, préparons les esprits à étendre le concordat de St.-Domingue sur les gens de couleur de tous les climats. La nature ne connoît qu'une seule nation; la nature a donné différentes nuances à la peau humaine; mais ce sont les hommes qui ont colorié, défiguré, barriolé la mappe-monde. Cette bigarrure politico-géographique nuit infiniment à l'harmonie sociale, à la beauté morale.

C'est en dénombrant les erreurs et les sophismes, c'est en voyant les sectaires religieux

et politiques se disputer la proie de tant de millions d'hommes qui ne savent ni lire, ni écrire, que je sens la nécessité d'ajourner le perfectionnement de notre constitution. Une insurrection est toujours au niveau du vulgaire; mais une constitution vient souvent des siècles trop tôt. Courage, patriotes, ne désespérons de rien; le vin est tiré, il faut le boire. Les obstacles s'accumulent en raison de l'ignorance populaire et de l'astuce aristocratique. Eclairons le peuple, arrachons le bandeau papal qui l'abrutit depuis mille ans, et nous vaincrons tous les obstacles intérieurs et extérieurs. Obéissons à la loi; soyons ses satellites vigilans, fidèles, incorruptibles; et sur-tout ne perdons pas de vue que notre code n'est imparfait que parce que les sots et les ignorans forment une majorité imposante. Les bons citoyens qui se plaignent de la royauté, prennent l'effet pour la cause. Remédions à la cause, apprenons l'A. B. C. aux trois quarts des François; car une nation sans alphabet n'est qu'un vil troupeau: or un troupeau sans berger, c'est la chose impossible. Les renards et les loups préfèrent la toison des brebis, au poil des lièvres. Et pour en revenir à nos moutons, je finis mon chapitre des chapeaux.

# NOUVELLES COMBINAISONS DE L'ART SOCIAL.

Je connoissois trop l'idolâtrie royale, pour prêcher l'abolition de la royauté, avant l'événement du 21 juin. La distraction de Louis XVI guérira la nation d'une maladie de quatorze siècles : nous sommes aujourd'hui à trente années du 20 juin 1791 (1). Il n'y auroit aucun incon-

(1) Si j'ai bien compris le décret nébuleux sur la presse, il n'est pas permis de critiquer la conduite privée des fonctionnaires publics : aussi me garderai-je bien de faire l'inventaire de leur ménage ; je dirai toujours que Louis XVI a tergiversé ; mais je ne dirai jamais que Louis XVI est époux ou père malheureux, car ce seroit insulter, calomnier, et lui, et sa femme, et ses enfans. Ma censure mériteroit la vengeance des lois, si elle s'ingéroit méchamment ou puérilement dans les habitudes domestiques. Ces gentillesses conviennent à des auteurs, bas valets du despotisme, à un Boileau qui rampe aux pieds d'un Louis XIV. Il est des cas, à la vérité, et ces cas sont rares, où

vénient désormais à élire tous les cinq ans un chef du pouvoir exécutif, qu'on feroit asseoir

---

le salut du peuple nous oblige d'arracher le masque à un hypocrite ; mais hors de là, il est odieux d'affliger une famille entière par des sarcasmes virulens.

Cet écrit se ressent un peu de la vive indignation que m'inspira l'évasion du roi : j'y mettrois moins de chaleur aujourd'hui, mais non pas plus de logique. Sans doute que Louis XVI n'écoutera plus des conseillers perfides, et qu'il fera mentir le proverbe : *Qui a bu boira.* Je vais lui présenter de nouveaux motifs d'attachement et d'amour pour un peuple généreux et libre. Ces motifs sont à l'ordre du jour comme la raison.

J'avois renoncé à la publication de mes idées républicaines, lorsque les séances malheureuses des 5 et 6 octobre dernier me firent sentir tous les avantages de ma position indépendante. Nos nouveaux députés doivent être convaincus maintenant, qu'une assemblée nationale est subordonnée à l'opinion nationale, qu'un corps politique est soumis aux convenances politiques. Le philosophe, dans son cabinet, seroit coupable de rien dissimuler ; le philosophe, dans le sénat, manqueroit son but en ne dissimulant pas. C'est aux écrivains à remuer l'opinion, c'est aux législateurs à guetter l'opinion. Les jeunes députés de

modestement dans un fauteuil, avec son chapeau sur la tête. Point de luxe, point d'éclat, point

---

nos départemens, de nos districts, sont pleins d'ardeur et de patriotisme; mais je leur recommande l'étude de Machiavel, s'ils veulent éviter les pièges des machiavélistes. Les peuples morcelés sont soumis à de méchantes lois : la *vertu* domestique et la *vertu* statistique ne marcheront constamment sur la même ligne, qu'après la manifestation du souverain universel. Je vais dire des vérités incontestables, elles germeront dans le public; mais je serois le premier à les condamner sur les bancs de la législature. Il en est du *mal royal* comme du *mal religieux;* ce ne sont pas les décrets prématurés qui extirperont les porte-dieu et les gobe-dieu. Le rituel dure plus long-temps que la foi, parce que les philosophes n'ont que l'initiative dans tous les pays du monde, et sur tout dans les pays libres. Je ne craindrai pas le blâme de mes contemporains, en parlant le langage de la postérité.

Comme il y a deux idiômes en politique, celui du moment et celui de l'éternité, celui de l'homme public et celui de l'homme privé, je ne compromettrai ni l'état, ni les individus, en me renfermant dans mon cabinet avec mes principes; et j'aurai carte blanche sur le choix des moyens restaurateurs. C'est faute de comprendre nos deux

de morgue, point de pourpre. Les brigues, les cabales ne seront pas redoutables chez une nation

---

idiômes, que tant de tribuns mécontentent le peuple, en le tiraillant douloureusement. Demandez à ces *vertueux* agitateurs : *Qu'est-ce que le peuple?* Vous apprendrez avec surprise qu'ils s'en font une idée partielle et locale. Ces miopes *incorruptibles* feront secte dans une section ; mais ils ne seront jamais les législateurs du genre humain, qui met son *veto* sur toutes les vertus étrangères à l'intérêt général, au bonheur pratique, à la vertu réelle. Le véritable homme d'état ressemble à un pilote habile qui s'approche du port en louvoyant, pour éviter des écueils. Les marins novices frondent sa manœuvre, ils cabalent pour forcer le pilote d'arriver directement et à pleines voiles, sans calculer le danger des bas-fonds. Les cabaleurs disent que le vent est bon, et que c'est la faute du pilote, si nous ne l'avons pas en poupe. Heureusement la masse de l'équipage est composée de gens raisonnables, qui, sans imposer silence aux novices, approuvent les viremens du pilote. L'homme d'état prend rarement la ligne droite, parce qu'il connoît les écueils ; il évite même un passage direct et sûr, mais étroit, et que d'anciens préjugés font redouter au gros de l'équipage. Les ignorans frondeurs ne se doutent de rien, ils voient le port, ils prouvent que le

homogène, où le chef de l'exécution ne sera (rigoureusement parlant) qu'un citoyen à dix-huit

---

vent et la marée sont favorables ; *ergo*, le pilote et son conseil, les matelots classés et les passagers instruits n'ont pas les sens commun. Il n'y a plus ni sûreté, ni liberté dans le navire : vîte une insurrection, à bas les habits bleus, à bas les baïonnettes ! L'homme d'état qui prêteroit l'oreille aux déclamations des démagogues, seroit un homme de néant. Les bons citoyens doivent tendre à perfectionner une constitution qui jouit des avantages de la perfectibilité. J'indiquerai un chemin qui nous menera au but, non pas révolutionnairement, mais constitutionnellement. Tout orateur qui invitera les Français à une seconde commotion intestine, sera un mauvais patriote ou un mauvais raisonneur. L'homme libre fait tout avec la paix et la lumière ; il n'y a que des esclaves ou des fauteurs de l'esclavage qui prennent une route ténébreuse et anarchique.

Je jure une haîne immortelle à l'aristocratie et à la démagogie ; je déteste les factieux, les intrigans, qui, sous le masque de la philantropie, ne cherchent qu'à pêcher en eau trouble. J'ai pitié de nos petits aboyeurs, instrumens aveugles de ces grands fourbes ambitieux qui se tiennent studieusement à l'écart, et gardent un silence léonin. Français, Français, songez que le

francs par jour, comme le chef de la législature. L'argent et les honneurs font tout le mal.

---

monde est divisé en deux classes d'hommes ; les égoïstes éclairés, et les égoïstes inconsidérés. Mon égoïsme m'ordonne de calculer les moyens de placer mon individu à l'abri de tout mal. Plus je serai bon calculateur, et plus je maintiendrai le régime de la liberté publique ; car le joug salutaire de la loi me préserve du joug arbitraire de l'homme. Il est vrai que si je pouvois m'emparer de l'autorité suprême, je ne saurois résister aux efforts de la nature qui me pousse à l'indépendance absolue des lois et des légistes. Je n'aurai pas la bassesse d'élever un autre homme sur le pavois ; je ne veux que moi ou la loi. C'est à vous, mon cher prochain, de prendre vos précautions. Mettez des obstacles si solides à ma course naturelle, que l'idée même de régner n'entre jamais dans mon esprit. Sans cela, je suis autorisé à porter une main sacrilège dans le sanctuaire de la loi ; je suis forcé de vous subjuguer impitoyablement ; car autant vaut-il que ce soit moi qu'un autre : je combats à mon corps défendant ; il s'agit de tuer ou d'être tué. Ne comptez donc pas sur la vertu d'autrui ; comptez sur votre prudence, sur votre vigilance, sur l'efficacité de vos moyens réprimans. La vertu individuelle est un mot vague

Donnez au président de l'assemblée nationale un million tournois pour sa quinzaine, enivrez-le

---

qui ne prend une acception positive que dans les tables de la sagesse constitutionnelle.

Ces réflexions justifieront Louis XVI des reproches amers que l'indignatiou me dicta contre lui. Sa conduite depuis l'acceptation de l'acte *divin-humain*, prouve que nous avons un roi plus judicieux qu'on ne le croyoit. J'écrivis durant l'interrègne ; et Louis XVI, après avoir profité sagement du dénombrement patriotique de la France qui se fit au mois de juin dernier, aura le bon esprit de réfuter un homme libre, en continuant à régner par la loi. J'espère m'être trompé dans mes conjectures, et je livre aujourd'hui mes pensées anti-royalistes à la presse, avec d'autant plus de sécurité, que le roi y trouvera des motifs pressans pour faire son devoir, et un nouvel intérêt à coopérer avec nous au grand œuvre de la NATION UNIQUE. Il n'y a rien de tel que de prouver à un fonctionnaire quelconque qu'il est possible de se passer de lui : on est mal servi par des domestiques qui se croient inamovibles. La raison et l'amour-propre prêcheront à Louis XVI la destruction des despotes qui se moquent toujours d'une couronne constitutionnelle. J'aurois jeté mes argumens dans le feu, sans l'espoir de rendre d'une

d'une pompe orientale, et vous verrez le beau tapage à chaque scrutin de la présidence. Quant au danger du protectorat et aux exemples de Rome et de la Pologne, il conste que le nivellement national, et la division départementale, et la liberté de la presse, ferment aux royalistes les fastes de l'histoire; toutes les citations historiques viennent échouer devant la constitution française; constitution fondamentalement républicaine, malgré les fictions anglicanes, dont le vulgaire se laisse bercer. C'est chez les nations qui ont méconnu le principe lumineux de la souveraineté du peuple; c'est chez les nations qui placent la suprême puissance sur un autel ou sur un trône, dans un sénat ou dans une diète; c'est chez les nations où la liberté s'arrête devant les secrets de l'état et de l'église, devant les entraves de la presse et de la religion; ces nations avilies ont à craindre les usurpations des Cromwel et des Gustave, des Munck et des Nassau. C'est

---

Louis XVI un apôtre zélé de la régénération de l'univers dont il sera le chef suprême. J'épargne une terrible tâche aux amis et aux ennemis de la constitution française. Respect aux lois telles qu'elles sont. J'attaquerai la royauté avec ma plume, et je la défendrai avec mon sabre.

là où un vaste territoire agrandit le champ des ambitieux; c'est là où il est vrai de dire qu'une grande république ne sauroit subsister longtemps, et qu'un roi héréditaire est un fléau indispensable. Mais en France, où la suprême puissance est entre les mains de la nation, plus ces mains se multiplieront, et plus notre liberté sera certaine. Rappelons-nous la discussion sur l'armement de la garde nationale; des orateurs eurent l'astuce ou la démence de vouloir former un arsenal de tous nos fusils, et un parc d'artillerie de tous nos canons; des hommes prudens firent voir le danger de cette mesure, et la nation sentit, heureusement, que nos fusils seroient mieux gardés par tous les individus, et nos canons par toutes les sections respectives. Rappelons-nous, dis-je, cette discussion importante; car elle répond parfaitement aux sophismes qu'on allègue en faveur de l'hérédité du premier serviteur d'un véritable souverain. Le mode de l'élection du *prince* me semble à peu près indiqué par le décret sur l'élection d'un régent. Tout cela me dispense des longueurs; je n'aime pas les détails; j'abandonne cette besogne aux *hommes de lettres*, qui ne sont pas *hommes d'idées*.

Louis XVI, en voulant franchir la Meuse,

nous a fait passer le Rubicon. Poussons en avant comme César : le sort en est jeté ! Un souverain sera-t-il moins entreprenant qu'un usurpateur ? La nation s'exposera-t-elle à de nouvelles anxiétés, en donnant des trésors et des armes à son plus cruel ennemi, à un homme qui paralysera toutes les branches de l'administration, qui s'entendra avec tous les aristocrates du dedans et du dehors ? Louis XVI sera toujours le chef des mécontens, et jamais l'ami des Français. La race des Bourbons est noble et bénite, ce sera le rétablissement de la noblesse et du sacerdoce, que des rois nobles et sacrés auront en vue. La démocratie royale est un monstre, il ne faut plus se le dissimuler : le roi nous dévorera, ou nous dévorerons le roi. Et je ne conçois rien de plus pitoyable que les raisonnemens des royalomanes, à côté du phénomène que nous offre la France, depuis l'évasion et l'arrestation d'une famille ingrate.

La loi tient lieu de tout chez un peuple-roi, chez un peuple délivré de la tyrannie des prêtres et des nobles, de la tribulation des parlemens vénaux et des provinces privilégiées. On nous menace du désastreux systême de petites républiques fédératives ; comme si nous serions moins forts et moins éclairés pour nous opposer à notre

destruction, sans un roi qu'avec un roi, sans une magistrature détestable qu'avec une magistrature raisonnable. L'égalité civile et géographique, la distribution égale des hommes et des choses, de la puissance et de l'industrie, les communications de la poste et de la presse, l'ingénieux mécanisme de la base constitutionnelle; tous ces avantages réunis, toutes les expériences journàlières doivent rassurer les plus timides sur les effets de l'abolition de la royauté. La loi régnera paisiblement; elle est gravée dans le cœur des citoyens. C'est une source pure et vivifiante, dont tout le monde surveille les abords; et ce seroit risquer d'en perdre la jouissance, que de l'enrichir d'un bassin d'argent et d'un robinet d'or qui exciteroient la cupidité des larrons. Laissez couler l'eau limpide par sa pente naturelle; laissez agir la loi par le vœu du peuple, par l'instinct de l'ordre qui maîtrise une société libre.

Evitons les commotions intestines; tous les bons esprits se réuniront pour le maintien de la paix, sans laquelle point de salut. Discutons, disputons; mais ne nous battons pas. La raison aura le dessus tôt ou tard; en la brusquant, nous gâterions nos affaires. Que l'on rétablisse Louis XVI ou qu'on le détrône, je ne donne

pas dix ans à la superfétation royale : l'intérêt, la sûreté, la dignité du peuple m'en sont garans. La lumière se propagera rapidement : le bandeau est déchiré depuis le voyage de Varennes. Quant au décret sur l'inculpabilité, il est aussi absurde aux yeux de la raison, que convenable aux yeux de la politique. La royauté, ou, pour mieux dire, la cour royale, étant une institution radicalement mauvaise, les conséquences en sont nécessairement mauvaises. L'assemblée nationale s'attache au principe décrété avant le 21 juin : c'est donc à la monarchie qu'il faut s'en prendre uniquement. Dès que le vœu national sera manifesté, le corps représentatif suivra de nouveaux erremens. On proteste contre l'inviolabilité, on demande un roi-enfant pour remplacer un roi-foible. Ce seroit compliquer la machine, ce seroit augmenter nos maux, par un régent intrigant et par un conseil vendu à la cour. Dans ce conflit, je me suis écrié : *Soyons purement républicains, ou rendez-nous Louis-Soliveau* (1). Tant que

---

(1) Il est bon d'observer que ce sont les courtisans de Versailles qui donnèrent, avant la révolution, ce sobriquet à leur *maître*. Jamais le peuple, dans ses plus violens accès de colère, ne s'est

vous conserverez une cour, une caste et une liste civile, vous ferez bien de n'avoir à sur-

---

permis la centième partie des sarcasmes dont les ci-devant nobles brocardèrent Louis XVI jusques dans ses propres appartemens. Comme je suis très naïf, je fis rougir plus d'un cordon-bleu, et pâlir plus d'un cordon-rouge, dont l'ingratitude me révoltoit. Ces gens-là n'étoient assidus à l'*œil de bœuf*, que pour traire la vache. Cette cupide assiduité m'inspira beaucoup de mépris pour la valetaille titrée, et beaucoup de pitié pour le *saint des saints*. Louis XVI étoit adoré comme un *veau d'or* qu'on vouloit réduire en poudre, au profit des satrapes. Les plus modérés comparoient l'Oint de Rheims à la poule aux œufs d'or. Comme le peuple esclave préféroit un seul despote à dix mille aristocrates, il importoit à la cabale insatiable, de calomnier l'individu-roi à toute outrance. Les initiés de Versailles imitèrent la ruse des hiérophantes égyptiens, qui se donnèrent du relief, en ravalant leur dieu dans le corps du bœuf Apis. Plus un dieu paroît bête, plus les prêtres paroissent sages. J'avois beau m'assurer par moi-même, que Louis XVI étudioit l'histoire et la cosmographie, qu'il lisoit les livres et les papiers anglais : des extraits de sa main, des traductions de sa main, des cartes géographiques de sa main, me donnè-

veiller qu'un seul *seigneur*. Ou brûlez le trône, ou ne détrônez personne : soyons conséquens. Si la pitié du peuple n'étoit pas aussi redoutable que sa colère, mon avis seroit plus rigoureux ; mais la pitié est une puissance ; et l'homme d'état ne doit connoître ni la vengeance ni l'amour : il est impassible. La mort de Charles d'Angleterre sauvera la vie à Louis de France. Je ne m'étendrai pas sur cette matière ardue, ceux qui ne sont pas familiarisés avec les combinaisons politiques, ne m'entendroient pas ; et ceux qui étudient la science de Machiavel, n'ont pas besoin de m'entendre.

Je n'ai point signé la pétition du champ de Mars, car elle contrarie, sinon la justice, au moins la politique. Le mandat de révision à la législature prochaine est une idée lumineuse que j'appuierois de toutes mes forces dans d'autres circonstances. En attendant, préparons les esprits à prendre la véritable assiette qui convient à un peuple libre. Le calme et le repos, la quiétude et le bonheur seront le prix du dernier degré de la perfection. On ne changera

---

rent de l'humeur contre les courtisans qui vouloient absolument que celui qu'ils appellent aujourd'hui *leur ami*, ne fût alors qu'un sot ignorant, un archi-imbécille.

plus rien à la constitution, lorsqu'elle sera parfaite. Marchons vers ce but savamment et prudemment.

Et d'ailleurs, la constitution demeureroit intacte; car ce n'est pas abolir la monarchie que de supprimer la cour et la liste civile, de supprimer l'hérédité, le faste et l'orgueil d'un magistrat que vous appelez monarque. Je consens à son inviolabilité, il nommera des ministres responsables à la nation, il pourra disposer d'un certain nombre de places civiles et militaires. Cette réforme salutaire, indispensable, n'attaque point les décrets constitutionnels : il sera toujours vrai de dire que le gouvernement de France est essentiellement *monarchique*. Mais il est absurde et dangereux d'entretenir à grands frais un foyer de corruption, et de revêtir un fonctionnaire, un représentant, d'une armure qui seroit redoutable même entre les mains d'un simple particulier. On suspecteroit un citoyen qui auroit vingt millions de rente, et l'on en donne trente à un homme dont la position éminente exigeroit, pour la sûreté de l'état, le vœu de pauvreté. Mais, dira-t-on, il faut rendre ce premier fonctionnaire assez opulent, assez heureux pour lui ôter l'envie de tramer avec les puissances étrangères,

ou avec des traîtres régnicoles. Et moi, je soutiens qu'il faut rendre son poste assez peu important, assez peu lucratif, pour lui ôter le moyen de parvenir au terme de l'ambition, la suprême puissance. Un roi se croira malheureux, tant qu'il ne disposera pas arbitrairement de la vie et des biens du peuple; tant qu'il ne substituera pas la souveraineté individuelle à la souveraineté nationale. Les amis de la liste civile feignent de ne pas connoître le cœur humain, ils feignent, en nous citant César et Cromwel, de ne pas connoître les élémens de la constitution française, les progrès de l'esprit public. Un roi héréditaire et millionnaire étoit nécessaire l'année passée, il est inutile aujourd'hui, il sera insupportable l'année prochaine. Notre tempérament robuste souffre impatiemment ce corps étranger, ce poison lent qui nous paralyse avant de nous tuer. Demandez aux ennemis de la liberté, aux aristocrates de toutes les couleurs, ce qu'ils pensent de la cour royale, ils vous diront que c'est sur cet atelier du despotisme qu'ils fondent leurs criminelles espérances. C'est là le point de ralliement de tous les factieux, de tous les contre-révolutionnaires. Et la nation ne reviendroit pas de son aveuglement, de sa stupide générosité ! On s'imagine que le roi

sera cordialement populaire après l'acceptation de l'acte constitutionnel; on espère qu'il ne fomentera plus de troubles, qu'il ne laissera plus languir l'administration, qu'il ne cabalera plus dans l'intérieur des appartemens. Et comment espérer cette conversion de la part d'un parjure qui ne rougit pas de s'entourer d'aristocrates, à la barbe d'une garde citoyenne et vigilante ?

Quelle conduite le roi va-t-il tenir ? se demande-t-on, les uns tout haut, les autres tout bas. Quelle tactique adoptera-t-on au château des Tuileries ? Je présume que la tactique des Châtelains sera d'endormir la nation par un patriotisme affecté : ils tâcheront de faire oublier les trames du 21 juin, pour en ourdir d'autres qui réussiront mieux, par les lumières de l'expérience et par le raffinement de la scélératesse. Voici le moment où des plumes débonnaires ou vénales vont exalter jusqu'aux nues les faveurs de la royauté, et ravaler jusqu'aux enfers les horreurs du républicanisme. Les amis sots ou fripons du roi ameuteront le peuple crédule contre les vrais amis de la cité. Et je ne vois de salut pour la France que dans le courage des Républicains, dont les argumens et les menaces en imposeront à une cour nécessairement cor-

rompue et corruptrice. Le jour approche où le peuple sera tellement convaincu des inconvéniens d'un trône inutile et absurde, d'un couronnement sans goût ni proportion, qui pèse sur l'édifice de la constitution pour l'écraser au lieu de le consolider; que ce sera uniquement le caractère personnel du roi, la popularité franche et sincère de l'individu privilégié, qui pourra prolonger, je ne dis pas son règne, car nous vivons sous le règne de la loi, mais son existence politique. Malheureusement pour Louis XVI et pour nous, ses entours ont un intérêt opposé au sien; et les gens foibles ne voient leur intérêt qu'à travers un prisme d'emprunt. La femme de Louis XVI menera le roi, et les femmes d'Antoinette meneront la reine. Le cercle du pavillon de Flore ne sera pas composé de familles citoyennes; les hommes du peuple seront évincés de la cour par les hommes de la ci-devant noblesse. Et pour combler la mesure aristocratique, les ambassadeurs des tyrans, les espions des rois inconstitutionnels, auront l'oreille de notre roi constitutionnel.

On pourroit, il est vrai, remédier à ce dernier inconvénient, en remplaçant tous nos ministres dans les cours étrangères par des consuls éclairés : les despotes ne tarderoient pas à suivre

notre exemple. En attendant, soyons froids et fiers en présence de ces prétendus ambassadeurs que les nations asservies désavouent tacitement aujourd'hui, et qu'elles désavoueront formellement demain. Le corps diplomatique forme dans Paris un arsenal d'intrigues et de cabales, un foyer de corruption dont les rayons pestilentiels traversent toute l'Europe, et aboutissent au cabinet des Tuileries. Cela joint aux ravages de la liste civile, donne des inquiétudes fondées à une nation libre et magnanime. Louis XVI seroit un Dieu, s'il résistoit à tant de séduction ; et Louis XVI est le plus mou des mortels. Les millions que la France prodigue impolitiquement dans les affaires étrangères, serviroient économiquement à l'amélioration de nos affaires intérieures. Chaque terrein défriché, chaque marais desséché, chaque nouvel hameau, chaque nouvelle branche de commerce en imposeroient davantage à nos voisins jaloux, que tous les dîners, tous les équipages de nos ambassadeurs fainéans. La nation française est trop grande pour établir dans les cours étrangères des bureaux d'espionage, des académies de jeux, des coupe-gorges pires que les tripots du *Pharaon* et de la *Belle*. N'avons-nous pas vu des ministres réclamer dans leurs hôtels la franchise des jeux prohibés ? Ah !

comme je ferois rougir certains importans, certains misérables décorés de cordons, et accrédités par des diplômes ! Mais le mépris m'impose silence. Je conclus au rappel de tous nos fastueux négociateurs, et à l'envoi d'anciens négocians dont les vastes spéculations commerciales se sont étendues de bonne heure sur toutes la circonférence du globe. Ces consuls modestes ne tiendront pas table ouverte pour les voyageurs de la première volée ; mais ils protégeront indistinctement tous leurs compatriotes, en insistant sur l'inviolabilité du droit des gens, et sur le maintien des traités de commerce, traités solides, qui désormais remplaceront, pour la France, les transactions éphémèrés du machiavélisme diplomatique.

Jamais la loi ne fut plus respectée et mieux observée que depuis la suspension des pouvoirs du *mangeur d'hommes*. Le Peuple Français se montre digne de l'émancipation ; ce n'est plus un fantôme, un épouvantail bizarre qui captera son obéissance. Le seul mot de LOI est plus efficace que la signature d'un roi corrupteur, d'un Magistrat titré qu'on ne sauroit aimer sans danger, et qu'on ne sauroit haïr sans fureur ; d'un magistrat héréditaire, dont la fastueuse prépondérance rend tous les autres magistrats mé-

prisables ou suspects aux yeux d'un peuple idolâtre ou soupçonneux. J'aimerois mieux être municipe du dernier village de France, que Maire de Paris, à côté d'un *Roi-potose*, à côté d'un trésorier qui me livre au courroux des idolâtres, si je ne sacrifie pas sur son autel; qui m'expose aux soupçons de la multitude, si je méprise ses offres ; et qui me rend traître à la patrie, si j'accepte ses présens. On ne crie tant *vive le roi ! vive la reine !* que parce qu'on aime les richesses ; car très-certainement la tête du moindre officier municipal a une valeur intrinseque plus réelle, plus reconnue que la tête de Louis XVI. La nation est au dessus du roi ; mais des individus en guenilles oublient leur portion de souveraineté, pour ramasser les miettes et les mépris d'un homme comme un autre, mais plus riche que les autres. La cour royale est une belle invention pour avilir la cour nationale ; et c'est pour relever la majesté du souverain qu'on alloue 25 ou 30 millions à un mandataire de naissance, et non pas de mérite, qui éclipse, égare, enivre, ravale et alarme le peuple et les élus du peuple. Si cet ordre de choses, ce desordre honteux dure encore long-temps, la liberté ne vieillira pas en France. Ayez de la confiance, nous dit-on ; vos soupçons nuisent à la constitution. Mais

comment avoir confiance dans un fonctionnaire dont le déplacement de quelques lieues peut bouleverser toute une nation ? Comment se coucher tranquillement, lorsqu'il est présumable que le lendemain on viendra nous dire : Le roi est parti cette nuit pour, Dieu sait où, et Dieu sait comment. Aux armes! aux armes! Le *chant du coq* de la cour nous endormira, et le tocsin de la ville nous réveillera. Cette perplexité habituelle, ces inquiétudes quotidiennes prolongeront les embarras de nos finances, la cherté du numéraire, et les machinations de nos ennemis intérieurs et extérieurs. Nous habitons une maison dont la toiture pesante menace nos jours ; et l'on voudroit nous tranquilliser sur l'ineptie des architectes! Jamais on ne nous persuadera que le voisinage d'un tigre, quelque bien enchaîné qu'il soit, que le voisinage d'un magasin à poudre, quelque bien gardé qu'il soit, puisse nous tranquilliser autant que le voisinage d'un chien fidèle, ou d'un moulin à farine.

On prétend que le corps législatif corromproit un *roi* pauvre. C'est comme si l'on disoit que la nation corrompra ses délégués, ses représentans. Sous des prétextes aussi frivoles, il faudroit donner une ample liste civile aux commandans des places frontières et au général en chef

d'une armée de ligne ; car des appointemens médiocres les mettroient à même de se vendre à l'ennemi. Ne voit-on pas que la liste civile est un couteau à deux tranchans, et que le plus sûr parti c'est de proportionner le salaire au service, et les honneurs au mérite personnel, sans aucune supposition gratuite ?

La séparation des pouvoirs, sans laquelle point de constitution, devient illusoire par l'influence d'une cour corruptrice ; les liaisons du *roi de la liste* avec des législateurs pauvres, seront nécessairement *des liaisons dangereuses*. Si nous évaluons les places qui sont à la disposition de la cour, de combien de numéraire ne grossirons-nous pas les sommes exorbitantes que la trésorerie nationale verse dans la caisse royale ? Et si nous calculons le nombre prodigieux d'ames viles qui postulent les faveurs de la cour, quelle triste perspective, quelle horrible discordance, quelle pomme de discorde la liste civile ne jettera-t-elle pas dans l'empire ? L'espérance des mécontens, des ci-devant nobles, des ci-devant prélats, des ci-devant publicains, sera nourrie par les caresses d'un magistrat-roi-noble-sacré-pécunieux. Des pièges multipliés par-tout au dedans et au dehors, seront tendus à la bonne foi nationale, à la confiance populaire ; les com-

plots

plots enfanteront les complots. Non, cet ordre de choses ne sauroit subsister; il faut que la liberté expire, ou que la cour périsse. Notre roi constitutionnel est un hors-d'œuvre aussi absurde que nos évêques constitutionnels : il faudroit croire au roman de la bible, pour encenser pareilles idoles. La Loi perd de sa majesté à côté d'un homme soi-disant majestueux. C'est vouloir éclipser la loi que de l'environner de la splendeur d'une cour anti-nationale. Un monarque despote est moins ennemi de la loi qu'un monarque du nouveau régime; et les partisans de la chambre haute ont parfaitement raison de dire qu'un roi de notre façon sera tout ou rien, tyran ou prisonnier, sans un sénat aristocratique. Est-ce dans cette chambre ardente que les adeptes, les coalisés veulent nous mener? Le remède seroit pire que le mal : Dieu nous préserve de l'un et de l'autre! Et puisque l'unité exécutive, la monarchie n'a essentiellement rien de commun avec l'or, l'argent et l'orgueil, il suffira de placer tout uniment dans un bon fauteuil un brave homme de soixante ans qui aura bien mérité de la patrie dans différentes fonctions administratives et législatives. L'élection à cette magistrature modeste se feroit avec moins de bruit que celle d'un pape, d'un doge, d'un gonfalonier, ou d'un

maire de Paris. Notre premier fonctionnaire n'étant tenu à aucune inspection, à aucune course, à aucune représentation individuelle, seroit salarié très-médiocrement. La nation se chargeroit de payer directement les ameublemens, les réparations, les solemnités du Louvre, du palais national, l'asile des lois, des sciences et des arts.

Le *veto* suspensif que j'accorde à mon vénérable magistrat ne sera pas un instrument nuisible; et c'est à cause du *veto* que je le fais siéger un lustre entier. Ma république-monarchique est bâtie sur les notions du bon sens, sur le maintien de la liberté; au lieu que la monarchie-république actuelle est un monstre auquel nous ne saurions trop nous préparer à couper les vivres. Les théologiens ont alambiqué leur systême théocratique d'une métaphysique moins déplorable, que les royalistes en établissant leur systême politique. Les subtilités de l'école ont trouvé un accès funeste dans le comité de constitution. Je sais qu'il a fallu sacrifier aux erreurs du moment; il a fallu se charger des frais d'un culte et du poids d'une cour, pour amener imperceptiblement les esprits aux conseils de la sagesse, à l'invulnérable raison. Ne perdons pas courage : la philosophie naturelle fera justice de la philosophie artificielle; la théorie des mots in-

signifians cessera enfin de s'opposer à la pratique des choses raisonnables.

Tant que la plupart des Français assisteront aux sorcelleries de la messe, tant qu'ils croiront que trois font un, et que la partie est plus grande que le tout, et qu'un corps existe en plusieurs lieux à la fois, et qu'un homme efface les péchés d'un homme, il sera difficile de les guérir de la duperie du fantôme royal. La royauté est une espèce de prêtrise non moins absurde que tout autre sacerdoce. Les rois et les prêtres sont nos ennemis, par cela même qu'ils prévoient que nous ne les garderons pas long-temps. Les habitans d'un état libre ne seront pas toujours stupides. Nous parviendrons à notre but sans convulsion, sans secousse; car nous combattrons la royauté comme nous combattons le papisme ou le jansénisme, c'est-à-dire, avec les armes de la raison, et en obéissant à la loi qui ordonne de payer un étrange roi et un culte étranger. Le principe de la soumission à la loi, au vœu de la majorité, nous préservera de la guerre civile; car chacun se reposera sur la bonté de sa cause, et on attendra tout du bénéfice de la presse sans entraves. Cette réflexion est de la plus grande importance pour le crédit public et la prospérité nationale et la tranquillité des citoyens timides, qui craindroient une explosion désastreuse entre les royalistes et les

républicains. Nous avons notre boussole dans une mer pacifique ; et l'amour du mieux ne nous fera jamais briser la règle qui rallie tous les individus autour de la volonté générale. Le despotisme de la loi ne provoque pas l'insurrection, il se plie tôt ou tard sous le despotisme de la raison. La France libre se levera un jour, pour jeter un cri éclatant et unanime : *Point de roi, point de prêtres.*

Aujourd'hui les Français sont des enfans que la peur des revenans fait aller à la messe, et que la peur des revenans fait entretenir une cour. Si vous touchez à la constitution, disent les *civilistes*, les amis de la liste civile; attendez-vous à une seconde révolution aussi longue, aussi orageuse que la première. Et le vulgaire de trembler devant des fantômes, des farfadets, des revenans. Comme s'il y auroit une bastille à prendre, un *deficit* à combler, un gouvernement à renverser, un gouvernement à fonder, des assignats à brûler, des charges à rembourser, une aristocratie sacerdotale, monacale, nobiliaire, magistrale, financière, provinciale et aulique, militaire et politique, à combattre, à détruire ? La menace d'une seconde révolution est aussi ridicule que si l'on avoit dit, que pour changer les tours de Saint Sulpice, il eût fallu

abattre le portail de Servandoni. Les nouvelles tours sont plus belles que les anciennes, sans que la basilique en ait éprouvé la moindre commotion. Il en sera de même lorsque nous corrigerons l'acte constitutionnel. On trouvera moyen d'améliorer le pavillon de Flore, sans ébranler la colonnade du Louvre. Le bouleversement de l'état proviendroit-il de l'élection d'un magistrat sexagénaire? Les hyperboles des courtisans me font autant de pitié, que si j'entendois à Pékin un rhéteur chinois déclamer contre la formation de six mille assemblées primaires et de 83 corps électoraux, pour le choix de 745 membres du corps législatif, et de plusieurs milliers de juges et autres fonctionnaires publics. Quel canevas pour détourner les Chinois ignorans du projet de se constituer en gouvernement électif! La rhétorique orientale l'emporteroit sur la logique occidentale; car la théorie paroîtroit aussi alarmante que la pratique seroit facile. Les bons Chinois pâliroient à la voix du rhéteur qui développeroit dans la tribune les inconvéniens probables d'un régime qui sembleroit devoir tout ensanglanter, tout incendier, tout bouleverser. Il y auroit là de quoi faire un tableau chinois plus hideux que toutes les horreurs du despotisme. Et les

Français libres renonceront-ils toujours à l'élection du prince, du chef, du *primus inter pares*, sur la foi d'un comité de constitution, sur la parole de quelques intrus qui font semblant de craindre les intrigans ?

Un des grands moyens des royalistes, c'est de nous menacer du régime incohérent des républiques fédératives. Cette menace cause une terreur si générale dans nos six mille cantons, que j'en conclus l'impossibilité de la dissolution de l'empire, ou du *Loyaume*, pour me servir de la belle expression du patriote Domergue. La crainte de se désunir prouve l'intérêt qu'on a de rester unis ; et cet intérêt est plus fort que tous les rois et tous les sophistes. J'ajoute que l'épargne d'une trentaine de millions et la suppression d'une cour qui sème la zizanie, seront de nouveaux motifs pour attacher les Français à la patrie commune. Et c'est cependant la peur des républiques fédératives qui influe le plus puissamment sur le maintien du Gargantua couronné ; tant il est vrai que la peur est mauvaise logicienne ! Le département de Finistère veut un roi au Louvre, crainte que le département du Nord ne se constitue en république souveraine, et le département du Nord s'imagine qu'un roi au Louvre empêche

le Finistère de se constituer en république souveraine. Parcourez tous les départemens, et vous verrez la même terreur, le même cercle vicieux concourir au systême le plus erroné, le plus dangereux.

Eh ! Citoyens, la dislocation de la France homogène, nivelée, est impossible. Son unité, sa souveraineté se fonde sur l'intérêt de tous. Je défie qu'on me montre un seul district, un seul canton qui voulût se soustraire à la souveraineté nationale : il ne le pourroit pas quand même il le voudroit; le tout est plus fort que la partie. Et plus nos départemens seront nombreux, plus ils seront subordonnés à la loi, à la volonté générale. Cette subordination si facile à calculer d'avance, servira de réponse aux amateurs d'un roi et aux adversaires d'une grande république. La ville de Genève est plus agitée que la ville de Paris; les petites passions jouent un grand rôle dans les petites républiques. La force nationale augmente en raison de la multiplication des citoyens, et la force individuelle diminue, sous le régime de la liberté, en raison de l'accroissement de la masse commune. Par conséquent, plus la république sera vaste et peuplée, et moins on aura besoin d'un roi, si toutefois ce besoin ait jamais été réel nulle part.

L'exemple des Américains devroit préserver les Français de toutes les craintes dont les royalistes circonviennent notre judiciaire. Les treize états de l'Amérique ont tellement senti les inconvéniens de leur agrégation fédérative et de l'inégalité des sections et du morcelement de la souveraineté, qu'ils ont constamment travaillé, depuis la paix, à donner au congrès les principales facultés de l'autorité suprême. La convention de New-Yorck fit un grand pas vers l'unité souveraine, et tous les bons esprits de l'Amérique se proposent d'imiter notre division départementale, à la première convention qui aura lieu sur le continent du Mississipi. Les riverains de la Delaware et du Connecticut seront aussi sages, aussi prévoyans que nos ci-devant Dauphinois et nos ci-devant Bretons. Le petit état de Rhode-Island ne sera plus influencé par le grand état de Pensylvanie : tous les intérêts partiels seront jetés dans la masse de l'intérêt commun. La concorde, la sécurité et la puissance seront le résultat de la sagesse française. Déjà le congrès a tracé sur la carte les cases qu'occuperont les états futurs de l'Ohio et des Apalaches; et à mesure que les déserts, divisés en portions égales, se peupleront, on sentira la nécessité et la facilité d'introduire en Amé-

tique la géométrie sublime d'Emmanuel Syeyes. Il seroit bien singulier que nos départemens agissent en sens contraire des états de l'Amérique, et que nous ne pussions rester unis sans un roi gothique, un anneau de verre, pendant que les Américains perfectionnent de jour en jour leur union, sans autre véhicule que le bon sens et l'intérêt public. Sont-ils des dieux, ou sommes-nous des brutes ? Ceux qui substituent la majesté royale à la majesté nationale, prétendent que cet éclat individuel en impose aux régnicoles et aux étrangers. Mais le peuple romain, avec ses modestes consuls, fit trembler tous les rois fastueux de l'Orient. Plus un état seroit étendu, et moins les citoyens s'y aperçevroient de l'existence d'une cour ; car les yeux de l'homme ne découvrent qu'un horison très-borné. Comment les riverains du Var et de la Gironde seroient-ils frappés de la splendeur d'un trône que la plupart des riverains de la Seine ne voient jamais ? Qu'est-ce qu'une cour qu'on méprise de près, et qu'on ne voit pas de loin ? Non, la majesté d'un grand peuple ne se calque pas sur le visage d'un petit homme : elle se manifeste dans le salaire et les honoraires des hommes utiles, dans l'agriculture, les manufactures, le commerce, les sciences et les arts ;

dans des villages nombreux et riches, des villes florissantes, une capitale magnifique. Trente millions mangés par des chevaux et des chiens, par des valets et des parasites, serviroient annuellement à augmenter la majesté du peuple, en fertilisant les champs, en desséchant les marais, en arrosant les landes, en coupant les montagnes, en brisant les rochers, en guidant les torrens, en multipliant les canaux, en accordant des primes à la pêche du hareng, de la morue, de la baleine. Avouons que la majesté factice nuit beaucoup à la majesté réelle : les emprunts sont ordinairement ruineux et scandaleux. Si j'étois roi des Français, je me moquerois, moi le premier, de la royauté constitutionnelle, et cette franchise me vaudroit au moins une bonne pension de retraite. Le peuple, délivré d'un lourd, et ridicule, et dangereux fardeau, me béniroit à jamais. Tant qu'un roi jouera la comédie sérieusement, gare que le spectacle ne finisse par une tragédie : ce monarque a une mauvaise tête, ou un mauvais cœur. Il est dupe ou fripon : or un roi dupe alimente les fripons, un roi fripon dépouille les dupes. Ce régime est déplorable. Il seroit plus facile d'apprivoiser dix panthères que de trouver un roi-citoyen. La nature des choses s'y oppose, et Louis XVI, restaurateur,

bon gré, malgré lui, est justifié complètement. Seroit-il de bonne foi? se demande-t-on au *Forum :* cette question n'est ni philosophique ni aulique. Etudiez le cœur humain, et vous embrasserez l'homme Louis XVI, en détestant le roi Louis XVI. Les coupables sont ceux qui induisent un foible mortel en tentation. Tu es un sire majestueux, un dieu impeccable; nous t'enivrons d'encens, de nectar et d'ambroisie; nous ceignons ta tête sacrée d'un diadême superbe; nous t'élevons mystérieusement sur un trône héréditaire, sans que les vagissemens de ton enfance et les défaillances de ta décrépitude nous arrêtent; nous te couvrons d'honneurs et t'environnons de magnificence : tu disposes d'une grande partie des richesses et des forces nationales, et nous mettons le sceau à notre superstitieuse démence, en exigeant que, nonobstant cette apothéose impie, cette ivresse mystique, cette déviation lunatique, tu sois sincèrement et en vérité un roi-citoyen, un dieu-homme. Méprise-nous à ton aise : nous aurons la sottise de payer tes sifflets et tes étrivières. Français, réveillez-vous, votre sort est encore dans vos mains.

Un *hors-d'œuvre* royal, loin de fortifier la constitution, y porte la rouille; car il est intéressé à fomenter les troubles, à souffler la dis-

corde, à augmenter la corruption, à exalter le fanatisme des ignorans contre l'autorité légale, qui sonne toujours mal aux oreilles des rois, ces illustres bâtards de la crédulité populaire.

La constitution républicaine des Français, combinée avec son gouvernement monarchique, sera le chef-d'œuvre de l'esprit humain, lorsque nos monarques ne seront plus ni rois, ni héréditaires. Une cour fastueuse et une hérédité orgueilleuse gâteroient les meilleures institutions : essayez cette double extravagance sur la mairie de Paris ou de Vaugirard, et vous ne tarderez pas à vous en repentir. Quoi qu'il en soit, ne changeons rien à l'organisation actuelle par des moyens violens et illégaux ; laissons mûrir les esprits dans les serres chaudes de la typographie. En attendant, la liberté de la presse et une surveillance extraordinaire préserveront, j'espère, la France des embûches d'une cour qui, loin de se niveler avec la nation, cherchera toujours à se niveler avec les cours étrangères. Le peuple est ignorant et libre; nous n'avons pas le droit de lui ôter ni son dieu, ni son roi; mais nous profiterons de sa liberté pour extirper son ignorance. Le roi sera dangereux tant que nous serons superstitieux: il comptera sur notre stupidité, en se jetant dans les bras d'une

armée ennemie rassemblée vers nos frontières. Il compteroit sans son hôte, si ce second voyage achevoit de nous tirer d'une torpeur funeste. Cette dernière commotion tiendroit lieu, peut-être, d'une longue éducation philosophique : le laconisme naquit un jour dans l'école de la nécessité. Conseillons au roi des Français de favoriser la propagation de nos principes constitutionnels dans le reste de l'Europe ; car nos soupçons démocratiques et nos inquiétudes civiques se dissiperoient avec les cohortes du despotisme et de l'aristocratie qui circonviennent les barrières de la France. Il n'y aura plus de mécontens, ni d'émigrans lorsque le bonnet des affranchis couvrira la tête du Germain et de l'Ibère. Un roi des Européens ne causera aucune alarme aux vrais amis de la constitution. Que Louis XVI fasse donc en sorte d'être en horreur à tous les sultans, à tous les visirs, et l'amour de la nation, la vénération du genre humain ornera sa tête auguste de vingt couronnes florissantes. Le véritable moyen de rendre la royauté supportable, c'est de prouver à tout le monde qu'elle est un hors d'œuvre. Le plus fort argument en sa faveur, c'est l'erreur du peuple, qui s'imagine que la monarchie ne sauroit exister sans un monarque *royal*, *féodal*,

*héréditaire et millionnaire.* Honneur et gloire aux écrivains indépendans qui travaillent à évincer une erreur dont les conséquences sont plus effrayantes que la conspiration des poudres. L'erreur n'est jamais criminelle ; mais elle enfante ordinairement une foule de crimes et de calamités.

Rallions-nous autour de la constitution ; jetons nos opinions particulières dans le creuset du bonheur public. Quoiqu'on rencontre quelques pierres d'achoppement sur la grande route des Français, elle est certainement la plus large, la plus droite, la plus unie, la meilleure qui existe ; d'autant plus qu'elle n'est pas imperfectible comme celle des Anglais. Prenons garde qu'en combattant un mal éloigné ou présumé, nous ne tombions dans les bourbiers de la démagogie et de l'aristocratie, qui bordent notre chemin. Marchons droit, et nous éviterons la fange des vils Marat et des infames Mallet du Pan. Le soleil de la loi desséchera un jour ces marais infects, et les insectes puans seront extirpés par des jardiniers habiles. Mes objections contre la royauté perdront beaucoup de leur force, si la cour veut les prendre en considération. Les Français, délivrés de l'inquiétude des tyrans extérieurs, ne songeront jamais à congé-

dier la dynastie constitutionnelle, si cette dynastie songe toujours à ne pas mériter son congé. Le ministère s'améliorera nécessairement, et la liste civile diminuera en raison de l'augmentation du numéraire, du territoire, de la population, de l'opulence nationale. Nous serons trop riches, lorsque nous vivrons sans dettes, sans culte salarié, sans département de la guerre, et de la marine, et des affaires étrangères. Ceux qui argumenteront alors contre la couronne, prouveront facilement son inutilité, et difficilement sa perniciosité. Aucun fonctionnaire ne sera dangereux dans un pays qui n'aura ni patriciens ni plébéiens, ni maîtres, ni esclaves, ni dominateurs ni sujets, ni protecteurs ni protégés, ni voisins ni alliés, ni armées ni forteresses, ni métropole, ni colonies. Un César trouvoit dans Rome tous les matériaux de la tyrannie, parce que Rome conquérante régnoit en tyran sur la terre conquise; parce que Rome n'étoit pas homogène; parce que la république romaine se concentroit aristocratiquement dans les murs de Rome. Un citoyen romain étoit un homme privilégié: et la foule des externes s'attachoit naturellement à la fortune d'un Jules, d'un Auguste, d'un Tibère. Nous nous étonnons de l'avilissement des romains sous les em-

pereurs, et nous ne voyons pas que la majorité des esclaves et des étrangers fut l'ivraie qui étouffa le peuple-roi. Que de comparaisons insignifiantes on s'épargneroit en France, si les yeux de l'entendement étoient moins rares ! Les Romains et les Grecs, avec leur systême hétérogène et tyrannique, devoient périr en s'agrandissant; les Français, avec leur nivellement admirable, s'assureront une durée éternelle, en s'agrandissant. Les Français ont fondé l'empire de la nature humaine : la république des hommes s'étendra et prospérera par-tout où il y aura des hommes.

L'âge de la paix remplacera l'âge de la guerre. Les millions d'écus d'or, absorbés par l'établissement des armées permanentes, seront employés à l'avancement des arts utiles et agréables. Les combats de l'esprit et du génie succéderont aux combats féroces et ruineux. Une sage émulation fondée sur l'estime et la gloire, sur la fortune et la concorde, effacera les prodiges des jeux olympiques et les triomphes du capitole. Les heureuses rivalités d'Oxford et de Cambridge s'épureront et s'étendront par-tout avec la liberté et l'union du genre humain. On demande pourquoi les Anglais n'ont pas été aussi loin que les Grecs dans les encouragemens

des beaux arts ? C'est que la guerre des modernes est plus dispendieuse que celle des anciens. Nos troupes soldées et nos flottes permanentes engloutissent des revenus immenses : notre artillerie est plus couteuse que les armées d'Alexandre et de Marius. Et comme nous ne désarmons jamais, nous portons perpétuellement le poids de la guerre. Que de richesses perdues pour l'académie et le théâtre, pour le gymnase et le muséum, pour nos Phidias, nos Appelle, nos Vitruve, nos Homère, nos Hérodote, nos Sophocle, nos Térence, nos Platon, nos Aristote ! L'architecture lourde et triste de nos forteresses exige plus de dépense que les vastes colysées, les élégantes colonnades, les ſuperbes portiques de la Grèce et de l'Ausonie. Et voilà comme tous les arts qui embellissent la vie, et tous les argumens de la logique viennent à l'appui de mon systême divin et naturel !

Je ne répéterai pas ici les preuves géographiques, politiques, commerciales, économiques, philantropiques, avec lesquelles j'ai repoussé ailleurs les assertions de ceux qui nous annoncent autant de souverains que de sections. Pour moi, je leur annonce la manifestation prochaine d'un souverain unique, universel. Il n'en sera pas de cette universalité, comme de celle de

l'église *catholique* qui n'en porte que le nom ; mais les progrès de cette secte déraisonnable nous sont un garant des progrès de ma doctrine raisonnable. Le mensonge a fait le tour du monde sous les auspices de la barbarie ; la vérité fera le tour du monde sous les auspices de la philosophie. La constitution française est une religion universelle qui rangera tous les hommes dans l'unité représentative, dans la communion du saint siège de Paris. Un intérêt commun, une LOI commune ! une raison, une NATION !

---

# HARANGUE
## CONTRE
## LES ÉMIGRANS (1).

PERMETTEZ, Messieurs, à un émigrant de dire un mot sur les émigrations. Je ne saurois mieux vous montrer ma façon d'envisager cette matière, qu'en commençant par citer ce que je publiai du vivant même de Frédéric le philosophe. Si

(1) Je fis cette *Harangue* pour réfuter Mirabeau, qui venoit de monter à la tribune de l'assemblée nationale, avec sa fameuse lettre au roi de Prusse, Fréderic-Guillaume l'illuminé. J'étois inscrit pour combattre le *monstre* face à face dans la tribune des Jacobins, lorsque la discussion fut interrompue par des intrigues qui nous coutent cher. Je prévis que mon *Discours*, enseveli dans mon porte-feuille, seroit malheureusement long-temps à l'ordre du jour. Rien n'est plus dispendieux que l'erreur; rien n'est plus économique que la vérité. Les sophismes nous appauvrissent; les argumens nous enrichissent. Le moindre sophisme est plus onéreux dans un ménage, que la gabelle, et les aides, et le trop bu.

ma diction reste loin derrière celle de M. Mirabeau, elle aura du moins le mérite de la priorité. Voici les propres termes consignés dans mes *Vœux d'un Gallophile*, *pag.* 62 (2). « Un édit contre les émigrations tend directement à la misère et à la dépopulation. Il fait pulluler les pauvres, sans augmenter la subsistance; il diminue le commerce d'exportation; il empêche les étrangers de venir s'établir avec leur industrie et leurs richesses, dans un pays dont les habitans sont, pour ainsi dire, attachés à la glèbe; il éteint tout esprit d'émulation et de patriotisme; il fait trouver aux citoyens aisés des moyens secrets et imprévus pour s'expatrier à jamais; il met obstacle au retour de ceux qui se sont enrichis ailleurs. Les terres diminuent de valeur, les capitaux passent chez l'étranger; les négocians et les rentiers disparoissent; l'état languit; le particulier souffre; et l'opulence fait place à la détresse. La France seroit frustrée d'une recette lucrative, si les

(2) Volume de 300 pages, même format que la *Certitude des preuves du mahométisme;* chez Barrois, libraire, quai des Augustins. Mes autres ouvrages se trouvent chez Desenne, libraire, au Palais Royal.

Auvergnats n'alloient plus en Espagne, ni les Lorrains en Hollande. Les plus riches fondations que l'on admire en Auvergne, sont dues à des émigrans qui ont fait fortune à Madrid et à Cadix. L'édit récent de l'empereur à cet égard est aussi odieux qu'impolitique; il ne fait pas moins de tort à la gloire et aux véritables intérêts de ce prince, que son entreprise sur l'Escaut. On s'imagine vulgairement que les émigrations nuisent à la population; et au lieu d'en rechercher la cause pour y remédier efficacement, l'on tire un cordon inutile et dispendieux sur les frontières; on confisque les biens; on vexe les parens; et la frayeur augmente le nombre des fuyards ».

Vous voyez, Messieurs, que ma page est aussi probante que la page de notre Démosthène; et néanmoins je suis d'un avis diamétralement opposé au sien, dans les conjonctures actuelles de la France. C'est à regret sans doute; mais tâchons, en nautoniers habiles et avec nos fins voiliers, d'arriver au port, en rendant hommage à la prodigieuse statue du colosse de Rhodes. La question qui nous occupe depuis quinze jours, et dont on auroit dû s'occuper plus tôt, se réduit à savoir si un malade doit suivre le régime d'un homme bien portant. Nous

sommes dans une crise violente, et cette crise n'est rien moins que le passage de la servitude à la liberté, dela révolution à la constitution. La minorité des grands propriétaires l'emportera-t-elle sur la majorité des hommes industrieux ? La minorité des aristocrates l'emportera-t-elle sur la majorité des citoyens ? Une funeste contagion ravage la république, la plus affreuse misère désole nos 83 départemens ; chaque émigrant riche nous laisse sur les bras des milliers de pauvres, des milliers de mécontens. On nous assiège de toute part, et nous n'aurions pas la prévoyance des assiégés ! La peste est dans nos murs, et nous laisserons les portes ouvertes aux fuyards ! Blâmerons-nous les Marseillois libres et sages, de ne pas imiter la nonchalance, la stupidité des Turcs esclaves ? Les lazarets sont-ils des bastilles ? La quarantaine n'est pas une vexation. Livrerons-nous la cité aux voleurs adroits qui, en se préservant d'une maladie mortelle, disseminent la contagion d'un bout du royaume à l'autre ? Le réglement provisoire qu'on vous propose est fondé sur les notions premières de la conservation de soi-même, sur l'horreur de la calamité nationale. Et si vous maintenez la traite en Afrique, si vous renouvelez votre pacte avec l'Espagne inquisitoriale,

c'est que la liberté de la France marche avant toute autre spéculation philantropique. Nous sommes en temps de guerre, c'est à qui tuera le plus d'ennemis, et les meilleures armes sont les plus meurtrières. Quel conseil donneriez-vous à l'équipage d'un navire qui, battu par une longue tempête, se trouve contraint à opter entre l'inanition de tous et l'holocauste d'un seul?

L'histoire de toutes les nations nous prouve la *praticabilité* d'une loi contre les émigrations brusques, combinées, hostiles; et l'on voudroit nous faire accroire que rien ne sauroit arrêter les déserteurs de la constitution française! Les exceptions ne militent pas plus ici, que la fraude ne milite contre l'assiète des impôts. Examinez toutes les révolutions, depuis celles de l'Egypte jusqu'à celles de la Hollande, depuis les Chinois jusqu'aux Américains, depuis les anciens Guèbres jusqu'à vos modernes Acadiens, et vous verrez par-tout le souverain, ou celui qui en tient lieu, profiter immensément de la dépouille des émigrans et des exilés. Cette question importante a beaucoup de rapports avec celle des assignats: vous savez, Messieurs, tout ce que le génie du sophisme accumula d'obstacles contre cette opération salutaire. La France alloit suc-

tomber sous les nombreuses arguties de *l'impraticabilité*, sans l'audace civique et les lumières abondantes qui émanèrent de cette tribune si chère à la patrie, et si odieuse à la tyrannie. Pourquoi la victoire fut-elle long-temps indécise ? c'est que l'assignat considéré en lui-même est mauvais ; c'est un remède passager, et non pas un aliment habituel. Et le citoyen ne se réjouiroit pas tant du brûlement hebdomadaire de ce papier-signe, si les suppositions sophistiques étoient réellement entrées dans notre plan-sauveur. Vos biens nationaux, Messieurs, se vendent à merveille ; votre papier disparoîtra incessamment ; mais vous ne reverrez point les espèces sonnantes, en ne prévenant pas sur l'heure le complot des grands propriétaires. Le change avec l'étranger devient de jour en jour plus déplorable ; votre numéraire s'écoule à grands flots ; et la conspiration des poudres n'étoit pas plus redoutable que la conspiration de vos émigrans. Il s'agit de conserver la liberté conquise, et l'on vous dira que la loi proposée est impraticable ! Mourons donc, car nous avons juré de vivre libres. Eh ! Messieurs, rassurez-vous ; les despotes aveugles ont réussi à faire le mal pour leur conservation, et une nation vigilante ne réussira-t-elle pas à faire

le bien pour sa conservation? Vingt millions de sentinelles volontaires seront-elles moins habiles qu'une poignée de satellites d'un gouvernement arbitraire? Et s'il faut sortir de la crise actuelle par une guerre ouverte, il vaut mieux l'entreprendre sur le champ. Attendrons-nous la falsification et le discrédit de notre papier-monnoie? Ouvrirons-nous la campagne, lorsque, faute d'un numéraire quelconque, nos forces militaires seront engourdies, paralysées, frappées de mort? Une paix pareille est un pis aller ruineux. Notre pénurie croissante compromettra notre liberté naissante, si nous ne nous hâtons pas de culbuter tous les tyrans, à l'aide de tous les peuples, à l'aide de toutes les fractions du souverain universel. Les armées des tyrans sont des rassemblemens liberticides. Les rois inconstitutionnels encouragent tous les forfaits contre la France: ils protègent les falsificateurs qui travaillent nuit et jour à renverser notre nouveau systême de finances, dont l'écroulement nous plongeroit dans les horreurs de l'anarchie et du despotisme. J'entrerai dans le sénat des Français, dans le sénat des Hommes, non pas avec des figues de Carthage dans mon manteau, mais avec une liasse de faux assignats à la main: et je serai non moins élo-

quent et plus vertueux que Caton, en m'écriant: *Delenda est Carthago!*

On tend un piège à notre bonne foi ; n'en soyons pas la dupe ; ce piège seroit le trébuchet de la constitution. Votre indulgence crédule augmentera l'insolence criminelle des émigrans français et des tyrans étrangers.

Rappelons nous le dénuement de cette reine d'Angleterre, veuve de Charles I, qui, retirée en France avec l'élite des lords temporels et spirituels, étoit forcée de garder le lit, faute d'une falourde pour se chauffer. Et cette cour de Saint-Germain entretenue magnifiquement par Louis XIV? Cependant Jacques II avoit possédé trois royaumes, et le moindre de ses co-émigrans avoit possédé d'immenses richesses. Le tableau de vos pensions est encore grevé de la loi que promulguèrent les Anglais et les Hollandais; et vous auriez l'incurie d'augmenter la misère des bons Français, en laissant consommer vos millions d'or et d'argent à la cour d'un d'Artois, à la cour d'un Condé, à la cour de Mesdames (1)! Votre générosité coupable met-

(1) Monsieur se montroit alors bon patriote au palais du Luxembourg, à l'instar de son frère aîné au palais des Tuileries. On se préparoit à

troit la nation à la besace. Hélas ! de la pauvreté et du désespoir, il n'y a qu'un pas à la guerre civile et à l'esclavage. Au reste, Messieurs, quelque parti que prenne le corps législatif, je donnerai l'exemple de la résignation; mais songez que le peuple murmurera de votre mollesse, et que l'aristocratie se relevera sur vos trophées. L'espérance, cette espérance fondée sur votre vertu et votre bonheur, abandonnera nos drapeaux, pour se fixer dans le camp ennemi, dans un camp approvisionné par vous, salarié par vous, recruté par vous. Levez la tête, Maury et Cazalès, le despotisme va renaître de ses cendres, les vaincus feront la loi aux vainqueurs.

---

marcher sur nos cadavres. Cela réchauffe le patriotisme que de se rafraîchir la mémoire de ces époques abominables ! J'ai acquis le droit de choisir librement mes épithètes, mes apostrophes contre les grands de la terre; car l'orateur du genre humain, le défenseur officieux des souverains opprimés eût été une des premières victimes de la rage de nos perfides oppresseurs.

# A MON ONCLE

# CORNEILLE PAUW,

*Chanoine en Allemagne, et auteur des Recherches philosophiques sur les* Américains, *sur les* Chinois, *sur les* Grecs, *etc.*

Paris, Athènes, janvier 1790 (1).

VOUS aurez sans doute reçu dans le temps la lettre que je vous écrivis de Marseille. La prudence et l'incertitude m'empêchèrent de vous donner mon adresse pour aucune ville des Espagnes. Je vous félicite du succès prodigieux de vos *Grecs*. Cet ouvrage profond et lumineux

---

(1) Je publie cette missive, parce qu'elle contient beaucoup d'aperçus utiles à la propagation de la *République Universelle.* Toutes les séries de pensées d'un auteur qui tendent au même but philosophique, doivent être regardées, n'importe leur forme ou leur étiquette, comme autant de paragraphes, et de sections, et de chapitres d'un seul et unique ouvrage. J'approuve la méthode du penseur *Montaigne.*

sera époque dans la république des lettres. Nonobstant le grand nombre de vos admirateurs, la voix glapissante de trois ou quatre critiques s'est fait entendre. Mais si le plus célèbres des Grecs a trouvé un Zoïle, n'est-il pas naturel que l'auteur des *Recherches sur les Grecs* ait rencontré des Fréron? C'est le sort inévitable des plus illustres écrivains, d'être loués par les uns et blâmés par les autres. De cette lutte des opinions naît la célébrité, comme du bruit des dissonnances naît l'harmonie. Un ouvrage qui est lu et dont on parle, ne doit jamais chagriner son auteur. C'est lorsqu'un livre ne fait aucune sensation, que son malheureux père doit gémir, semblable à un fondeur qui auroit sué sang et eau pour couler une cloche insonore.

Vous avez la sagesse de suivre le précepte d'Horace, vous remettez votre travail neuf fois sur le métier: vous vous dépêchez lentement. Avec de l'esprit, du génie, du jugement et de l'érudition, on est sûr d'aller à la postérité en travaillant difficilement. Racine apprit ce secret de Boileau; et Bossuet, Cicéron, Isocrate, Démosthène trempèrent leurs chef-d'œuvres dans l'huile de leurs lampes. J'entends quelquefois des ignorans endoctrineurs, dire aux gobe-mouches qui les écoutent, que les meilleurs

orateurs de Rome et d'Athènes improvisoient dans la tribune. Cependant Cicéron nous apprend que ses oraisons lui coutoient des études longues et opiniâtres. Démosthènes se refusoit à toutes les instances du peuple, lorsqu'il n'étoit pas préparé. Isocrate pâlit dix ans sur le fameux *Panégyrique* qui lui assure l'immortalité. Les harangues des anciens étoient de longues dissertations où l'on citoit le texte des lois, l'autorité des historiens et des poëtes, des dieux et des prêtres. Un greffier assis à côté de l'orateur, lisoit, confrontoit, vérifioit publiquement les citations. L'art oratoire se déployoit dans l'exorde et la péroraison. Et ces beaux mouvemens étoient tellement étudiés, que nous avons encore un volume entier de Démosthènes, qui ne contient que des exordes et des péroraisons, dont il auroit fait usage en temps et lieu, s'il avoit vécu plus long-temps. Les ignorans parleurs, qui fatiguent de leur babil, de leur logodiarrhée, les habitués d'un café borgne, se croient de sublimes improvisateurs, ils poussent la sottise jusqu'à répéter sérieusement qu'il suffit de prendre une plume et du papier, pour être un *écrivain*. On auroit beau leur dire qu'il y a fagot et fagot, et qu'il suffit d'avoir une langue de commère pour improviser des sottises, ils

éleveront insolemment le verbe, en demandant si vous les prenez *pour des ânes ?* Et voilà comme ces petits importans font eux-mêmes la demande et la réponse. C'est arracher à une truie ses cochons de lait, que de faire entendre la raison et la vérité à un vieux sot qui veut en imposer à des jeunes gens qu'il croit aussi mal instruits, et mal appris, et mal organisés que lui. Qu'est-ce que l'éloquence ? C'est la logique bien vêtue : or la tête de Monsieur un tel n'est nullement logicienne ; donc.... *amen*, *amen*. J'ai vu à Rome un peintre du bon Dieu, qui prétendoit surpasser Raphaël, parce qu'il faisoit dix croûtes plus vîte que Raphaël ne fit le tableau de la transfiguration. Et comme tous les maîtres de l'art se servent du crayon avant d'employer le pinceau, mon barbouilleur qui dédaignoit le crayon, s'imaginoit être le dieu de la peinture. Assurément celui-là auroit trouvé détestable la superbe *Adresse* de Mirabeau au roi, parce qu'elle n'est pas improvisée. Je dirai aux peintres, faites de bons tableaux, peu nous importe que ce soit avec la main droite ou la main gauche. Je dirai aux orateurs, faites de bons discours qui gagnent à être lus ; car un auditoire de deux mille personnes n'est pas le public de la France, de l'Europe et de la pos-

térité : songez plus à l'immense, et sonore, et durable tribune typographique, qu'à la tribune sourde et fugitive d'une petite rotonde. Vous savez l'exclamation plaintive d'un fameux client de l'orateur romain : Ah ! Cicéron, si la première édition de l'oraison *pro Milone* t'avoit couté autant d'huile que la seconde, je ne mangerois pas des figues à Marseille.

Je suis de retour à Paris depuis l'année dernière. Les événemens merveilleux et rapides dont nous sommes témoins, ébranlent l'imagination de l'observateur le plus froid : jugez de ma situation avec mon sang bouillant. Je n'ai pas cessé de penser à vous, mon cher oncle : mais quand vous saurez que le torrent des conjonctures m'entraîne, quand vous apprendrez que j'ai été un des plus ardens *brochuriers* que la révolution fait pulluler dans le royaume, ou, pour mieux dire, dans la république ; mon silence épistolaire trouvera grace auprès de vous, auprès d'un philosophe dont les écrits ont contribué à la destruction de toutes les aristocraties sacrées et profanes. Les Français placent votre nom sur la liste des grands ouvriers de la liberté civile et religieuse. Voltaire, Rousseau, Pauw, etc., sont nos véritables libérateurs. Il seroit à souhaiter que tous les écrivains de l'Europe adop-

tassent

cassent la langue française, comme vous et Leibnitz et Fréderic, etc. Leurs productions seroient plus répandues, et la philosophie doubleroit le pas. Le monde lettré fut latiniste autrefois. J'espère qu'il sera galliciste désormais. Nous possédions parfaitement une langue morte ; pourquoi ne posséderions-nous pas aussi bien une langue vivante ? Ceci me rappelle les propos ridicules de certains Français qui n'ont jamais perdu de vue la grille de Chaillot ou la barrière de Charenton : ils prétendent qu'un étranger est incapable de saisir les finesses de leur idiome. Un homme de lettres, dont la morgue s'est heureusement démocratisée depuis la révolution, lisoit une traduction de Sophocle, lorsque de jeunes Polonais entrèrent dans le salon ; il ne voulut pas continuer sa lecture devant des étrangers, incapables, disoit-il, d'entendre les finesses de sa langue. Nos Polonais, très-instruits et très-spirituels, lui demandèrent en très-bon style, comment il avoit mis sa main gauloise sur les beautés du grec, d'une langue morte, si les étrangers ne peuvent pas même comprendre les finesses d'une langue presque universellement vivante.

Vous devez être bien content, mon oncle, de tout ce qui se passe ici. Quelle sensation

cela produit-il dans vos contrées ? Notre exemple influera sur l'Europe. Le despotisme n'en deviendra que plus intolérant, plus chancelant. Déjà, en Espagne et en Portugal, les liens qui unissent l'inquisition ministérielle à l'inquisition monacale, ont été resserrés. Cette coalition satanique a vomi tout récemment un édit qui achevera la ruine de l'Espagne. Tous les gouvernemens arbitraires se précautionnent contre ce qu'ils appellent le mal *français* : ils n'y réussiront point. Aggravez le joug, allégez le joug, les peuples iront en avant, jusqu'à ce qu'ils soient représentés constitutionnellement, jusqu'à ce que les princes reconnoissent formellement la souveraineté du peuple, en signant l'acte éternel, imprescriptible du genre humain. Aucune force humaine n'empêchera les Avignonais, les Savoisiens, les Brabançons, les Liégeois, les Hollandais, de se réunir un jour à la France, et le jour de cette agrégation gauloise n'est pas fort éloigné ; car tout ce qui réside en deçà du Rhin est nécessairement Gaulois. Il est juste que nous soyons maîtres chez nous, et nous ne souffrirons pas qu'aucun membre de la république gauloise soit opprimé par des Cimbres ou des Teutons (1).

---

(1) Aujourd'hui, après deux ans de méditation,

L'empire des Francs s'est écroulé avec la Bastille, et la nation auroit repris son ancien

---

je dirai à ceux qui appellent cela faire des conquêtes, que nous ne devons pas même souffrir qu'aucun membre de la famille humaine gémisse sous le sceptre d'un oppresseur. Délivrer les peuples et les recevoir hospitalièrement, *départementalement*, dans notre sein, c'est leur accorder ce que l'intérêt mutuel demande à la saine politique. Dans ce nouvel ordre des choses, le plus foible fait la conquête du plus fort ; c'est Carpentras et Bastia qui s'enrichissent de la puissance et de l'indépendance d'une immense communauté heureuse : la France libre ne s'empare pas de la dépouille des Corses et des Comtadins. La Hollande, et en général les Pays-Bas, situés à l'embouchure des principaux fleuves de l'Allemagne et des Gaules, verroient leur industrie, leur commerce s'accroître prodigieusement, et les frais énormes du gouvernement diminuer promptement, en ne formant qu'une nation avec la droite et la gauche du Rhin, dont les rives sont obstruées maintenant par mille péages féodaux, épiscopaux, régaliens, impériaux, vandales et ostrogoths. J'ai développé ailleurs les avantages innombrables que les Hollandais et tous nos voisins auroient en faisant notre conquête. Et pour nous conquérir, il suffit d'envoyer des représen-

nom avec son ancienne liberté, si elle avoit su que le mot *franc* est synonyme du mot alle-

---

tans démocrates à Paris, au lieu de recevoir les étrivières des représentans aristocrates siégeant à la Haye et à Berne ; au lieu de payer un tribut onéreux et honteux à des valets du Danube et du Pô, siégeant à Bruxelles, à Liège, à Chambéri, etc. Il n'en est pas du domaine de la liberté comme du domaine des tyrans : ceux-ci s'agrandissent pour le malheur des hommes ; celle-là s'agrandit pour le bonheur des hommes. Reprocher à la France de rallier à sa constitution tous les peuples morcelés, c'est reprocher au soleil d'étendre ses rayons jusqu'aux extrémités de la sphère planétaire. Une guerre est allumée en Europe depuis le 19 juin 1790 ; c'est la guerre des roturiers contre les nobles. La honte d'un sobriquet avilissant sera effacée par la destruction d'un blason orgueilleux. L'homme est naturellement vain ; et la vanité naturelle du grand nombre l'emportera sur la vanité tyrannique du petit nombre. L'exemple de la France soulevera le monde entier contre la noblesse européenne : les efforts ridicules des roturiers ne tendront plus à devenir nobles ; mais leurs efforts généreux détruiront une caste exécrable, dont l'existence dégrade et déshonore le genre humain. Ceux-là sont adroits qui voudroient nous donner une chambre haute ;

mand *vranck* , *féroce*. Mais les vaincus le rendirent synonyme du mot *libre*, par les privilèges attachés au nom des vainqueurs, des *vrancks*.

Et que dirons-nous de la religion catholique, apostolique et romaine ? Elle est à l'agonie. Les principes du théïsme triomphent sur nos théâtres, et dans nos maisons, et dans nos carrefours. Le peuple ne veut plus écouter les sermons des prêtres. Nous avons chassé de Paris le fameux prédicateur Beauregard, ame damnée de notre archevêque fugitif. Ce jésuite atrabilaire s'est avisé dernièrement d'exhaler son fanatisme à Rouen : mais l'hôtel-de-ville l'a tancé et sermonné à son tour. J'ai vu ici à Paris, la veille du jour de l'an, un prédicant papiste et contre-révolutionnaire, forcé d'abandonner la chaire et traîné à la mairie, au milieu des huées. J'ai été témoin d'une scène pareille en Bretagne. Le peuple ne veut écouter que les ecclésiastiques philosophes. On apprend de Marseille ou d'Aix, que l'abbé Raynal n'a pu se refuser à l'empres-

---

ce seroit le vrai moyen d'arrêter les progrès universels de notre régénération; mais je romprai en visière à ces conseillers perfides, en m'écriant, au nom de l'univers : *Ni deux chambres, ni deux nations !*

sement du public. Il est monté en chaire, et cet apôtre éloquent fait gagner plus de terrein à la raison, que jadis l'apôtre Pierre ne lui en fit perdre (1). Il y a plus, et cela ne vous paroîtra

---

(1) On s'est trompé ; il s'agit ici de l'abbé Rives. Quant à Raynal, ce renégat de la philosophie se coalise avec une foule d'aristocrates hypocrites, pour rallumer les tisons du fanatisme expirant. J'ai tort de l'appeler *renégat ;* car il n'a jamais été philosophe. Ce plagiaire n'eut jamais un cachet à lui ; et les dix ou douze styles de son ouvrage d'autrui en font foi. Il étoit dans la littérature ce que les aventuriers, chargés de cordons et de plaques et de diplômes, sont dans la chevalerie. Ce mendiant littéraire poursuivoit les bons auteurs, comme le geai poursuit le paon. On fut tout étonné de voir ce Raynal, dont le style de l'âge mûr n'avoit ni couleur ni timbre, ni du nombre ni du mordant, acquérir soudain dans sa vieillesse une touche large, une trempe énergique. Je conçois qu'on écrit infiniment mieux à trente ans qu'à vingt ans, et que notre *faire* s'améliore, va *crescendo* jusqu'à l'âge de quarante ans ; mais un sexagénaire, dont le sperme produit des enfans robustes, après avoir fait de l'eau claire ou trouble dans sa jeunesse, cela me parut très-suspect, avant mes renseignemens positifs sur la fabrication de l'*Histoire des deux Indes.* Les faux

pas moins étonnant, nous montons en chaire, nous laïques, et nos sermons sont suivis avec empressement. L'indépendance civile et religieuse, revêtue d'une morale intacte, fait l'objet de nos oraisons. Il est curieux de voir des prédicateurs en uniforme, des officiers, des soldats, des grenadiers de la garde nationale, prêcher jusques sur les marches de l'autel. A l'issue d'un

---

auteurs, les faux braves, les faux monnoyeurs sont trois espèces méprisables. Il y a moins de honte à demander l'aumône, qu'à recevoir une seule phrase d'autrui. La nécessité me fait mendier mon pain, mais la nécessité ne m'oblige pas de prendre la plume au lieu de l'alêne. Si le ciel ne t'a pas doué du talent d'écrire, s'il ne t'a pas donné une marque caractéristique, la terre ne refuse à personne l'art de faire des sandales. Je serai *moi*, et j'aurai mon cachet à *moi*, jusqu'à la mort ou la décrépitude. Et en défendant toute ma vie la bonne cause, je ne craindrai pas le sort des scribes aristocrates, dont la mémoire sera flétrie dans la postérité libre, comme celle de Judas Iscariote parmi les sectateurs de Jésus. C'est dommage que le règne de la raison n'admette point de livre apocaliptique ; car nous aurions un bon nombre de feuillistes hebdomadaires et éphémères à placer au rang de la bête cabalistique et cabaleuse.

sermon philosophique, l'assistance auroit voulu changer les confessionnaux en guérites. Les poissardes prêchent la doctrine de Voltaire à la halle. Une de ces dames, en expliquant les mystères du mouton et du pigeon, disoit à un nombreux auditoire, qu'il falloit mettre ces animaux à la broche, et n'adorer que le bon Dieu. Il n'y a pas jusqu'aux paysans dans le fond des provinces, qui ne fassent la leçon à leurs pasteurs. Un curé du Dauphiné, membre de l'assemblée nationale, ayant imité la défection de l'ex-président Mounier, fut reçu très-froidement dans son village. Les paroissiens assistèrent à sa messe avec leurs habits à l'envers et le dos tourné à l'autel : ils regardoient fixement la porte de l'église. Cette scène muette décontenança M. le curé de Saint-Perez, qui en saisit parfaitement l'esprit. Après l'office, il remonte sur sa bourique ou sa mule, et s'en revient lestement à Paris. Le clergé est au désespoir : nous en voyons chaque jour des symptômes funestes. Tantôt c'est un bénéficier qui se précipite du haut des tours de Notre-Dame ; tantôt ce sont des poignards aiguisés par des mains bénites, ou du poison préparé pour nos grands citoyens. La nation montre un bon sens, une énergie, un dévouement qui fait infiniment

d'honneur à la France. J'ai été témoin de mille événemens, dont l'observateur saisit les caractères et les nuances avec la plus vive satisfaction. Nos démophages succombent de toute part : leurs complots sont aussi-tôt éventés que formés. Dernièrement un marquis de Favras avoit choisi des quidams qui devoient mettre le feu aux hôtels garnis ; et dans la confusion d'un incendie général, des cohortes aristocratiques auroient enlevé le roi et massacré M. de la Fayette, M. Bailly et M. Necker. Catilina et la princesse d'Anhalt, son épouse, énoncent, du fond de leur cachot, des révélations qui feront trembler certains princes dans le fond de leurs palais.

Le roi paroît fort tranquille : il se promène aux Tuileries, à la face d'Israël ; son embonpoint n'a pas souffert la moindre altération. Quant à la reine, son visage alongé, ses yeux battus indiquent beaucoup d'agitation dans son ame. Les révolutions de France et du Brabant lui causent de cruelles insomnies. J'apprends de bonne part que la princesse d'Orange n'est pas moins inquiète que notre Marie de Lorraine.

Je suis curieux de savoir votre avis, mon cher oncle, sur la révolution qui absorbe toute mon attention, et à laquelle je m'intéresse vivement. Nos aristocrates désespérés ont fait en-

core, le 12 de ce mois, une tentative diabolique. On fit soulever la populace de Versailles: on fomenta des troubles dans le faubourg Saint-Antoine; on essaya de forcer les prisons: on corrompit trois ou quatre cents hommes de la garde soldée, qui se rassemblèrent spontanément aux champs Elysées. On distribua de l'argent, des armes et des uniformes à des gens sans aveu. Notre brave commandant fit battre la générale, et trente mille légionnaires veillèrent à la sûreté du roi et des comices. Je vis défiler le long du quai des Tuileries une colonne de notre armée qui se rendoit au Cours-la-Reine, pendant que d'autres colonnes s'approchoient du faubourg de la Conférence par la rue Saint-Honoré et la place Louis XV. La cohorte séditieuse fut enveloppée, dépouillée, garrottée et conduite à Saint-Denis. Deux ou trois rebelles se jetèrent dans la Seine qui les engloutit. Cette victoire a rétabli le calme, et M. de la Fayette a reçu une députation de la commune pour le féliciter et le remercier. L'arrivée du parlement de Rennes avoit échauffé les esprits: sa punissable obstination entroit pour quelque chose dans le complot, et le moment paroissoit favorable aux aristocrates. Ce dernier événement raffermit consolide la révolution, et tous les bons citoyens

se réjouissent de la journée du 12 janvier. Monsieur, frère du roi, est violemment soupçonné : mais soupçon n'est pas preuve. On ne le perd pas de vue dans son palais du Luxembourg, non plus que le monarque qu'on voudroit nous enlever, pour plonger la France dans les horreurs des guerres civiles. Le petit Dauphin n'est pas moins bien gardé que son papa. Nous le voyons tous les jours à la promenade, entouré de quatre hommes de la garde nationale. Il est joli comme les amours, et nous l'entendons s'écrier en montrant sa cocarde tricolore : *Je ne suis pas aristocrate, je ne suis pas aristocrate.* On nous objecte que le roi n'est pas libre : mais nous répondons qu'aucun homme attaché aux fonctions publiques ne sauroit être absolumens libre, sans en excepter les membres de notre auguste assemblée. A plus forte raison le premier magistrat doit-il subir cette loi immuable, puisque sa liberté compromettroit essentiellement la liberté nationale. Le pouvoir exécutif ne doit pas s'éloigner du pouvoir législatif (1).

---

(1) La lettre suivante, en date du 26 juin de l'an trois, fera un rapprochement piquant.

Le délire des ennemis de la régénération est poussé au comble : ils sont aussi absurdes que

---

ANACHARSIS CLOOTS A CORNEILLE PAUW,

Salut :

Nous sommes toujours vainqueurs, et nous serons toujours vainqueurs. Jamais Paris ne fut plus beau que du 21 au 25 juin, jamais la nation ne mérita plus d'éloges. On se rappelle maintenant avec gratitude ma motion, où, en insistant sur la station provisoire du roi, en demandant un décret contre le commandement royal des armées de terre et de mer, je disois : *Français, gardez votre tête sur vos épaules.* Cette motion étalée dans la boutique du libraire Desenne, au Palais Royal, paroissoit incendiaire à de paisibles citoyens qui ne lisent pas dans l'avenir. On m'assura que mon opinion très-motivée seroit mal accueillie, même aux Jacobins. La chronique de Paris ne voulut pas l'annoncer, et j'avois beau m'expliquer et me défendre, on m'évinça, en disant que chacun se coiffe de sa chimère. L'abbé Cournand ne rêve qu'au mariage des pretres, et vous ne rêvez qu'aux prétendus dangers de la fuite du roi. Où voulez-vous qu'il aille ? Où peut-on être mieux que sur le trône, dans le sein de la capitale ? Et d'ailleurs Metz est une ville de France, tout comme Paris et Perpignan. Cette légereté de l'ancien régime

méchans. On reproche au parti populaire, à la nation d'avoir coupé une vingtaine de têtes cou-

---

me fit faire du mauvais sang : un patriote moins décidé que moi, et dont le caractère eût été moins robuste, seroit devenu tiède en se voyant rebuté aussi lestement. Je dois rendre justice au zèle de M. d'Aiguillon, qui goûta parfaitement mes idées. *Très-certainement*, me dit-il en décembre 1789, *vous avez raison, le départ du roi provoqueroit la guerre civile ; et de la manière qu'on le garde, il s'en ira quand bon lui semblera.* M. l'abbé Sieyes avec qui je causai des affaires du temps, huit ou dix jours avant l'*hégire* de Louis XVI, me dit en propres termes, sous les maronniers qui bordent le parterre des Tuileries : *Les habitans de ce palais s'échapperont quelque jour, pour nous mettre dans l'embarras.* Je remercie Louis XVI de la peine qu'il s'est donnée de me faire rendre la justice qui m'étoit due : son escapade manquée est la pierre de touche de la révolution. Cet événement pourra guérir les derniers symptômes de l'idolâtrie royale : cela montre toute la turpitude des princes et toute la sagesse du peuple. Les folliculaires les plus anti-nationaux ont été mis, durant la crise, sous la sauvegarde des citoyens armés. J'ai vu, mardi 21 juin, une garde de sûreté devant la porte de plusieurs périodistes, gagés par des libraires éhontés, et soudoyés par nos lâches ennemis. Le peuple connoît

pables ; mais si le parti anti-national avoit eu le dessus, nous verrions d'innombrables victimes

---

trop sa dignité souveraine, pour exterminer des scribes en habit de livrée : et les honnêtes gens qui ont le malheur de porter le même nom que ces hommes infames, en rougissent, y renoncent, et s'en tiennent à un prénom baptismal ou philosophique. On n'a pas versé une goutte de sang, à la nouvelle d'une conspiration qui livroit les meilleurs patriotes au glaive du bourreau. La liste des proscrits étoit assez longue pour que je pusse prétendre aux honneurs de l'échafaud. Malgré cela, nous agîmes avec beaucoup de sang froid et de générosité. Je plaidai moi-même, sur le quai Voltaire, en faveur de Cazalès, qu'on menaçoit de la fatale lanterne, au milieu d'un peloton d'hommes armés de piques et de haches. Enfin Paris et la France entière ne manifestent qu'une ame et qu'un cœur. C'est ici le culte des sentimens civiques. Je ne vous rendrai pas tout ce que j'éprouvai en apprenant l'évasion, en calculant la commotion, en apprenant l'arrestation. On n'est plus le même homme, on a d'autres passions, d'autres mouvemens. Je m'élevois en raison de la grandeur du danger et de la multitude d'effets qui devoient résulter d'une seule cause. Je me proposois d'entretenir douze fusiliers sur la frontière, pendant que ma plume s'évertue-

innocentes immolées à sa rage. Les monstres invoquent le despotisme ; ils regrettent la bastille

---

roit à Paris. Et en cas de malheur, je me serois avancé avec l'arrière-ban, à dix ou quinze lieues de la capitale, pour vaincre ou mourir sur le champ de bataille.

Les tyrans accoutumés à faire la guerre aux tyrans, ignorent ce que c'est de lutter contre une grande nation libre. L'amour de la liberté est la première passion de l'homme ; cette passion inspire le sacrifice de tout ce qu'on a de plus cher au monde. Une nation qui combat pour ses lois, dirige tous ses bras et tous ses biens contre les Tarquin et les Porsenna. Les créanciers et les fonctionnaires de la république vont recevoir leurs rentes et leur salaire sur le champ de bataille. La pauvreté et la richesse éprouvent un nivellement heureux durant toute la guerre : il n'y a plus ni maîtres ni valets ; tout est soldat. La mort est l'unique besoin d'un homme qui cesse d'être libre. Ma mère me conseille de fuir en Amérique : comme si l'Amérique conserveroit son indépendance après la catastrophe des Français : comme si le mot enchanteur de *liberté* ne seroit pas effacé de tous les vocabulaires par le despotisme universel. Hélas ! répétez à votre sœur, que j'ai trop vécu pour ne savoir pas mourir. Et d'ailleurs, la vie me seroit à charge, si la monarchie univer-

et l'inquisition. Et pourquoi ces enragés font-ils des vœux impies et des machinations infernales?

---

selle d'un Charles-Quint, d'un Octave, d'un Alexandre, faisoit évanouir mes justes espérances pour la République Universelle des *droits de l'homme.* Tant de gens obscurs se défont du fardeau de la vie par désœuvrement, que je saurois bien m'en débarrasser par raisonnement. Un tyran désespéré dit : *Après moi le déluge !* Un citoyen désespéré dit : *Après moi la contre-révolution !*

Heureusement nous tenons le roi. Qu'en ferons-nous? se demande-t-on de toute part. J'insiste sur la réponse de *Porus.* Vous connoissez trop les prestiges de la pitié pour tenir le langage de *Cromwel.* En consultant mon cœur sensible, lorsque ma vivacité me donne des torts, j'éprouve bientôt les cuissons du remords et de la pitié. Mais un ami m'a-t-il offensé, est-ce lui qui rompt avec moi, sous de frivoles prétextes; je suis fort de ma conscience et de mes souvenirs, je me console en comparant mon ame avec la sienne. Suis-je l'offenseur? je m'abaisse, je souffre. Suis-je l'offensé? je m'élève, je suis content de moi. Un peuple éprouve les sensations d'un individu. S'il maltraitoit aujourd'hui le roi dans sa colère, il l'adoreroit demain par commisération; d'autant plus qu'on est naturellement disposé à regretter le passé et à redouter l'avenir. Nous éviterons l'ivresse de la pitié, en évitant les écarts de la colère. Soyons

C'est

C'est que M. un tel perd une pension non méritée ; M. l'abbé est restreint à un seul bénéfice ;

---

prudens, songeons à conserver notre souveraineté *provisoire*, jusqu'à ce que tous les membres du SOUVERAIN UNIQUE lèvent la tête et foulent le joug des tyrans. La pitié populaire augmente en raison des progrès de la civilisation. Les sauvages, les brutes et les despotes sont impitoyables. Les Caraïbes et autres peuplades maltraitent horriblement leurs femmes et leurs prisonniers. Les indigènes du Brésil vont à la chasse aux hommes ; et j'ai vu dans les forêts de la Hongrie et de la Carniole, les chasseurs d'un despote tendre des pièges, faire feu et courir sus aux hommes qui fuyoient la conscription militaire. Si du sauvage et du courtisan, vous descendez ou montez parmi d'autres espèces d'animaux, vous trouverez toujours la pitié morale subordonnée à la force brutale. Chez nous, le mâle dicte la loi aux femelles, parce que l'homme est plus fort que la femme, et que deux sexes ne peuvent pas régner ensemble dans la société domestique et publique. Chez les abeilles, la femelle, armée d'un dard, égorge impitoyablement son père et son époux ; les mâles n'ont ni dard ni pique, ni aucune arme offensive. Ces messieurs ont la permission de vivre trois mois ; et leurs mères, leurs sœurs, leurs filles, leurs veuves, vivent paisiblement vingt années et plus. Il est vrai que les mâles sont des paresseux

madame la marquise perd le fruit honteux de ses criminelles intrigues : celui-ci ne s'engraisse plus

---

qui ne s'amusent qu'à féconder et à couver : ils ne travaillent ni à la construction d'une ruche, ni à la fabrication du miel et de la cire. Le massacre économique commence immédiatement après la couvée. Une brillante jeunesse promet à ces Danaïdes d'autres époux frais et vigoureux. Le beau sexe abeille, si cruel, si infidèle, si féroce, conserve une tendresse inconcevable pour son roi. La maladie et la mort du monarque font la maladie et la mort de l'essaim ; et l'émigration du roi fait émigrer toute la nation. Nos émigrans français sont aussi barbares et plus bêtes que les abeilles : les ferons-nous rentrer en France au bruit du chaudron ou du canon ? Nous serons dignes d'être libres, en ne ressemblant ni aux sauvages, ni aux sultans, ni aux abeilles. Les hommes de la constitution sonderont l'abîme des passions : les lumières de la raison corrigeront les erreurs de l'instinct. J'ai calculé tous les inconvéniens de la royauté ; mais je calcule aussi toutes les bizarreries d'un peuple novice. Et en attendant la maturité des esprits, soyons aussi véhémens contre la liste civile, contre l'*or aulique*, que Cicéron le fut contre l'émission superstitieuse de l'*or judaïque*. La véritable cause de tout mal social gît dans le morcelement des peuples, dans l'absurde pluralité souveraine. Ce morçelement est

des sueurs du citoyen; celui-là est contraint de respecter la majesté du peuple. L'orgueil et l'avarice sont les démons familiers de nos déraisonnables aristocrates. Et que gagnent-ils par leurs calomnies, par leur impuissante astuce? Nous les plaindrions cordialement, s'ils se résignoient modestement, s'ils confondoient leurs petits intérêts privés dans la masse du grand intérêt public. Nous leur accorderions volontiers de la commisération, s'ils n'étoient que malheureux; mais ces traîtres ne respirent que sang et vengeance. Chaque effort les abaisse davantage, et leurs raisonnemens et leurs conspirations sont également avantageuses

---

d'autant plus honteux et funeste, que la nature nous a doués de la parole et de l'invention des arts et des sciences, de l'imprimerie, et de la poste et de la navigation, pour ne former qu'une seule famille raisonnable sur notre petit globe. Je pardonne aux singes de Sumatra de n'avoir aucune parenté avec les singes du Paraguai; mais l'homme des Indes occidentales, qui ne fraternise pas avec l'homme des grandes Indes, est doublement inepte, doublement coupable et doublement puni. Ses relations incohérentes deviennent criminelles: il en résultera des guerres, des fratricides, tant que tous les intérêts particuliers ne seront pas en harmonie avec une force commune, avec une Loi universelle.

à la bonne cause. Nos orateurs, nos écrivains, nos milices se seroient reposés peut-être dans une sécurité funeste, sans les poignards et les sophismes de nos mal-adroits adversaires, misérables qui veillent sans cesse, parce qu'ils ne sauroient dormir. Abaissés, méprisés, ils boivent dans la coupe amère des regrets, des remords et du désespoir : punition trop légère ! Le doux sommeil fuit de leurs paupières, et la triste et hideuse et mortelle insomnie rode nuit et jour dans leurs alcoves sépulcrales. Je tâche d'en convertir quelques-uns ; mais inutilement. Leurs haînes puériles, leurs noires jalousies, leurs prédictions insensées les rendent aussi malades de corps que d'esprit. Ils goûteroient des jouissances délectables; ils partageroient notre bonheur, en abjurant leur hérésie politique ; les bonnes nouvelles qui causent notre alégresse, rétabliroient leur santé physique et morale. Eh bien, ces énergumènes préfèrent les souffrances de l'enfer aux jubilations du paradis. Ils sont damnés dans ce monde, en n'embrassant point notre consolante doctrine ; et ce n'est pas là une damnation chimérique. Voyez-les, écoutez-les, et vous direz que ce sont de véritables réprouvés. Envieux du genre humain, ils ressemblent aux mauvais anges par leurs forfaits, par leur chute, par

leurs tourmens, par leurs hostilités et leurs conjurations.

Je présume que la chaleur qui m'anime, se communique à vous, mon oncle; car vous êtes philosophe. Nos antagonistes sont si convaincus de l'influence victorieuse de la philosophie, qu'ils font l'impossible pour allumer une guerre de religion. Des prêtres et des gentilshommes hypocrites, qui ne croient ni en dieu ni au diable, avoient déjà fait prendre la croix au lieu de la cocarde à quelques centaines d'iconolâtres en Alsace et en Languedoc. Cet exemple n'a pas été contagieux, et nos brochures ont arrêté promptement ce désordre naissant. Les provinciaux connoissent mieux leurs intérêts que ces stupides Brabançons qui se jettent aveuglément dans les filets du clergé et de la noblesse, et qui ne se doutent pas que le prétexte de religion, dans la bouche de certaines gens, est un signe certain d'aristocratie. Avez-vous rien vu de plus fanatique, de plus absurde que le *Manifeste* des Etats Belgiques? Je ne serois pas surpris de voir régner l'inquisition incessamment chez eux. Les regrets ameneront un jour nos décrets dans ces pays fertiles: notre exemple permanent l'emportera sur leur délire passager. Le temps approche où la raison fera une croisade générale

contre tous les oppresseurs sacrés et profanes. On a fait tant de mal au nom de l'église universelle ! nous ferons tant de bien au nom de la constitution universelle ! Et au lieu d'invoquer un *Dieu-homme*, nous apporterons les *Droits de l'Homme*. Nous n'aurons la paix qu'à ce prix-là. Notre *Manifeste* contre les usurpateurs ne contiendra qu'un seul grief : le crime de tyrannie, de lèse-nation, de lèse-humanité. Nous arborerons nos drapeaux invincibles, non pas sur le sépulcre fabuleux de Golgotha, mais sur le tombeau des dictateurs soi-disant souverains du monde. Une paix sincère et durable est impossible entre le souverain légitime et les ravisseurs de la souveraineté, Nos principes opposés sont, de part et d'autre, une bruyante déclaration de guerre. J'entends à ma gauche le cri infernal : *Périssent les peuples !* J'entends à ma droite le cri céleste : *Périssent les tyrans !* Il est heureux pour nous que les puissances de l'enfer se ruinent actuellement par leurs brouilleries mutuelles. Encore 18 mois ; et nous serons à même de faire face aux machinations impériales et royales : et nous aurons, j'espère, la prudence de ne pas donner le temps à la coalition tyrannique de réparer ses pertes, en nous laissant leurrer par des alliances insidieuses, par une pacification désas-

treuse. Nous profiterons de l'épuisemeut momentané de toutes les cours, pour réclamer la charte éternelle de tous les hommes.

Nos mécontens ne dissimulent pas que, s'ils reprenoient le dessus, on ne se contenteroit pas de relever la Bastille, mais on ouvriroit dans toutes les villes du royaume les gouffres du St. Office. En effet, les maximes de ce tribunal s'accordent parfaitement avec celles de la démophagie. La bravoure de nos citoyens, leur zèle infatigable en impose efficacement aux malveillans. Lorsque notre armée se mit en marche le 12 du courant, M. de Parseval, fermier général et chef de bataillon, harangua ses troupes avec une éloquence digne des beaux jours de Rome, de Sparte et d'Athènes. « Camarades, dit-il, « nos préparatifs menaçans annonçent » une affaire sérieuse. Je me sens tout le courage du patriotisme, mais comme c'est pour » la première fois que je le mets à l'épreuve, » je vous demande une grace : c'est que, si vous » me voyez mollir dans l'action, si la foiblesse » du corps s'oppose à la force de l'ame, brûlez-» moi la cervelle. Et comme plusieurs d'entre » nous sont aussi novices que moi, promettons-» nous mutuellement le même service que » j'attends de vous ». Voilà-t-il des Romains?

Douterons - nous des hautes destinées de la France avec des hommes de cette trempe ? Et c'est du sein des voluptés, du luxe, de l'égoïsme que sortent tous ces géans patriotiques, ces légions invincibles ! La philosophie s'étonne de son propre ouvrage ; elle contemple l'exécution de sa théorie. *O vitæ philosophia dux, virtutis indagatrix expultrixque vitiorum !* Je me trompe fort, mon oncle, ou vous êtes des nôtres, à moins que nos fugitifs, qui remplissent les pays étrangers de clameurs calomnieuses, ne vous eussent donné des aperçus inexacts concernant la plus belle révolution des annales du monde. Je sais qu'en qualité de chanoine papiste, vous n'êtes pas payé pour faire notre apologie; mais un chanoine philosophe n'a rien de commun avec des abbés Maury et d'autres églisiers pareils. L'inconséquent Maury ne rougit pas d'avouer dans la tribune aux harangues qu'il possède huit cents fermes. Oui, mon oncle, huit cents fermes nourrissent la luxure de ce mauvais citoyen, de ce prêtre odieux, pendant que huit cent mille honnêtes gens manquent du nécessaire. Le même Maury fait une motion insidieuse, sous prétexte du soulagement des pauvres. Un humble curé se lève pour en montrer le venin, et il propose de réduire les gros bénéficiers à

mille écus d'appointemens. La sagesse du curé fit pâlir l'homme aux huit cents fermes. Vous apprécierez la commisération des aristocrates, quand vous saurez que ce sont eux qui prolongent la stagnation du commerce et la rareté du numéraire, par leurs sourdes menées, par leurs manœuvres secrètes, par les faux bruits qu'ils répandent, par les contre-révolutions dont ils alarment la crédulité populaire. Paris est ruiné ; l'herbe croîtra dans ses rues, disent-ils aux conquérans de la liberté. Ces mots insignifians sont suivis d'un déluge d'imprécations contre la révolution, et d'expressions touchantes en faveur de l'ancien régime. Les ames foibles se laissent ébranler ; elles pleurent d'avance sur les ruines de Babylone. Ces bonnes gens ne voient donc pas que le siège du roi et de l'assemblée nationale, et les magnifiques destinées que la révolution promet au royaume, donneront un nouveau lustre à la capitale des Français ? Même, dans ce moment-ci, malgré la foule des transfuges, malgré l'économie des riches, malgré la malice des uns et la misère des autres, malgré la contribution du quart des revenus, il y a plus de monde à Paris qu'avant la mémorable époque. Le tableau des comestibles en fait foi. Quant à mes observations particulières, je vois beau-

coup plus d'activité dans cette délicieuse cité. Les Tuileries, naguère désertes, sont devenues le centre d'un mouvement perpétuel. C'est la statue de Pygmalion animée par un rayon céleste. Tout a pris une face plus riante. Le brillant des uniformes, le bruit du tambour, la musique militaire, l'appareil guerrier, forment un contraste agréable avec les amours du Palais-Royal, avec les fêtes des boulevarts, avec les représentations théâtrales. Jamais Paris n'a été peuplé d'autant de beaux hommes et de belles femmes ; grace aux préceptes de l'auteur d'Emile. Il semble en vérité que la philosophie embellit, agrandit les corps et les ames. Lisez ce que disoit Sterne du physique et du moral des Parisiens, et voyez la génération actuelle. Cette différence saute aux yeux de tous les observateurs. Le sang est plus beau, le goût plus épuré, les esprits plus éclairés, les cœurs plus élevés, la raison plus cultivée, le corps plus exercé, plus robuste, l'ame plus forte, plus énergique ; et les mœurs sont moins relâchées, depuis que nos citoyens, moins polis et plus honnêtes, montent la garde et s'alignent avec le fusil sur l'épaule. Le maniement des armes écarte l'oisiveté, et l'amour de la liberté n'est pas moins funeste au libertinage qu'au despotisme.

Une constitution politique telle que la nôtre influera nécessairement sur la constitution physique et morale de l'espèce humaine. Je lis dans l'avenir comme si je le tenois dans la main. Et c'est en scrutant des causes puissantes et fécondes, que j'aperçois une série d'événemens heureux, un déroulement d'effets inévitables. Je m'érigerai en prophète de la régénération universelle, sans altérer la plus sévère logique. L'assemblée nationale de France est à mes yeux le noyau de l'assemblée vraiment œcuménique ; et les décrets de ce concile futur, présidé par le sens commun, feront évanouir à jamais tous les canons des conciliabules soi disant universels. Croyez à mes prophéties ; car ce n'est pas le ciel qui m'inspire ; ma vaticination ne descend point du Vatican ténébreux, mais elle jaillit abondamment de la nature des choses.

Quoique la subversion des anciens principes fasse un nombre de mécontens, quoi que les gazetiers soudoyés vous racontent, ne pensez pas que notre position soit très-effrayante. La majeure partie du clergé gagne à la révolution, ainsi que tous les non-catholiques, tous les créanciers de l'état, toute l'armée dont la solde est augmentée, tous les cadets de famille, tous ceux et celles

enfin qui gémissoient sous les lois tyranniques de la primogéniture et de la masculinité. Quels antagonistes la nation a-t-elle donc à redouter ? Est-ce une poignée de prélats, de seigneurs, de parlementaires, de pensionnaires, de maltôtiers, dont la voix impuissante et les pamphlets virulens doivent alarmer la république ? Quelques petits poëtes, quelques foibles artistes éblouis des merveilles du règne de Louis XIV, s'imaginent que les beaux arts vont s'éclipser avec la splendeur du trône. Comme si les Grecs n'avoient pas fait fleurir les arts sous les auspices de la liberté ; comme si les Romains n'avoient pas été aussi habiles avant Auguste que sous Auguste ; et d'ailleurs Rome n'apprit la perte de sa liberté qu'à l'avénement de Tibere à la dictature perpétuelle. Les arts et les sciences fleurissent quelquefois sous le fardeau du despotisme ; mais c'est par secousses, par soubresauts. *Tel est notre bon plaisir*, dit le despote amateur des arts ; et, à son tour, le despote ennemi des arts dit : *tel est notre bon plaisir*. Ces intermittences nuisent essentiellement aux progrès des arts. Le mauvais goût, les caprices du monarque et des satrapes déshonorent, dégradent les talens des meilleurs artistes, des plus grands génies. Ce n'est plus la nature qui

dicte ses lois dans les écoles ; ce sont de bas valets, des sots courtisans ; c'est un roi mal élevé, mal entouré : et personne n'ignore la contagion des manières émanées de la cour. Le comble du malheur, c'est quand le prince ou le visir a des prétentions aux arts et aux lettres. La gloriole de Denis, de Néron, d'Adrien, précipita les bons poëtes et les vrais philosophes dans l'exil, dans les carrières, dans des bains de sang. Il falloit trouver beaux des vers détestables, sous peine de disgrace : il n'y avoit de récompenses que pour la bassesse et la médiocrité. Il n'en est pas de même dans une république dont l'administration invariable donne le sceau de l'immortalité, de l'inamovibilité à tous les établissemens publics. Les arts, toujours encouragés, toujours libres, jamais forcés, ni gâtés, ni interrompus, vont par conséquent briller de tout leur éclat à l'abri de notre constitution bienfaisante et pacifique. Les gens de lettres qui regrettent l'ancien régime, devroient se rappeler qu'un homme de mérite étoit le très-humble serviteur d'un homme de naissance ; et que désormais le ci-devant privilégié sera trop heureux d'obtenir une place subalterne chez l'homme de mérite. L'ambassadeur en titre brilloit dans les cours étrangères, et l'am-

bassadeur effectif recevoit les commandemens de son excellence ignorantissime (1).

---

(1) Les lois subséquentes contre la noblesse acheveroient la ligne de démarcation entre la raison et les préjugés féodaux, si le blason croisé du temple de Jérusalem ne choquoit pas nos yeux démocratiques dans le sein de la France. Le décret qui supprime les ordres de chevalerie ne semble pas beaucoup inquiéter les moines corsaires du rocher de Malthe. Ces bons chrétiens espèrent en imposer à la nation ; ils comptent nous effrayer par des considérations politiques qui ont un grand poids dans les auberges de la religion, mais dont les hommes d'état se moquent en Europe. Nous ne serons plus citoyens français, disent-ils; mais nous jouirons en France de nos bénéfices, en qualité de gentilshommes sujets d'une puissance étrangère. En admettant le principe des Maltois, il faudroit rendre au pape tout ce que nous lui avons ôté ; et si malheureusement un Empereur bigot, un émule de Charles-Quint, avoit rendu indépendant le chef-lieu de chaque corporation religieuse, monastique, hospitalière, il faudroit maintenir ici toutes les bigarrures monacales, tous les votans imbécilles, tous les frères convers et frères lais. Vous verrez que la logique maltoise déterminera les Anglais à rendre au pontife du Vatican le denier de S. Pierre. La cour de Berlin s'empres-

M. Bitaubé, de Berlin, qui demeure actuellement à Paris, me parle souvent de vous, mon

---

sera de prier l'ordre teutonique de récupérer au plus vîte la Prusse orientale. Si l'assemblée nationale me consultoit sur le chapitre des hospitaliers de Jérusalem, je lui prouverois qu'elle doit, en conscience, réintégrer le pape, les évêques, les chanoines, les moines dans leurs anciennes possessions, ou qu'elle doit, en conscience, tout ôter à la religion de Malte, sauf le *maximum* des titulaires actuels.

Je ne sais si l'on fait vœu d'ignorance à Malte; mais les menaces des célibataires maltois n'en imposeront qu'aux patriotes ignorans. Ecoutons-les patiemment : si vous prenez *nos biens*, si vous les déclarez biens nationaux, si vous prétendez que la noblesse réunie à Malthe n'aura plus la collation des bénéfices de France, si vous ne voulez pas que les étrangers-nobles, ou les nobles soi-disant étrangers, se nourrissent de vos récoltes, exhibent leurs parchemins, leurs armoiries, nous punirons votre audace, nous accepterons les offres de la Russie ou de l'Angleterre. — O Messieurs les religieux, la punition seroit terrible! *tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots ?* Il n'y a qu'un petit inconvénient, c'est que l'Espagne, dont les intérêts sont communs avec les nôtres dans la Méditerrannée comme dans les mers du

oncle, avec les plus justes éloges. Votre stoïcisme à la cour de Frédéric le Grand nous fournit des

---

Mexique et du Pérou, donneroit une correction paternelle à votre Grand Maître, qui la recevroit en toute humilité, à l'instar du roi des Deux-Siciles, qui s'avisa de prêter l'oreille aux propositions de Joseph II et de Catherine II. La cour de Madrid fit trembler celle de Naples, sans que la France daignât se mêler des intrigues d'une reine autrichienne et d'un ministre anti-gallican. Or la puissance sicilienne est quelque chose, et la puissance maltoise n'est rien. L'Espagne ne souffrira jamais que le port Mahon se transporte à Malthe. Et depuis que la France possède l'isle de Corse, et depuis que tous les ports de la Méditerranée sont ouverts aux Français, et depuis que le Musulman est notre frère comme le Chrétien et l'Hébreu, il nous seroit fort indifférent qu'un rocher de plus ou de moins servît de relâche à nos vaisseaux. Périsse donc une association gothique et fanatique qui fomente une guerre éternelle entre la Croix et le Croissant. Et si le Divan de Constantinople s'imagine, selon le dire de M. Malouet, que Malthe appartient à la France ; empressons-nous d'annoncer à la sublime Porte, que les Français n'ont plus rien de commun avec une caste sainte qui nous aliénoit le cœur des braves Ottomans, nos fidèles alliés. Joignez à cette dé-

anecdotes

anecdotes qui augmentent la vénération des Français pour votre personne. Je soupe tous les

---

marche les conseils de Peyssonnel, relativement à nos liaisons avec l'artificieux cabinet de Vienne, liaisons qui nous rendent suspects aux Turcs, et vous augmenterez votre prépondérance, et vous doublerez votre commerce du Levant. La vente de nos starosties, soi-disant maltoises, produira plus de millions que la vente des starosties en Pologne.

La justice, la politique, la philosophie proscrivent unanimement la chevalerie religieuse. Et à la veille du conflit des peuples contre les rois, des opprimés contre les oppresseurs, des hommes contre les couronnes, des bons frères contre les grands cousins, il y auroit ineptie et contradiction de compter sur l'amitié d'une *puissance* monacale qui n'existe que par nous et à notre détriment. Il est juste que les biens ecclésiastiques ou nationaux, et les biens des émigrans rebelles concourent à la délivrance du monde. Les ressources des peuples sont inépuisables, et les moyens des tyrans sont bientôt épuisés. La fraternité sera plus puissante que le cousinage. Les freres sont trop vexés et trop nombreux pour ne pas mettre un petit nombre de mauvais cousins à la portion congrue.

Nous allons entreprendre une guerre qui aura

samedis avec M. de la Lande dans une maison où l'on s'occupe beaucoup de vous. Agréez les

---

tous les avantages de la guerre défensive, sans en avoir les inconvéniens. Nous porterons nos armées au dehors, sans sortir de chez nous; par-tout on nous recevra hospitaliérement. La famille s'étendra sans se transplanter. Les cohortes disciplinées du despotisme ne nous forceront jamais à livrer bataille; car l'amitié des habitans nous laissera prendre nos positions et nos arrangemens à notre fantaisie. La situation et la fermentation des états morcelés qui nous avoisinent, sont trés-favorables à des plans de campagne défensifs. La France est une cité bloquée par les despotes. On nous ruineroit à la longue; on couperoit toute communication entre les frères du dedans et les frères du dehors, entre les hommes libres et les hommes que nous voulons délivrer, si des sorties brusques et formidables ne déjouoient pas soudain la tactique de nos ennemis astucieux. La France n'ayant plus ni provinces, ni généralités, ni seigneurs, ni vassaux, ni bourgeois, ni paysans, ni villes, ni villages (*); la France nivelée en paisibles communes est devenue une cité fraternelle, la cité de *Philadelphie*,

(*) Il est aussi inconstitutionnel de dire *la ville* de Paris, *la ville* de Bordeaux, *le village* d'Arcueil, *le village* de Clichi, que de dire *la province* de Bretagne, *la province* de Bourgogne, *le marquis de* Montesquiou, *le comte de* Beauharnois.

hommages de cette société choisie, et recevez mes vœux relativement au renouvellement de l'année ; car c'est avec les sentimens à vous connus que j'ai l'honneur d'être votre très-dévoué neveu, *Anacharsis Cloots.*

---

dont l'enceinte embrassera nécessairement tout l'univers, toute la famille antropique. L'unité nationale et souveraine sera exprimée par un seul mot : *Philadelphie.* Toutes les villes et les cours disparoîtront à l'aspect imposant et consolant de *Philadelphie.* L'Europe, et l'Afrique, et l'Asie, et l'Amérique se donneront la main dans la cité vaste et heureuse de PHILADELPHIE. J'ai démontré géographiquement, politiquement, physiquement, moralement, que la commune de Paris sera le point de réunion, le fanal central de la communauté universelle.

---

## CHAPITRE DERNIER.

Après avoir pesé les vérités fécondes dont le tableau rapide et frappant vient de fixer l'attention et de provoquer la méditation de mes lecteurs, on fera un retour sur soi-même ; on se dira : j'avois un dieu, faute de réflexion (1);

(1) Le Dieu du peuple est costumé en soutane ou en froc; c'est un prêtre-roi ou un moine-roi. Les tyrans de la terre doivent leur couronne à ce dieu-démon. Faites disparoître la divinité de l'imagination des hommes, et vous détruirez, d'un seul coup, l'oppression sacerdotale et royale. Substituez le *Cosmos* increé, au *Théos* créateur, et vous soulagerez votre entendement et votre patrie d'un double fardeau. La nature vivifiante est si aimable; tout ce qu'elle renferme est éternel, impérissable comme elle. La nature ne gagne rien et ne perd rien. Le grand *tout* est parfait, malgré les défauts apparens ou relatifs de ses modifications. Nous ne mourrons jamais ; nous transmigrerons éternellement dans la reproduction infinie de tous les êtres qui se réchauffent dans le sein de la nature, et qui se nourrissent du lait de ses innombrables mamelles. Cette doctrine est plus gaie

je payois tribut au pape et au roi, faute de réflexion; et je suis convaincu, par la logique

---

que celle du père de satan. Les dames s'en accommoderont comme nous. Cependant une femme célèbre qui rassemble chez elle l'élite des hommes d'esprit qui habitent Paris et visitent Paris; une femme que Poniatowski regrette sur son trône sarmate, et que Henri regrette dans sa retraite triomphale, et que Gonzague préfère à sa principauté d'Italie; cette dixième muse dont les banquets ressemblent à ceux des sages de la Grèce et à ceux des Romains Lélius et Atticus; cette femme, comme on en trouve encore cinq ou six dans Paris, eut quelque peine à se défaire d'un triste fantôme. Avide de grandes choses, elle vouloit garder à la fois et le *Théos* et le *Cosmos*. Il lui sembla d'abord que je ne mettois pas son immortalité à l'abri du néant, et que le monde seroit *orphelin sans un dieu*. Mais je lui prouvai que sous un dieu la nature est esclave; et ma mission s'étend sur la délivrance de tous les *souverains opprimés*. Un Cosmopolite ne connoît pas d'autre divinité que la souveraineté : les attributs de celle-là appartiennent à celle-ci. J'invite nos Milton à composer un poëme sur la *nature reconquise* : ce sujet est plus riche et plus attrayant que les exploits des héros du *Paradis perdu*. Les tyrans encouragent les apologistes de l'oppression divine et humaine; ils se mettent

bien ou mal vêtue d'Anacharsis Cloots, que la pluralité nationale et souveraine est une hérésie politique d'où naissent mille calamités morales.

Les préjugés jettent de si profondes racines, que personne ne s'étoit pas même avisé de demander : *Pourquoi y a-t-il plus d'une nation ?* J'ai eu la hardiesse de présenter et de résoudre le problême, en accusant l'ignorance barbare de nos pères. La nature abhorre ce morcelement dont nous sommes punis avec rigueur ; elle semble n'avoir donné à l'homme l'esprit de prosélytisme que pour rompre les barrières qui nous séparent. Un instinct aveugle dirige le bras ensanglanté des conquérans et la langue perfide des prêtres vers le but où la constitution française, la raison décrétée et sanctionnée nous menera paisiblement, commo-

---

à la tête de leurs journalistes bien payés, parce qu'ils craignent de se mettre à la tête de leurs armées mal payées. Les *Boyer* de Mirepoix sont remplacés par les *Boyer* de Nismes. Un évêque du Danube force les Montesquieu de l'Autriche, s'il y en a, de cartonner leurs meilleurs ouvrages, leurs *lettres persanes*. N'importe ; avec le seul mot *Cosmos*, nous pulvériserons la théocratie ; et le moindre villageois réfutera cent volumes aristocratiques, avec une salière sur sa table ou une tabatière dans sa poche.

dément, infailliblement. Il étoit réservé à notre siècle de naviguer dans l'atmosphère et de nous assurer du niveau des mers, et du nivellement de la *nation*, du *souverain*, du *genre humain*.

Cette dernière découverte, dont l'universalité est aussi indubitable que l'ascension universelle de la montgolfière, renversera plus d'erreurs en douze ans, que les pères de famille n'en accumulent sur la tête de leurs enfans depuis mille lustres. Il n'y a pas d'impôt plus lourd qu'une mauvaise éducation : présent funeste de l'avarice paternelle sous l'ancien régime, où les charges vénales des tribunaux et les charges serviles de la cour exigeoient une jeunesse insolemment rampante, et dont la morgue ridicule étoit assise sur des sacs d'écus souvent amassés usurairement. Les concussionnaires, les prêteurs à la petite semaine devenoient *Messires* dans le secrétariat du *Sire* ; ils achetoient des *lettres royaux* pour MM. leurs nobles hoirs qui retrouvoient plus que leurs épices dans l'oubli de la justice, et dans les orgueilleuses jouissances d'un fat parvenu. Je compte beaucoup sur les fils ingrats ; leur ingratitude fera de bons patriotes, de bons maris, de bons pères ; et ils n'auront jamais la bassesse de sacrifier un bon ami à un mauvais prétexte,

un beau sentiment à de vilains calculs. Leur patriotisme ne sera pas aussi versatile que les événemens ; et la crainte puérile de partager le sort d'un patriote courageux, ne leur fera pas trahir lâchement, dans les momens difficiles, l'amitié la plus franche, la plus loyale, la plus généreuse. Droiture et probité, candeur et cordialité, seront les fruits d'une éducation influencée par un systême qui n'admet pas d'autre noblesse, pas d'autre décoration que la vertu, toute puissante et toute charmante dans un état libre. Les ames abjectes se traînent honteusement à la suite des préjugés ; les grandes ames marchent honorablement au devant de la vérité. Soyons vrais, et nous ne craindrons ni la calomnie des méchans, ni la prévention des sots. Le despotisme inquisitorial n'a jamais pu flétrir la mémoire des Coligni, des Galilée, des Bayle, des Rousseau, nonobstant une légion d'abbés Caveirac, et malgré l'apologie de l'inquisition par un autre stipendiaire *infame* que ma plume refuse de nommer pour la troisième fois. La vérité ne sauroit être étouffée par le mensonge ; l'expérience de vingt siècles d'oppression en est la preuve. Et dans le cours de notre révolution, les hommes et les villes qui ont été le plus exposés aux noirceurs des aristocrates, sont précisément ceux qui ont le

mieux mérité de la patrie. Un nouveau venu qui seroit condamné à lire toutes les inepties des suppôts de la contre révolution, pourroit, sans autre donnée, graduer très-exactement une liste patriotique : Paris et Mirabeau seroient à la tête de cette liste glorieuse. Les patriotes doivent s'honorer de la haîne de nos *Torquemada* feuillistes.

Eclairons nos concitoyens, répandons la lumière à grands flots sur leur entendement; mais n'allons pas jeter le manteau de la philosophie sur ces hommes foibles et méprisables qui regrettent le bonnet carré des parlemens et des cathédrales, qui convoitent un baudrier au Louvre ou une place dans la garde-robe du roi. Ces petits hommes nouveaux et vils sont vieillis et courbés par le redressement de tous les abus qui rajeunissent une nation tyrannicide. Cette grande nation évitera, j'espère, les pièges qu'on lui tend de toute part, elle déjouera les manœuvres sourdes par les avertissemens de ceux qui ne sont ni sourds, ni muets, ni aveugles.

Une question épineuse et alarmante réveillera souvent nos inquiétudes : *Que ferons-nous si le roi veut partir ?* La réponse des aristocrates et des démagogues est encore la même. *Donnez-lui un passe-port : bon voyage !* L'ignorance démagogique et la politique aristocratique nous of-

frent toujours le même résultat. L'ambition stupide et l'ambition astucieuse font ménage ensemble. Les bons esprits, les vrais citoyens concevront qu'il est impossible que le roi veuille partir spontanément. Les suites de son départ se présentent d'une manière effrayante aux observateurs qui calculent l'idiotisme formidable, la superstition religieuse et royale d'une majorité de sots grossie par un nombre de fripons. Le roi est trop humain pour vouloir se baigner dans le sang d'un peuple idolâtre. Mais le roi pourroit être *enlevé*, et c'est sur l'hypothèse de son *enlevement* que nous devons poser l'état de la question.

Une longue conspiration nous environne; le lacet qu'on jete aux patriotes se resserre chaque jour. Nous serons étranglés, si la corde fatale n'est pas coupée ou dénouée au plutôt. Mais comment la couper? Je me garderai bien de le dire. Il ne m'est permis, grace aux préjugés et aux convenances, que de chercher à défaire le nœud coulant. On remarque une altération sensible sur le visage du roi et de la reine; il y a des mouvemens et des chuchoteries à la cour et à la ville, qui indiquent des événemens sinistres. Louis XVI n'est plus le même homme, ou, pour mieux dire, il est toujours le même homme. Le serment du 14 janvier est désespérant pour

tous les factieux de la France et de l'Europe, pour toute la famille royale européenne : il console tous les peuples, il désole tous les rois. Ce serment seul feroit écrouler les murailles féodales dans la guerre nécessaire que nous allons entreprendre, soit avec le canon, soit avec nos missions. Les apôtres d'un Essénien se vantoient de la folie de la croix ; eh bien, nous prêcherons la folie de la constitution ; et notre propagande sera plus rapide que celle des Nazaréens. La chaleur patriotique fondra les couronnes d'or et les sceptres de fer jusques sur les glaçons de la mer Hyperboréenne. Mais soyons prudens et vigilans ; car les révolutions ne tiennent qu'à un fil. Le machiavélisme est la providence des oppresseurs et des opprimés : nous la congédierons lorsque tous les membres du souverain seront libres. Notre sort peut dépendre aujourd'hui d'un voyage de quinze heures. Dés intrigans et des couriers s'introduisent dans l'arrière-cabinet des Tuileries, pendant qu'on excite la tourbe au pillage des magasins, à l'incendie des prisons. Courage, prince infortuné, roi impuissant d'une république puissante ; partez, venez avec nous, il y va de votre vie et de votre hônneur. Sauvez-vous, et vous sauverez les trônes et les

autels, vous serez le bienfaiteur des peuples abusés. Les abîmes de la démocratie universelle nous engloutiront, si vous ne prolongez pas votre promenade à cheval jusqu'à l'extrême frontière. Craignez-vous les malencontreux de Varennes? Voici un autre moyen. Les Parisiens sont ameutés; la cherté des marchandises avilit à leurs yeux le prix de la liberté. Vos jours sont en danger, partez ventre à terre pour l'armée dont vous êtes le chef suprême : des chevaux de relais et des nobles de rechange sont postés dans les bois. La reine et le dauphin attendront votre retour en pleurant beaucoup. Ils ne courront aucun risque; car les *cordeliers* font accroire au peuple que l'absence du roi seroit un grand bien. L'idolâtrie du soldat sera exaltée par votre présence, par votre popularité, par votre civisme, par vos largesses, et par des pamphlets et des bruits calomnieux contre les faubourgs de la capitale et contre les Calvinistes du royaume. Les fruits salutaires de cette équipée chevaleresque sont inappréciables. Il y a cent à parier contre un, que la bonne cause, la cause des rois et des reines, des nobles et des prélats, des traitans et des traités, triompheroit de l'insolence des souverains en sabots. Peu s'en est fallu que de légers changemens

dans la discipline ecclésiastique n'aient renversé la constitution ; jugez combien la superstition royale agiroit efficacement sur l'esprit des Français éloignés de Paris par les distances locales et mentales. La guerre extérieure, l'embrasement de l'Europe seroit impossible, et la guerre civile ne seroit pas longue. Le congrès, les proscriptions, les assassins et le bourreau acheveroient la besogne. Vous retournerez à Versailles en maître absolu, soit que vous commandiez tout seul, soit qu'une chambre haute à l'anglaise vous rende l'arbitre perpétuel des destinées d'un peuple subjugué. C'est alors que le voisinage de la France ne sera plus un objet d'inquiétude pour les trônes despotiques et les sénats aristocratiques. Courage, Sire, un déplacement combiné avec sagesse, sauvera la pourpre des rois et l'hermine des magistrats, le blason des chevaliers et la mitre des pontifes. Profitez du délire des démagogues, dont les raisonnemens et les menées vont droit au devant de nos projets. Egarés par de fausses lueurs dans les détours d'une politique trop savante pour des novices, leur parti est en horreur ; d'autant plus que des aristocrates peureux ont pris leur attache dès le commencement de la révolution, pour éviter le pillage et d'autres accidens. Le

masque de la démagogie couvre le visage de plusieurs financiers, et robins, et gentilshommes. Il est hors de doute que la conduite absurde des *bis-révolutionnaires* ne disposât les esprits à préférer un général Munck à un général Mazanielli, une chambre des pairs à une chambre des *cordeliers*. Les meilleurs citoyens se verroient dans la nécessité de suivre le torrent de l'idolâtrie royale. Sire, partez promptement, et vous reviendrez heureusement. Votre majesté profitera de la bonhomie des uns, de la suffisance des autres, de la pénurie de ceux-ci, de l'avarice de ceux-là, de l'impolitique de tous. Sortez des Tuileries, et par-tout où vous résiderez, là sera un temple où l'or et les pélerins abonderont par millions. Vous avez dans vos mains deux armes qui ne s'émousseront pas de si-tôt : la pitié populaire et la piété populaire. Vainement la faction dominante voudroit-elle prouver aux Français que vous n'êtes plus leur maître ; le sentiment naturel, un noble instinct leur dit qu'ils sont vos sujets.

Il est probable qu'on tient journellement de pareils discours au roi dans les boudoirs du château : il est certain que les démagogues, en souhaitant un bon voyage au roi, donnent prise sur nous. La plupart des mécontens ont

la sottise de croire que notre révolution est un bal masqué ; mais le peuple ne se masque point dans une affaire sérieuse, dans une transaction régénératrice. Nos démagogues s'imaginent qu'en se cachant derrière une cocarde, comme les autruches derrière un arbre, ils ne seront pas reconnus. Des loups déguisés en agneaux s'introduisent dans la bergerie, des ennemis implacables de la liberté s'introduisent dans la société des amis de la constitution : chaque scrutin épuratoire en expulse quelques-uns de notre sein. Voyez-vous celui qui se démène avec tant de chaleur ? C'est un agent de Coblentz ; les émigrans de son département ont dépensé cent mille livres pour le faire nommer député à la législature ; mais les électeurs eurent de meilleurs renseignemens que nos jacobins. Il y auroit de quoi faire une galerie très-plaisante de tous les visages masqués qui se glissent, qui furetent parmi les francs patriotes. Il n'y a pas jusqu'à de petits êtres obscurs et nuls qui ne jouent leur petit rôle dans leur sphère étroite. Je ne dirai pas voyez un tel, car il est imperceptible ; car les ténèbres couvrent l'ignominie de ce digne fils d'Harpagon, de ce puant reptile, sans cœur et sans caractère : ce petit *Monsieur* bourdonne contre toutes les autorités établies ;

ce bon patriote déteste les hommes et les choses du nouveau régime ; il méprise les juges élus, parce qu'il regrette les juges vénaux ; il s'acharne contre le roi de la nation, parce qu'il regrette le roi des privilégiés. Ce pauvre hère prétend ne pas être *aristocrate ;* car il avoit déchiré la robe d'une cour subalterne, pour se revêtir, *au milieu de la révolution*, d'une robe parlementaire. Tous ceux qui auront vu de près ces plats personnages, ces vils déclamateurs, mépriseront avec moi les démagogues et la démagogie. Un vrai citoyen indique des moyens constitutionnels et raisonnables pour perfectionner la constitution. Un faux citoyen réclame l'anarchie, en indiquant des moyens compliqués, contradictoires, impraticables, sous le voile du bien public. Je scrute et dénonce des cœurs doubles et gangrenés ; mais que ceux-là, dont la conscience n'est pas nette, et qui tremblent d'être nommés ici se rassurent. Je sais garder le secret des imprudens : je ne trahirai pas même les *demi-confidences* des traîtres. C'est au peuple à se préserver du venin de l'hypocrisie, de la duplicité des fourbes. Une clef ébauchée suffit au signalement des amis intimes de Coblentz, amis apparens du peuple.

Deux factions circonviennent le roi ; on a la

méchanceté de lui conseiller aussi de se faire arrêter tout exprès aux portes de son palais, pour donner lieu à des propos inciviques, pour éloigner la paix intérieure, pour nous tenir dans une fermentation ruineuse, dans une désorganisation morbifique. Est-il surprenant après cela que Louis XVI, mal entouré et mal éclairé, fasse des réflexions noires? Il ne faut pas tenter Dieu! un voyage très-innocent de quinze heures ébranleroit ou renverseroit la constitution. Mais qu'on y prenne garde, tout est permis dans un bouleversement universel. Le gros bon sens de quelque rustre patriote pourroit arrêter la course royale, l'*enlevement* du roi : et le quidam vit encore, qui cria : *Vous êtes un traître, M. Flesselles.*

Apprenons aux citoyens candides qui ne sentiroient pas l'importance de ce voyage, que la maxime, *faites le contraire de ce que l'ennemi désire*, est pleinement applicable ici. En effet, j'aimerois autant qu'on me lût ma sentence de mort, que d'apprendre demain au matin ou au soir, que le roi est parti, n'importe pour où, et comment. J'admire l'incurie de l'assemblée nationale, qui ne s'aperçoit pas qu'elle a la corde au cou, et que les deux bouts en sont tirés par les aristocrates et les démagogues. Le sénat ro-

main, qui laissoit dormir les lois dans les instans de crise, pour revetir un seul homme de l'autorité dictatoriale; ce sénat ne se fût pas contenté du rétablissement des passe-ports, il auroit donné à notre roi une garde citoyenne pour veiller nuit et jour à ce qu'aucun détriment n'arrivât à sa personne sacrée.

Tant que la France sera couronnée et avoisinée, nous éprouverons des intermittences fiévreuses. On a dit que la machine marcheroit régulièrement dès que le ministère le voudroit: erreur. La confiance ne sauroit exister dans aucune section de l'empire, tant que l'épouvantail de la dynastie royale et de la liste civile fera suspecter et abhorrer les commissaires, les subdélégués, les agens du pouvoir exécutif. Toutes les autorités publiques, toutes les réputations individuelles seront soupçonnées et compromises par une inquiétude générale. Les derniers troubles de Caen, au sujet de l'installation d'un tribunal, font répéter aux ministériels qu'il faut hisser plus haut la pondérance du roi. Comme si de nouveaux motifs de méfiance dissiperoient les alarmes du peuple! Les ministériels ressemblent aux inquisiteurs d'Espagne, qui, pour étouffer les querelles religieuses, augmentent le foyer des bûchers, au lieu d'augmenter le foyer

des lumières. Le pouvoir exécutif sera flottant entre l'assemblée nationale et les communes, jusqu'à ce que nous ayons dissipé les erreurs populaires. Ces erreurs appuient le trône des Capets et le tabernacle des christocoles. Ce n'est pas, je le répète, ni le roi, ni ses entours qui sont la cause première de nos tiraillemens, c'est l'erreur. On peut appliquer au prestige royal ce que Voltaire dit des prêtres : *Notre crédulité fait toute leur science.* Dissipons l'erreur, et les causes secondaires de nos maux politiques fléchiront sous la vigueur de nos décrets philosophiques. La raison détruira la religion. Un citoyen élu remplacera un roi héréditaire. C'est alors que le pouvoir exécutif ira tout seul. L'aristocratie et la démagogie mourront d'inanition. Nos contempteurs ne croiront plus qu'il est avec la France des *accommodemens*, comme avec le ciel. En attendant, veillons, multiplions la classe des êtres pensans ; et que l'exemple de notre sagesse grossisse le nombre de nos adhérens chez les peuples asservis. Un peuple dans l'ignorance est un peuple dans l'enfance : or les enfans sont esclaves et méchans, et indignes de la liberté. La cruauté des enfans est aussi active que celle des sauvages et des brutes. S'il n'y avoit pas d'hommes faits, les enfans s'entremangeroient le blanc

des yeux ; ils exerceroient les plus horribles mutilations les uns sur les autres. L'âge de l'innocence ou de la sagesse ne fut jamais l'âge de l'ignorance et des illusions. Moins la raison est développée, plus les passions sont déchaînées. En améliorant l'éducation, nous améliorerons la nation. C'est après ces préliminaires indispensables que nous saurons apprécier un jour à leur juste valeur, et les prêtres qui prêchent la royauté, et les rois qui protègent le sacerdoce. Il faut nous résoudre à des ajournemens dispendieux, tant que le manant ne pourra voir le monde qu'à travers l'optique de son curé. Philosophes, vous m'entendez, redoublons de zèle ; nous avons pour nous la nature, le bon sens, le bonheur, la vérité. Soyons plus adroits que nos ennemis, et nous vaincrons toutes les difficultés. Profitons de la maladresse d'un Calonne qui fait dire aux princes émigrés, dans un manifeste répandu avec profusion, que leur cause est celle du pape et de l'église ; que c'est pour la prospérité du papisme et de ses horreurs qu'ils prennent les armes contre la nation française. Ce manifeste insensé lie notre cause à celle de tous les religionnaires et de tous les philosophes de l'univers ; il rappelle aux nombreux protestans et aux hébreux opulens, les boucheries du seizième

siècle ; il nous promet des succès plus rapides et plus étendus que ceux de la réformation luthérienne et calvinienne. Hommes libres ! n'épargnons pas l'élévation des fanaux ; menons notre barque prudemment, et nous ne craindrons ni la barque de S. Pierre, ni les flottes et les armées d'une *pretendue* ligue offensive ; *prétendue*, dis-je, en supposant que Louis XVI restât à Paris.

Le *manifeste* capucinal dicté par des hypocrites avérés, confirme que la religion sert toujours de voile aux voleurs publics et domestiques. Combien de larcins privés se font journellement sous le déguisement de la religion ! C'est bien mériter de la patrie que d'attaquer les dieux et les rois. Un bon ouvrage contre ces deux fléaux ne sauroit être payé trop cher par la reconnoissance des citoyens. Et les évêques Fauchet se couvrent de honte, en servant la cause de Coblentz, avec la bouche de Judas derrière l'image de la *Vera Icon*. Si ce prêtre évangilomane est de bonne foi, qu'il réponde à nos objections, avant de condamner ou de brûler nos livres. J'espère que sous peu d'années on mettra les fondemens de la religion à l'ordre du jour dans l'assemblée nationale. Une mûre délibération, après plusieurs rapports de différens comités, désabusera solemnellement le peuple de

la duperie religieuse. Il ne faudroit pas deux mois pour familiariser le public avec une matière beaucoup moins abstraite que celle des assignats, ou de toute autre proposition constitutionnelle. Les débats sur cette mistification ruineuse mettroient bien vîte hors de combat les Fauchet et les Maury. Le peuple prendroit un intérêt d'autant plus vif à cette discussion, qu'il est vilainement la dupe du tripotage sacerdotal. Les banques de l'académie sont des coupe-gorges plus honnêtes que les banques scandaleuses de la fourberie ecclésiastique. On ne trouve pas toujours des dés pipés au tripot; mais il est sûr que tous les dés sont pipés à l'église. Que Maury et Calonne nous les offrent, c'est une ruse de guerre; mais des patriotes, des amis de la cité! Cabire Fauchet, j'ignore si tu recommandes ton ame à Dieu; mais certainement tu ne la recommandes pas à la raison et à la postérité. Voulez-vous déchristianiser la nation? continuez à prêcher l'évangile. Voulez-vous perdre la France? continuez à vous ravaler au niveau de ces méprisables roquets qui aboient journellement contre les hommes d'état, et dont les plates calomnies accoutument le peuple à ne plus écouter les inculpations sérieuses contre tel ou tel ministre prévaricateur, et à ne plus aimer le ministre probe

que la cour voudroit perdre dans l'opinion publique. Fauchet, élevez-vous à la hauteur de vos talens ; méritez la haîne des fangeux démagogues et des monstrueux aristocrates. Votre cœur souhaite à tous les hommes la *bonne jouissance* et la *suffisante vie.* Abjurez donc les erreurs de votre esprit; renoncez donc à des systêmes antipolitiques qui révoltent tous les propriétaires, et qui, en désorganisant la France, nourrissent l'espoir de nos ennemis. La propriété est la base de tout régime social ; quiconque y porte atteinte aura contre lui tous ceux qui possèdent, et la majorité de ceux qui ne possèdent pas. Etudiez le mécanisme des sociétés, et vous verrez que la multitude n'a ni la volonté, ni la force de partager l'héritage des familles. Les rêveries agro-anarchiques ne font pas d'autre mal que d'alarmer la nombreuse famille des sots. Cela nuit à la cause du genre humain, en donnant un large canevas aux exagérations démophagiques ; exagérations suffisamment réfutées par l'histoire de notre révolution, où nous avons vu dans les crises majeures, le pauvre, avec sa pique, monter la garde et faire la patrouille pour préserver les riches de l'incendie et du brigandage. Le malheur du jour, c'est cette nuée d'écrivailleurs nés d'hier à la science profonde des publicistes : ces ani-

maux ressemblent aux sauterelles d'Egypte, qui, le lendemain de leur naissance, dévorent les moissons, et qui, le lendemain de leur mort, empestent le rivage. Ces scribes immondes noircissent toujours du papier, et n'éclaircissent jamais une question. Leur style lâche et diffus, incolore et monotone, sans sel et sans fin, leur ritournelle insignifiante et perpétuelle, feroit croire qu'ils ont le ver solitaire dans la tête. Fauchet, votre génie vous appelle à d'autres destinées : vous avez des talens rares ; mais la science statistique vous manque. Dix années d'études profondes suffisent à peine pour saisir les nombreuses ramifications et le vaste ensemble de la statistique. Qu'est-ce qu'un démagogue ? C'est, ou un aristocrate popularisé, ou un champion maladroit et foible de la liberté.

Pour en revenir au *manifeste* de Coblentz, les errans d'outre-Rhin nous menacent de saccager nos habitations, de violer nos femmes, d'exterminer tout le monde. Et remarquez qu'ils comptent sur la discipline des armées allemandes. Or une armée pillarde qui se gorge de vin et de viande, qui s'énerve dans la crapule, qui se débande pour se charger de butin et pour conserver son butin ; cette troupe ne connoît plus ni discipline, ni tactique. Nous en aurions d'au-

tant meilleur marché, que la vengeance doubleroit notre vigueur et nos combattans. L'ennemi nous rendroit par-là un grand service ; car la perfidie des bons procédés pourroit séduire les simples, au lieu que les atrocités d'un général Bourgoyne font tomber les meilleures armées de ligne sous les fourches caudines d'une milice levée à la hâte. Et comme nous ferons une guerre de position en combattant pour le genre humain, il est probable que le phénomène prévu ou redouté par Frédéric le Grand, ne s'effectuât dans cette guerre des affranchis contre les oppresseurs. Frédéric, consterné de la bonne intelligence qui régnoit souvent entre les troupes légères des parties belligérantes, témoin lui-même d'un festin nocturne que se donnoient mutuellement, dans une forêt, nombre de soldats prussiens et autrichiens, qui, pendant une canonnade très-vive, étoient convenus entre eux de se rendre prisonniers au parti vainqueur ; le monarque philosophe dit à son aide-de-camp : *Ah ! mon ami, que deviendroient les rois si cette manie amicale prenoit à toute une armée royale ou impériale ?* Je demanderai donc à Léopold et à Frédéric-Guillaume, si une innombrable armée nationale manquera de sagesse et de moyens

pour fraterniser avec leurs tristes satellites à cinq sous et à cinquante coups de bâtons par jour (1) ?

---

(1) La propagande du genre humain emploiera utilement les vivandiers et les tripiers, dont les hordes indépendantes et nomades entretiennent l'abondance dans les camps, et dont la correspondance avec tous les partis répandra la vérité avec la liberté, sous les tentes des soldats-gladiateurs. Les vivandiers anobliront leur état, en apprenant aux paysans enrégimentés par force, qu'il s'agit ici de la lutte des roturiers contre les nobles, du peuple contre les tyrans, du souverain contre des rebelles.

Nous trouverons encore de puissans auxiliaires, de fervens apôtres dans les tribus judaïques, qui regardent la France comme une seconde Palestine. Nos concitoyens circoncis nous bénissent dans toutes les synagogues de la captivité. Le juif, avili dans le reste du monde, est devenu citoyen français, citoyen du monde, par nos décrets philosophiques. Cette fraternisation alarme beaucoup les princes allemands ; d'autant plus que la guerre ne sauroit ni commencer ni durer en Allemagne, sans l'activité, l'intelligence, l'économie et le numéraire des juifs. Les magasins, les munitions de toute espèce sont fournis par les capitalistes hébreux, et tous les agens subalternes de l'approvisionnement militaire sont de la même

Nos travailleurs contre-révolutionnaires prétendent avoir les meilleures intentions du monde; car, disent-ils, une nation ne sauroit être heureuse sans une noblesse. Le bonheur de la France est inséparable du rétablissement de la caste nobiliaire et de tout ce qui s'ensuit. Ces messieurs nous feroient grace de la contre-révolution, si nous pouvions citer dans l'histoire l'exemple d'une monarchie sans noblesse. Je ne jouerai pas sur le mot *monarchie*, je ne passerai pas en revue les gouvernemens anciens et modernes, pour réfuter complètement les *gens de livrée*. La Pologne nous offre aujourd'hui, sous une dénomination différente, une nation homogène, ou du moins qui s'a-

---

nation. Il ne faudra que s'entendre avec nos frères les rabbins, pour produire des effets étonnans, miraculeux. J'ai reçu à cet égard des réponses infiniment satisfaisantes de mes commettans du Nord. La cause des tyrans est tellement désespérée, que les alimens les plus sains se changent pour eux en poison subtil. On accusa les juifs, dans les siècles de ténèbres, d'empoisonner les sources ou les puits; et voici que dans notre siècle lumineux, les juifs, en fournissant des viandes pures, aideront l'humanité à exterminer la tyrannie. Nous détruirons les oppresseurs, en faisant avaler aux hommes le poison de la vérité.

chemine vers l'homogenéïte. Les citoyens actifs y sont appelés *nobles* ; il y a des citoyens momentanément non actifs, comme chez nous ; et des *Ilotes*, comme chez les Spartiates et chez les Français des Antilles. Les conditions pour devenir *citoyen actif* ou *noble polonais*, sont si faciles, si multipliées, que nous différons avec eux plutôt par les circonstances que par les principes, plutôt par les gradations provisoires que par les bases constitutionnelles. L'ignorance de la multitude et la malveillance de la minorité chez les deux peuples, forcent le législateur à poser des pierres d'attente. Nos mécontens seroient-ils satisfaits si nous désignions les citoyens actifs de France par le mot avili de *noblesse française ?* Seroit-ce pour une vaine dénomination que les conspirateurs vôudroient ensanglanter vingt-sept mille lieues d'un pays fertile et riche ? Non, Français les scélérats veulent s'approprier le prix de vos sueurs, la dîme de vos moissons et de vos vendanges ; ils convoitent le revenant-bon de la fiscalité, de la vénalité, de la féodalité. Ces hommes incapables de mériter le salaire d'une nation, seront toujours dignes des prodigalités d'un despote. La France et la Pologne arriveront par des routes opposées au terme invariable où tendront incessamment toutes les frac-

tions de l'espèce humaine. J'ai dit aux Polonais : *Vous avez élevé le peuple au rang de la noblesse ; et nous avons élevé la noblesse à la dignité du peuple.* Cette heureuse tendance des hommes de tout climat, pour trouver, par des moyens différens, le niveau commun de la nature, nous annonce l'approche du nivellement final : la souveraineté universelle, la nation unique, le PEUPLE HUMAIN.

---

# ERRATA.

*Page 117, ligne 23; statue*, lisez *stature.*

Voilà pour les fautes typographiques.

Quant aux fautes non matérielles, je prie mes lecteurs spirituels et judicieux d'en faire la plus scrupuleuse perquisition. S'il falloit juger de la bonté d'un systême par les mauvaises raisons, par les brusqueries aristocratiques et académiques qu'il éprouveroit, je devrois être assuré de la bonté du mien, dont les premiers développemens se trouvent dans ma *Dépêche à Hertzberg.* Je sens que mon *Utopie* est autant au dessus du verbiage de la défunte académie française, que les élans du génie sont au dessus des bassesses d'un courtisan, et que les pensées sublimes sont au dessus d'une pension mendiée. Je récuse les miopes qui regrettent plus leur argent perdu par la révolution, que leur talent perdu par la vieillesse ou la débauche. Et tel poëte ou prosateur que l'on croiroit modeste, parce qu'il avoue ne pas connoître l'*univers*, est tellement ignorant en politique, que la France, sous ses rapports externes, lui est aussi inconnue que les

terres australes ou le jardin d'Eden. Savez-vous en quoi un pygmée académicien diffère d'un pygmée naturel? C'est que celui-ci prend tous les hommes pour des patagons, et que celui-là se croit un géant dans l'isle de Liliput. Ces folles prétentions étoient patentées sous l'ancien régime, elles sont timbrées sous le nouveau. Le tribunal de la raison n'existoit pas. Malheur au philosophe, qui, fort de sa logique, auroit dédaigné les sophismes et bravé l'insolence d'un protégé. L'intrigue et le charlatanisme élevoient un nain sur le piédestal d'Hercule et de Plutus; l'impudence tenoit lieu de vrai mérite. Et comme l'habitude est une seconde nature, il est comique de se rencontrer en société avec ces importans qui se disent voués à la constitution, tout en se lamentant de leur chute, et en gardant le mauvais ton, la morgue hautaine qui les faisoit haïr autrefois et honnir aujourd'hui. Adresserai-je mes pensées, mes conceptions philosophiques aux lecteurs de cette espèce? Non, j'invoque le jugement des penseurs qui aiment leur prochain au moins autant que leur cassette; des penseurs qui chargeront toutes les marges de mon livre de notes ingénieuses. Il n'y a pas une seule de mes pages que je n'eusse pu décupler,

si j'écrivois pour des lecteurs irréfléchis, superficiels. C'est au lecteur à faire de gros volumes; un auteur doit en fournir la matière.

C'est en lisant dans le passé qu'on lit dans l'avenir. Si la géographie et la chronologie sont les yeux de l'histoire, la philosophie en est l'ame, et la politique en est le produit. Se disputer avec des ignorans ou avec des historiens non philosophes, c'est repousser et pourfendre les escadrons du poëme épique des Anglais : la chimère taillée en pièces revient à la charge, saine et sauve. J'appuie mes argumens sur des faits et sur le cœur humain. Les sophistes qui, confondant une insurrection avec une constitution, prétendent que tel ou tel peuple n'est pas assez éclairé ou assez vexé pour secouer le joug, je leur citerai deux exemples, dont le contraste est décisif. La nouvelle Angleterre n'étoit pas malheureuse, et une taxe légère sur le thé, sur une plante exotique de pur agrément, lui fit hasarder une guerre longue et ruineuse. L'Amérique française vient d'être dévastée par une multitude excessivement misérable et stupide. Répondez, critiques ; voilà des faits récens. Nierez-vous les étonnantes jacqueries de la France, de l'Allemagne, de la Pologne, de la Moscovie, de la Hongrie, de l'Italie?

Les

Les révolutions de Naples, de la Sicile, du Portugal, de la Catalogne, des Pays-bas et des Pays-Hauts, que vous appellerez des révoltes, des brigandages, des rebellions, n'en feront pas moins trembler les tyrans ; car les mots et les épithètes ne changent pas la nature des choses. Nos voisins opprimés savent que la France est libre, et que nos lumières acheveront ce que leurs bras auront commencé. L'homme est le plus fier des animaux ; et par-tout où il y a un insolent qui traite les hommes de *ses sujets*, vous pouvez compter qu'il y aura tôt ou tard une insurrection. Ni les flots du Pactole, ni la corne d'abondance, ni la roue d'Ixion, ni la caverne de Polipheme ne préserveront les usurpateurs du sort funeste qui les attend. Selon eux, *un roi sans sujets* est une cheville en vers et en prose, qui ne rimera jamais à rien de raisonnable. Et que nous importe, pourvu que cette cheville ne prenne pas racine sous les fondemens de la constitution, et que le miracle du bâton blanc de *la vie des saints* n'endommage pas nos murailles et n'étouffe pas la liberté sous l'arbre de la mort, sous le mancenilier royal ?

Plus on approfondira mon systême, plus on en trouvera les bases solides et les proportions harmonieuses. Les examinateurs équitables qui

manqueroient de justesse d'esprit ou d'étendue dans les idées, conviendront néanmoins que j'ai enrichi le monde idéal d'un arbre qui portera des fruits restaurans : ils diront qu'au défaut de la pierre philosophale, j'ai, chemin faisant, fait quelque bonne découverte. Mais les pédans de collège, qui circonscrivent l'*univers* dans les limites d'une *université*, et dont l'esprit de corps franchit à peine le cercle de quarante éplucheurs de mots, ces gens-là, nonobstant la destruction récente des corps monastiques, des corps héraldiques, des corps de métiers, des corps parlementaires, des corps provinciaux, ne croiront jamais à la destruction de la plus nuisible des corporations, les corps nationaux. Ils n'auroient pas cru à la rotation de la terre, s'ils avoient vécu du temps de Copernic. Ces hommes arriérés, qui ne connoissent pas l'*univers*, ressemblent aux Romains dégénérés, qui n'apprirent l'existence des nations barbares qu'au moment où un démembrement universel noya Rome dans le sang du genre humain. A les entendre, ne diroit-on pas que les peuples qui déchirent le globe sont étrangers entre eux, comme les centaures de la fable et les acephales du menteur S. Augustin ? Montrez-moi un peuple qui n'a pas les mêmes organes que

nous, et je m'avoue vaincu. La ligne de démarcation seroit irrévocablement tracée par la nature, si l'Africain disgracié n'avoit que quatre sens, et que les Asiatiques fortunés en eussent sept, pendant que les Américains en auroient deux. Je m'avouerois vaincu, si les plages lointaines cessoient d'être rapprochées par la navigation, faute de vent pour enfler les voiles, ou faute de bois qui flottât sur les eaux. Ce n'est qu'en suspendant les lois éternelles, c'est en faisant écrouler la nature, qu'on dispersera les dix mille députés d'un milliard de compatriotes. L'assemblée imposante de 400 mille votans aux comices de Rome, auroit saisi mon système avec enthousiasme; et l'amour de la gloire, la passion de l'agrandissement eût dirigé ses armées victorieuses, non pas pour l'asservissement, mais pour la délivrance du monde. Tous les hommes aiment la gloire, tous veulent être heureux, et le moins connu des mortels hasarde sa vie, parce qu'il attache sur-tout un grand prix à l'opinion de sa chambrée. L'amour-propre inspire l'esprit de corps; et c'est en fondant toutes les corporations politiques dans une seule, c'est en étendant l'esprit de corps sur toute la circonférence de notre planète, que la discorde perpétuelle fera place à la concorde inaltérable. Le temple

124



de la paix aura les mêmes dimensions et la même durée que le monde.

Bons esprits, hommes de mon siècle, et vous tous qui voulez devenir mes contemporains, lisez attentivement; et si, après une première lecture, vous n'êtes pas convaincus, relisez-moi une seconde fois. Citoyens, j'en suis encore à chercher une seule objection spécieuse contre la *République universelle.*

ANACHARSIS CLOOTS.

*Au chef-lieu du Globe, février de l'an quatre.*